

Le Cri de la Corde

Olivia Quetier

Le Cri de la Corde

roman

Lacoursière Éditions

Lacoursière Éditions

LACOURSIÈRE ÉDITIONS

A-138 rue Saint-Vincent

Sainte-Agathe-des-Monts

Québec, Canada, J8C 2B2

www.lacoursiereeditions.fr

www.lacoursiereeditions.com

lacoursiereeditions@hotmail.com

(+1) 514 601-2579

*Dépôt légal effectué à la BANQ
(Bibliothèque et Archives nationales du
Québec) en 2021.*

ISBN version papier/ brochée :
978-2-925098-55-3

ISBN version électronique :
978-2-925098-56-0

© Lacoursière Éditions, 2021.
Tous droits réservés.

Imprimé par Lightning Source

*« Si ça ne vous dit rien de lire des trucs sur la Mort,
et si vous n'avez pas envie de lire l'histoire d'un
cadavre que j'ai connu quand il était vivant et si
vous n'avez pas envie de savoir les choses qui nous
sont arrivées, à lui et à moi, avant qu'il devienne un
cadavre, ni comment il est devenu un cadavre, vous
n'avez qu'à laisser tomber. Sur-le-champ. »*

Aidan CHAMBERS, *Été 85*

LA CLOCHE ET LA CORDE

1.

On se trouve parfois là où il ne faut pas être. Je commence à peine et je ne suis pas clair. Tout est trouble, dans cette histoire. Je sais seulement que je n'aurais pas dû être là ou que j'aurais dû pouvoir faire comme si je n'y étais pas. Agir, je n'ai pas pu. J'ignore pourquoi. C'est peut-être le seul élément que je n'ai pu éclaircir. Agir, je n'ai pas pu. Je le peux rarement, de toute façon. J'y étais. Voilà. C'est tout ce que j'ai à dire. J'y étais. J'ai vu et je n'ai rien fait pour que ça n'ait pas lieu. Aujourd'hui, je veux raconter et que tous vous jugiez en connaissance de cause. Je vous offre ici

l'histoire et je vous demande de juger des responsabilités.

Je m'appelle Florent, j'ai vingt-six ans. Je vivais à Becherel quand c'est arrivé. Un petit village breton qui m'a vu naître, un drôle de bourg qui concentre de nombreux bouquinistes, relieurs, calligraphes, artistes en tout genre. Il y a deux ans, j'y étais, dans l'église, quand c'est arrivé... J'étais comme toujours dans le clocher, assis en tailleur dans l'ombre. Je m'y réfugiais depuis l'enfance malgré l'interdiction signifiée par une porte fermée et une chaîne installée au pied des escaliers. J'aime les églises et j'aime les cloches. Dois-je dire « j'aimais » ? Peu importe. Je ne crois pas en Dieu, enfin, je ne sais pas. Peut-être, mais ce n'est pas le sujet. J'étais dans l'église, parce que j'y allais tous les jours depuis que j'ai déserté l'école. Je m'é gare... J'étais donc dans le clocher, assis dans un coin, face à la cloche. J'aimais voir les cloches s'agiter, le son me percuter. Je m'installais dans le clocher tous les jours à sept heures, midi et dix-neuf heures. J'y étais donc. Il était midi. Presque midi. J'entendis

des pas. Des pas lourds et lents qui martelaient l'escalier de bois. Je me cachais. Ou plutôt, je me plaquais au mur, puis me recroquevillais. L'endroit était sombre. Je pouvais ne pas être vu. J'espérais ne pas être vu.

Je pensais logiquement que quelqu'un venait inspecter la cloche. Un homme d'une trentaine d'année portant une longue corde enroulée autour de son bras apparut devant mes yeux. Il monta à l'échelle sans un regard vers moi, glissa la lourde corde sur la poutre de bois qui soutenait la cloche. Par de savantes opérations, il réalisa un nœud coulant. La corde pendait dans le vide. Il descendit de l'échelle, leva la tête vers la cloche. Je ne sais pas ce à quoi je pensais à ce moment-là. Peut-être que je ne pensais pas. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Je craignais seulement qu'il me voit, qu'il me parle, qu'il me chasse. Je pensai à ses oreilles qui le feraient souffrir quand l'angélus allait sonner. J'avais mon casque anti-bruit, moi. Il remonta à l'échelle jusqu'à la douzième marche. L'une de ses mains tenait le montant de bois tandis qu'il projetait son

buste vers la corde. Il l'attrapa de sa main droite et réalisa avec une grande dextérité un second nœud. Il créa une large boucle et là, quand je vis la boucle, je dois reconnaître que je compris. En voyant cette boucle qui pendait dans le vide, je saisis ce qui allait se passer. Je l'avoue. C'est cela que je dois avouer. Au moment où il se passe la corde au cou, je sais déjà qu'il va le faire.

Il était alors debout sur la douzième marche. Je le fixais. Les muscles de son visage se raidirent. Il serrait sans doute sa mâchoire. Je pensais à la cloche qui allait, imperturbable, entamer sa volée. Je savais exactement ce qui allait se passer pour l'avoir observé chaque jour avec fascination. La poutre de bois à laquelle la corde était attachée allait se balancer dans un va et vient régulier d'avant en arrière pendant tout le temps que durerait l'angélus, c'est-à-dire une minute vingt-deux secondes. Il était toujours sur l'échelle, la corde autour du cou. Il gravit quelques marches supplémentaires, toucha la poutre de bois comme je touche parfois les arbres quand je me promène en forêt comme

pour sentir leur rugosité. Moi, c'est différent, je veux savoir s'ils peuvent me transmettre leur énergie. Là, il touchait le bois de la poutre pour je ne sais quelle raison. Il tourna son visage vers moi. Ses yeux me faisaient face. Il pouvait me voir, mais il ne me regardait pas.

Au moment où la cloche entama sa volée, la poutre monta, la corde se tendit. Lorsque le battant frappa la cloche, que le son se libéra, à ce moment, très exactement, il sauta. Il était midi. Là, je fermais les yeux. Dix secondes, peut-être quinze. Puis, je les rouvris. Je vis l'homme, sa tête penchée sur le côté, le cou brisé, sans doute, son corps droit et long balançait d'avant en arrière au rythme que lui donnait la cloche et la poutre qui la soutenait. Son corps se balançait et percutait par moment l'échelle de bois, puis partait de l'autre côté vers la cloche sans la toucher, puis à nouveau d'avant en arrière. Il ballotait, en somme.

Je me repliais sur moi-même, je courbais mon dos, creusais mon ventre sur lequel je plaquais mes cuisses, je serrais ma tête de mes mains. Je

ne voulais plus voir, je ne voulais plus entendre. Il m'aurait fallu partir, mais je ne pouvais pas bouger. Mon corps était de plomb comme ces boulets que traînent les prisonniers et qui les arriment à la terre. Je voulais que la cloche s'immobilise, que l'homme cesse de se balancer, je voulais que sa tête se remette droite, que son corps s'anime, qu'il redescende de l'échelle. Je voulais qu'il ne soit jamais venu. Je voulais qu'il ne fût pas mort.

À cet instant, ma tête dans mes mains, mon corps qui se balançait d'avant en arrière, comme lui, mes mains serrées sur mon cache-oreilles, mes yeux fermés, puis ouverts, puis fermés à nouveau, je savais que plus rien ne serait jamais comme avant. Il n'y aurait plus d'église, de cloche, de balades en forêts, il n'y aurait plus rien que cet homme mort sous mes yeux et que moi qui l'ai en quelque sorte tué. Voilà, j'y étais, j'ai tout vu, je n'ai rien fait et j'ai tout fait. C'est moi, Florent Bupain, qui ai laissé Eric Lardais mourir.

2.

C'est comme cela que ça s'est passé. Ça, c'est l'histoire de la fin. La fin de la vie de cet homme et, en quelque sorte, la fin de la mienne. Seulement, il y a une suite et je vais vous la raconter, car cette suite peut-être m'excusera. La cloche finit par s'arrêter de voler, l'homme cessa de se balancer. Il pendait dans le vide, son corps fin était droit comme un I, sa tête penchée sur la droite venait briser la ligne exacte de ce corps et moi, je finis par me lever et partir. Je sortis de l'église dont tous les bancs étaient vides alors que l'angélus avait cessé de sonner depuis déjà dix bonnes minutes. Je ne devais pas être vu. Il me fallait me cacher, absolument.

Je me glissais en hâte dans le chemin qui mène à l'étang et m'assis au bord de l'eau. J'étais secoué comme si j'avais reçu un grand coup sur le crâne. J'entendais encore la cloche dans ma tête et je tremblais. Tout mon corps s'agitait comme saisi de froid, pris de frissons qui ne cessaient

pas. Je tentais de plaquer mes mains sur mes jambes pour immobiliser ce fichu corps transi de peur. Je ne pouvais chasser les images de cet homme. Vivant et mort. Vivant, puis mort. Je m'allongeais dans l'herbe, gardant les yeux clos, ne pouvant chasser la scène terrible que je venais de vivre. Les images de cet homme, jeune encore, qui se balançait dans le vide me hantait. Je revoyais sa tête penchée sur le côté et ce corps droit, raide. Son tee-shirt d'un blanc immaculé semblait illuminer l'espace autour de lui. La lumière traversant les trois meurtrières du clocher éclairait le visage de l'homme et m'avait laissé percevoir des traits secs, anguleux, des yeux noirs et de longs cils. Il portait un vieux jean usé qui contrastait avec ce tee-shirt qui semblait neuf tant il était rutilant de blancheur. L'homme était mince. Une branche sèche et haute. Je dis ça parce que, quand je le vis avec sa corde enroulée autour de son bras, je fus marqué par sa hauteur et sa maigreur. Son pas était lent et raide. Depuis que c'est arrivé, je n'ai cessé de m'appliquer à me souvenir de lui quand il était vivant, de la

vigueur qui était la sienne quand il était sur l'échelle et se projetait pour attraper la corde.

À la mort de ma grand-mère, alors que j'étais inconsolable et hanté par les images de son corps à l'agonie, ma mère me conseilla d'oublier les moments douloureux pour me concentrer sur les bons souvenirs. Alors, peu à peu, je chassais les images de maigreur et de folie pour laisser place à ma jolie grand-mère pleine de vie et de drôlerie. Je ne connaissais pas cet homme, mais je tentais de m'accrocher au peu que j'avais vu de lui avant ce geste fatal.

Quand me je me souviens de son dernier mouvement, celui où il glisse sa tête dans la grande boucle que fait la corde, il est vivant encore et, si je n'étais pas si malade, si je n'étais pas ce puits de solitude et de peur, sans doute, j'aurais crié, j'aurais bondi, j'aurais stoppé cet homme, son geste et sa mort ; mais je suis Florent, le sauvageon, l'idiot, l'associable, le fou et j'ai regardé un homme se pendre et comme en réalité je ne suis ni idiot, ni fou, vous pouvez sans hésitation m'accuser de la mort d'un

homme beau et jeune. Je quittais l'étang pour marcher sur les sentiers qui mènent à Plouasne.

Je marchais pour aller nulle part, en réalité. J'aurais voulu aller vers le néant et y rester, voilà tout. Un peu comme cet homme, sans doute. Je marchais donc des heures ainsi, de route en route, de village en village avec l'image de cet homme pendu à sa corde à côté de ma cloche, son corps dodelinant et son cou brisé. J'essayais d'appivoiser l'image, puisque je ne pouvais parvenir à la chasser. Elle me suivrait où que j'aille, j'en prenais mon parti. J'avais tué, le mort était là, c'était normal.

3.

Je marchais jusqu'à la ville d'Evran, retrouvant des sensations familières : les odeurs, le sol irrégulier sous mes pieds, le moteur ronronnant des rares voitures. Huit kilomètres de pleins et déliés, de virages, d'herbe, de bitume, de champs... Mon estomac grognait et j'en eus honte. Il était mort et j'avais faim. Je m'asseyais

sur un banc face à l'église, le regard perdu sur l'horloge : quinze heures vingt. L'église m'appelait. J'aurais voulu y pénétrer, m'asseoir sur un banc, trouver refuge dans ce lieu de recueillement, abri de solitude et de calme. La porte principale était fermée. Je fis le tour du bâtiment sans qu'aucune porte latérale ne me permis de pénétrer dans le sanctuaire. J'observais le clocher de cette église construite toute en hauteur. Érigé au-dessus de quatre tourelles, il pointait le ciel de sa flèche de pierre. Une fenêtre ornait chaque tourelle, me donnant pour quelques secondes un espace de rêverie où je me voyais à l'abri du monde. J'aurais pu y rester et que jamais on ne m'y retrouve, errer là-haut à la manière de Quasimodo, sombre monstre reclus, ayant peu de besoin mis à part celui de rester caché. Je quittais vite ces pensées, réalisant que ma mère devait être folle d'inquiétude, c'est-à-dire, tourner en rond dans toute la maison en parlant toute seule et en scrutant la fenêtre avec angoisse. Toute sa vie tournait autour de moi et en particulier de son besoin que nous partagions tous nos repas. Ces

déjeuners et dîners étaient, semblait-il, sa raison de vivre, de se lever le matin. C'était eux qui la forçaient à sortir pour faire des courses, c'étaient eux qui lui donnaient le sentiment d'être une bonne mère. J'avais faim et je pensais à maman.

Mon père nous avait quittés peu après l'anniversaire de mes six ans. Un matin, il n'était plus là, le soir non plus, la nuit pas plus. Une lettre arrivée par la poste le lendemain de son départ vint mettre fin à notre inquiétude et inaugurer cette vie à deux qui n'a jamais cessé. Sa lettre n'expliquait rien, elle annonçait simplement un départ qui avait déjà eu lieu. Elle nous indiquait donc qu'il était vivant, parti volontairement loin de nous. Elle révélait qu'on pouvait perdre ce qui semblait immuable. Cette lettre vide de sens fut l'une de mes premières lectures, elle était concise, efficace, impersonnelle, mentionnant simplement qu'il était parti, qu'il était inutile de le chercher, car il parcourrait le monde, qu'il s'excusait. Après la lecture de cette lettre que je déchiffrais avec lenteur et application, ma mère vit mon visage se fermer, s'assombrir. Du petit garçon

plein de vie que j'étais, je devins un enfant triste, anxieux, constamment apeuré, un enfant qui parlait peu et ne versait jamais une larme. Ma vie à l'école devint douloureuse. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu des amis. Je suscitais au mieux l'indifférence, au pire les moqueries. Je fus en particulier le souffre-douleur de trois garçons qui s'amusaient de ma peur. Je les fuyais constamment. Dans la cour de récréation, je restais dans un coin et veillais à me blottir au plus près d'un adulte. Le problème se posait surtout en dehors de l'école. Ils me suivaient en m'insultant, leur jeu consistant à me terrifier. Ils y réussissaient parfaitement. Je me réfugiai un jour dans l'église, certain qu'ils m'y suivraient. Cependant, ils n'entrèrent pas à ma suite et m'attendirent devant la grande porte de bois qui, bien qu'ouverte, semblait constituer pour eux un barrage symbolique indépassable. J'avais trouvé leur faiblesse. Dieu, la morale, le curé. Peu importait, j'étais en sécurité. Ils m'attendaient assis sur l'escalier de l'église. Je pris ainsi l'habitude de me réfugier dans la bâtisse qui était à mi-parcours entre l'école et ma

maison. J'y restais des heures. Le curé parla à ces garçons qui lui rétorquèrent qu'ils avaient le droit d'être dans la rue. Il expliqua à leurs parents et à ma mère que cette situation devait cesser pour mon bien et pour les fidèles et touristes qui se plaignaient de nos jeux dans un lieu sacré. Nos jeux ! Les garçons avaient dû recevoir quelques corrections, car ils me laissèrent partiellement tranquille. Cependant, j'avais développé le goût des églises, de la solitude, du calme. Je continuais à pénétrer quotidiennement dans la bâtisse après l'école. Pour que ni le curé, ni les habitants du village ne me voient, je montais au clocher et m'y cachais. La cloche me fascinait et je rêvais de la voir battre sa mesure. La première fois où elle sonna, je descendis l'escalier en trombe. Le son de la cloche était extrêmement fort. Alors, je n'y allais qu'aux heures où elle ne sonnait pas. Peu à peu, je désertais l'école jusqu'à ne plus y aller à partir de la fin du CM2. Une assistante sociale vint à la maison après que la directrice de l'école eut signalé mes absences répétées au rectorat, puis aux services sociaux. Je dus rencontrer des

médecins, un psychiatre, un psychologue à qui je n'avouais pas où je passais mes journées. Ils conclurent que j'avais une phobie scolaire et ne purent pas évaluer mon intelligence, mon mutisme les laissant dans le doute. Je retournais à l'école pour éviter qu'on me mette dans une institution. L'équipe éducative du collège me laissa passer de classe en classe jusqu'en troisième, me proposant ensuite une inscription en BEP : ouvrier du bâtiment. Je ne tins pas huit jours. Je volai un casque anti-bruit et désertai. Je fis croire à maman que j'allais en classe, mais j'allais dans l'église. Je crois qu'elle savait. Je ne sais pas. Peu importe !

Ainsi, au moment du drame, je vivais dans le clocher par intermittence. Je mangeais avec ma mère après les angélus et je dormais chez elle. Le reste du temps, j'étais dans le clocher ou sur les routes, les sentiers, la forêt. Avant le drame, il n'y avait rien de plus dans ma vie que mon silence, ma mère et ma cloche.

À présent, il y avait cet homme. Ils finiraient par le trouver. Pourrais-je alors regagner

le clocher ? Il me semblait à ce moment encore que je pourrais reprendre ma vie sans tout bouleverser. Ils le trouveraient tôt ou tard, peut-être à cause de l'odeur ou de sa disparition et, alors, je reprendrais ma vie normale. Voilà ce que je pensais il y a deux ans ; mais ce n'est pas du tout ce qui s'est passé.

4.

Je restai longtemps assis sur ce banc, hagard, l'esprit égaré au milieu d'un clocher où s'était pendu un homme. Quelques passants longeaient le banc où j'étais installé. J'espérais que l'église ouvre, mais il n'y avait aucune messe prévue ce jour-là. Les églises devraient toujours être ouvertes. Elles offrent à chacun son propre trésor intérieur. Elles vous donnent, elles vous reçoivent, elles vous accueillent comme vous êtes, là où vous êtes. L'histoire du monde y est inscrite, l'histoire religieuse, bien sûr, mais aussi l'histoire des hommes. Vous vous y asseyez devant, derrière, ou vous restez debout, vous marchez,

observez, vous passez un moment intime, un tout petit moment, seul, loin du bruit, loin du monde. Les portes devraient être ouvertes. Je ne sais pourquoi je suis resté si longtemps contemplatif face à l'église d'Evran. Je voulais laisser passer l'heure de l'angélus de dix-neuf heures pour ne pas être tenté de remonter là-haut. En fin d'après-midi, je repris doucement la route pour Becherel. Je marchais d'un pas lent, souhaitant que le temps s'étire et ne plus m'approcher de l'église, de l'homme, du village. S'il n'y avait pas eu maman, je crois que j'aurais fui ; mais elle était sans doute assise dans la cuisine, face à l'horloge, à m'attendre avec angoisse. À dix-neuf heures, j'étais presque arrivé à Becherel, j'entendais au loin l'angélus sonner. J'imaginai l'homme à nouveau se balancer d'avant en arrière et un peu sur les côtés, oscillant par cercles inégaux. Son corps allait encore frapper dans l'échelle de bois et s'y abîmer et demain encore et peut-être encore des dizaines ou des centaines de fois. Je pouvais faire cesser cela. Il suffisait d'avouer que je montais dans le clocher. Je

serais alors celui qui l'aurait découvert. On me montrerait encore du doigt. Je ne voulais pas cela. Pour rien au monde.

Il me semblait que le son de la cloche n'était pas tout à fait le même, comme si le poids du corps mort la ralentissait, mais il n'en était rien, parce qu'un homme mort ne compte pas face à cet énorme instrument de bronze qui bat la mesure à heure fixe sous les commandements d'une machine. La cloche n'en a rien à faire, des morts et de ma petite personne qui vient ou qui ne vient pas.

Lorsque je passai la porte de chez moi, je perçus à la froideur de son regard le mécontentement de ma mère.

— Flo, je t'ai déjà dit de me prévenir quand tu ne manges pas avec moi. Sinon, je t'attends...

— Excuse-moi, maman, j'étais parti marcher. Je n'ai pas pris d'argent pour téléphoner.

— Tu trimbales ton casque anti-bruit autour de tes oreilles et tu ne peux pas prendre un porte-monnaie. C'est quand même pas croyable !

— Bon, bref, je suis rentré.

— Oui, je vois.

Elle ne dit rien d'autre. Le calme régnait dans la maison et dans le village. J'en conclus qu'il était toujours là-haut. Mort. Raide. Seul. Nous mangions en silence le rôti qu'elle avait préparé pour midi. Maman et moi, c'était un bloc de silence, quelques reproches quotidiens et beaucoup d'amour. Je me demandais si, pour une fois, je pouvais lui parler, lui dire pour l'église, le clocher, l'homme, lui dire sans qu'elle coure prévenir le curé ou la police, lui dire et seulement obtenir son écoute ; mais ma mère ne sait pas écouter, elle agit, seulement, comme quand je n'allais plus à l'école ou quand les garçons me frappaient ou, encore, quand je voulais vivre avec Mathilde. Maman me protège et là, je savais qu'elle se précipiterait, on retirerait l'homme de sa corde et du clocher, il partirait sur une civière porté par le regard curieux des habitants et des passants et, partout, on me citerait, on parlerait du jeune Florent qui l'a découvert : « Mais que faisait-il donc, là-haut, il est un peu fou », dira-t-on

et ce sera tout, l'homme partira sous la terre ou dans le ciel et moi, je reprendrais ma vie et maman aussi. Je ne peux cependant pas affronter son regard, celui qui me dit : « Où es-tu encore allé te fourrer ? », ses yeux qui tombent vers le bas, qui sont secs et froids, mais des yeux qui pleurent à l'intérieur.

Alors, nous mangeâmes sans rien dire et je montai dans ma chambre. Je n'allumai pas la télévision ni n'écoutai de musique, je ne lus pas de bandes dessinées, je restai simplement et volontairement dans le silence avec l'homme. Je pensais aux raisons qui pouvaient pousser quelqu'un à vouloir mourir et il y en avait tant ; je pensais à celles qui poussent à mourir dans une église et il y en avait déjà moins, mais c'était encore trop : mais alors, se pendre à côté d'une cloche qui te brise le tympan et te balance indéfiniment, alors, là, je ne voyais pas.

5.

Je ne peux pas dire que je dormis cette nuit-là ou que je ne dormis pas. Un peu les deux, dans une cruelle alternance entre l'angoisse et le cauchemar. Je me souviens avoir tout essayé pour chasser les images de l'homme qui pendait au bout de sa corde. Je tentais de me plonger dans le dernier tome de ma bande dessinée en cours de lecture, d'écouter de la musique, de laisser se diffuser les absurdités télévisuelles, rien n'y faisait, les images et la violence de ce que j'avais vécu se glissaient au creux de mon cerveau. Des images de lui, vivant et mort, toujours les mêmes.

Très égoïstement, j'étais profondément triste pour ce qu'il m'avait volé. Je ne pouvais plus me réfugier là-haut. Son propre drame était en train de devenir le mien car, au-delà de la mort qu'il m'avait donné à voir, il m'avait privé de mon refuge qui, je le sentais à présent, plus jamais ne pourrait en être un, ayant perdu en

quelques minutes sa pureté. Une question ne me quittait pas : pourquoi se pendre dans une église et, plus encore, dans un clocher ?

Le sommeil eut raison de mon angoisse et de mes questionnements incessants et je m'endormis alors que le jour commençait à se lever. Lorsque l'angélus sonna, une chape de plomb semblait enfoncer mon corps dans le matelas et lui interdire tout mouvement. Je ne me levais pas, gardant toutefois les yeux ouverts et fixant le mur qui me faisait face comme si cela pouvait empêcher mes pensées de partir là-bas. Mon plafond blanc, ses craquelures, ses taches d'humidité, mes murs jaunis par le temps ne pouvaient m'empêcher de voir l'homme près de ma cloche et d'être à nouveau dans l'église avec lui. Les angélus allaient sonner les uns après les autres et chacun d'eux laisserait entendre le corps qui balance et se tend.

Je finis par me lever. Une mystérieuse force eut raison de ma peur et de mon corps tremblant et lourd. J'enfilai mon jean et me rendis en hâte à l'église. Lorsque je passai la grande

porte de bois et pénétrai dans le hall, mon cœur se mit à trépigner dans mon torse. Je le sentais battre nerveusement, le souffle me manquait, il me semblait défaillir. Je fis quelques pas, pénétrant, tremblant, dans le temple. J'appuyai mes deux mains sur le bénitier, en sentis la pierre froide et dure et tout mon corps prendre appui sur elle. Je plongeai ma main dans l'eau bénite et m'en aspergeai la figure. Cela permit au voile que j'avais devant les yeux de disparaître comme par un doux miracle. Je m'assis au fond de l'église. Mes jambes tremblaient tant que, de toute façon, elles n'étaient pas capables de me conduire bien loin. Il était là-haut encore, sans doute. Mon corps me criait de ne pas y aller.

En cet instant, assis au fond de l'église, le visage mouillé encore de cette eau bénite, j'eus la certitude que je devais trouver une idée pour que quelqu'un le découvre. Il devait sortir du clocher, être enterré ou incinéré, sa famille devait savoir. Pour la première fois, je réalisais que cet homme avait sans doute une femme, des enfants, des parents, des amis, qu'on l'attendait

certainement quelque part, on le cherchait, on s'inquiétait. Pour que quelqu'un monte au clocher, il fallait que les cloches ne sonnent plus. Si je cassais le boîtier de commande des heures de sonnerie, cela ne servirait à rien, il serait réparé sans que personne n'ait besoin de monter au clocher et la cloche reprendrait sa volée sans avoir été visitée. Si je montais et que je cassais le système à sa source, soit le moteur électrique relié à la cloche, j'avais toutes les chances que le curé monte vérifier d'où venait le problème. Je devais trouver le courage de le faire, ce matin-là. Je verrai une dernière fois l'homme et briserai le moteur, il me faudrait ensuite disparaître rapidement pour ne pas être vu et être loin quand l'homme serait découvert. Ainsi, je serai hors de tout soupçon. Je fomentai mes plans, assis face au buste souffrant du Christ.

Je partis en hâte chercher de quoi casser, briser, couper, farfouillant dans notre cave et choisissant parmi tous les outils éparpillés çà et là quelques armes efficaces. En moins de dix minutes, j'étais à nouveau dans l'église, portant

dans un grand sac à dos plusieurs marteaux de différentes tailles, des tournevis de toutes sortes et une grande scie dont la poignée dépassait du sac. Armé d'une détermination aveugle, la peur m'avait quitté pour laisser place à la nécessité de l'action. Je ne pensais qu'au moteur dont je connaissais par cœur le mécanisme, à la façon dont je pourrais le briser. Je devais libérer l'homme en tuant la cloche, ma cloche. Elle ne sonnerait plus tant qu'il ne serait pas découvert et, ensuite, elle reprendrait sa volée et il ne serait plus là. Je jetai un regard sur lui. Le corps me semblait inchangé, mais lorsque je l'éclairai de ma lampe, j'aperçus des bleus et des égratignures sur son bras droit, sa tête pendait légèrement sur le côté gauche. Je détournais rapidement la lampe afin de ne plus le voir. Je m'installais près du moteur, l'observant en détail, cherchant ses fragilités. L'appareil était assez ancien, mais désespérément solide. De l'acier noir, quelques stries, une épaisse chaîne le reliait à la corde. Mes marteaux ne me serviraient qu'à faire du bruit, la scie ne viendrait pas à bout de la chaîne.

J'étais en pleine réflexion quand la cloche sonna huit coups, je regardai la chaîne qui, dans un va-et-vient régulier, permettait à la cloche de s'actionner. J'observais les deux épais fils électriques qui reliaient le moteur à une boîte noire. Je pourrais couper les fils, me dis-je. Cependant, j'avais une idée qui me permettrait de ne pas détériorer le moteur, bloquer le mécanisme de la chaîne en insérant un tournevis entre deux maillons. Il leur suffirait ensuite de le retirer.

Je n'aime pas détruire. Ou, plutôt, je me refusais à penser que les cloches cesseraient de sonner pendant plusieurs jours. Je plantai la tige du tournevis le plus fin entre deux maillons de la chaîne. Si l'outil était assez solide, celle-ci tenterait en vain son avancée dans une heure. Je redescendis sans jeter un regard à l'homme. J'allai remettre les outils en place dans la cave et rentrai. Maman n'était pas encore levée. Elle dormait tard, le matin, à cause de ses somnifères. Je préparai un café et j'attendis.

6.

Mon regard ne quittait pas l'horloge. L'aiguille avançait péniblement de minute en minute. J'eus le temps de siroter trois cafés avant que le verdict ne s'abatte sur moi. Un simple tournevis, un outil ancien ayant appartenu à mon père, pouvait-il empêcher une immense cloche de sonner, un simple tournevis pouvait-il laisser un village découvrir un crime ? Mon crime... L'homme avait bien le droit de se tuer, mais il aurait dû éviter l'église, parce que c'est un péché et parce que j'y étais.

Je n'avais rien, il y a deux ans, contre le fait de se donner la mort ou, plus exactement, je ne m'étais jamais vraiment posé la question. Ce matin-là, devant la cafetière vide, le bruit imperturbable de l'aiguille de l'horloge résonnant dans ma tête, je me posai cette question existentielle : a-t-on le droit de se donner la mort ? Ce n'était pas mon fort de réfléchir à ces choses- là. Ma mère aurait dit qu'on a qu'à se remuer et, ensuite,

ça va mieux. Elle dit toujours ça, maman : « Se remuer », « Se remuer », en attendant, elle prend des cachets trois fois par jour, des pilules pour dormir, d'autres pour se réveiller, d'autres encore pour être calme et celles pour être gaie. Alors, se remuer, dans ces conditions, c'est facile. Je me disais que cet homme-là avait eu du courage parce que moi, jamais je n'aurais pu passer ma tête dans la boucle de cette corde rêche et penser que j'abandonnais là mon corps tout raide, pendant, seul dans une tour.

La grande aiguille tapa contre le chiffre douze et la cloche ne retentit pas. Rien, pas un son. On pouvait donc, avec une petite tige d'acier, déclencher la révolution dans un village. Bien sûr, il faudrait encore quelques heures avant que les habitants ne réalisent que les cloches de l'église seraient obstinément silencieuses, mais cela viendrait et, alors, tout serait fini.

Je crois que le temps s'étira longtemps ainsi marqué par le bruit de notre vieille horloge qui poussait difficilement ses deux aiguilles. Je me concentrais seulement sur l'absence des

tintements de la cloche. C'est le silence qui révélerait la mort. Ce matin-là, j'avais peur que maman se réveille, peur de sortir, peur du moment où il serait découvert, peur des gendarmes, de la famille, des habitants, des questions, peur que la vie reprenne son cours ou ne le reprenne pas, peur de maman qui devinerait tout. Je l'entendis alors s'agiter dans sa chambre. Je montais dans la mienne avant de la croiser. Je restai seul avec ma peur.

Je voulais être là quand il serait découvert, voir leur visage à tous, les écouter déblatérer sur le suicide, l'effroi, l'inconvenance, dire et répéter : « L'église, quand même, ça ne se fait pas ! » et, surtout, savoir qui était cet homme, car c'était bien cette question qui m'obsédait à présent. Son nom. Je voulais son nom. Lui donner un nom et un prénom, c'était lui redonner vie, contourner la violence de ce corps raidi pour donner à nouveau naissance à un homme.

— Flo ? T'es là ?

— Oui.

— J'ai beaucoup dormi. Il est plus de onze heures...

— Plus de midi, maman. Oui... C'est silencieux, ce matin.

— Tu es resté là ?

— Oui, j'ai fait du rangement dans ma chambre.

— Ah, c'est bien.

Ma mère se mit tout de suite à cuisiner, éplucha pommes de terre, courgettes et carottes d'un geste sûr et habituel. Je la regardai. Elle était belle, avec son visage buriné par des rides profondes, ses cheveux faussement noirs et son regard de braise. Elle était belle, parce qu'elle était sûre de sa vie, de la mienne, que le repas serait prêt, qu'à chaque jour suffisait sa peine, que demain viendrait et après-demain et que toujours notre vie se poursuivrait ensemble. Elle était belle de son savoir et de ses certitudes. Elle avait chassé Mathilde. Elle avait chassé mon père. Non, ce n'est pas cela. Il s'était chassé tout seul, mais il y avait là, à côté, une chose qui lui résisterait, un homme qui s'était pendu sous les yeux de son fils, un homme qui me hantait plus que le besoin de savoir ma mère

heureuse, un homme qui devenait mon obsession.

7.

Je passai le début d'après-midi enfermé dans ma chambre à feuilleter mes bandes dessinées de *Tim au cœur d'or*¹. Mon hyper vigilance quant aux bruits venant de l'extérieur rendait cependant ma lecture impossible. Je me nourrissais des images du héros, des couleurs de l'album alors que mes autres sens étaient tout tournés vers ma fenêtre ouverte, la rue et le village.

Il devait être quinze heures quand un cri percuta le silence. Un cri, un seul, celui d'une femme, une longue plainte qui semblait venir du ciel, un terrible son qui n'avait pas de fin. J'entendis la porte claquer, j'imaginai ma mère se précipiter dehors, toujours prête à voler au secours des opprimés comme

1. Cf. le roman *Tim au cœur d'or*, d'Olivia Quetier, dont la première édition est parue au Lys Bleu, 2018.

quelques habitants courageux ou trop curieux courant vers l'église. Je me penchai à la fenêtre après avoir réfléchi au naturel de ce geste. Je ne vis rien de ce que j'avais imaginé. Personne ne courait, chaque libraire était à son échoppe, les passants passaient, les jeunes traînaient, les vieux veillaient ; mais alors, ce cri et la porte... Je descendis en hâte, ma mère était effectivement sortie, il n'y avait plus de cri et je ne savais pas bien s'il avait existé ailleurs qu'en moi. Je marchai d'un pas rapide en direction de l'église. Quelques personnes étaient rassemblées devant la porte. Ma mère soutenait Juliette, cette petite femme aussi maigre et sèche que ma mère était imposante, Juliette, la bonne du curé, « Sa femme », disait ma mère et, donc, Juliette était soutenue par maman. Était-ce son cri ? Je m'approchais sans rien dire. Denise brisa le silence et, en me regardant fixement, dit :

— Un homme s'est pendu dans l'église.

— Quoi ? dis-je, simulant l'étonnement.

— Un homme s'est pendu, là-haut. La cloche ne marchait plus. Il a mis un tournevis

dans le mécanisme pour qu'elle s'arrête. C'est Juliette qui l'a trouvé en montant vérifier le système. Le curé était derrière elle dans l'escalier, heureusement....

— Il est où, maintenant ?

— À la gendarmerie.

— C'est qui, cet homme ? On sait ?

— Non.

D'autres personnes commençaient à s'agglutiner autour de nous, les questions fusaiement dans tous les sens. Il me semblait que ma mère m'avait regardé étrangement quand je parlais à Denise, il est certain que j'avais aligné plus de mots que peut-être j'en disais d'ordinaire en quinze jours, moi qui ne parlais à personne, qui ne m'intéressais jamais à la vie du village. Je vis à son regard une sorte de reproche, une pointe d'agressivité qui échappait à tous et peut-être à elle-même, une tentative de contrôler mes paroles et ma pensée, un regard qui réclamait de ne pas être surpris par mes propos, qui voulait que moi, Florent, je passe inaperçu, que je ne sois ni bizarre, ni invasif, ni trop curieux. D'un même

mouvement, les dizaines de personnes se sont tournées vers le Docteur Signol qui arrivait d'un pas rapide suivi de deux pompiers, d'un gendarme et du père Fages. Le gendarme demanda à chacun de rentrer chez soi. Le groupe se déplaça doucement d'un élan uniforme vers la place Alexandre Jehanin. Cette masse compacte dont je faisais partie ne s'était pas dissolue, seulement déplacée et nous étions à présent à deux cents mètres des opérations de retrait du corps. Le corps. Le corps de qui ? C'était bien sûr la question centrale pour eux aussi. Ils bâtissaient des hypothèses alors que personne, à part Juliette, n'avait vu l'homme, Juliette et moi, et tous deux nous étions silencieux, sans doute l'esprit encore attaché à l'image de la mort, ou plutôt du mort. Ils dissertaient sur chaque famille dont le fils était susceptible de s'être tué, ils cherchaient tous les enfants meurtris, les toxicomanes, les enfants fous, perdus, délinquants, les dépressifs, les alcooliques et ils avaient mille pendus. Le brouhaha était incessant et formait une vague sonore qui résonnait dans mon crâne. Juliette, de sa

voix fendue par le choc et la vieillesse, dit en articulant avec lenteur : « C'est le fils des Lardais, l'ainé, Éric. Éric Lardais. » Je répétais ce prénom à l'intérieur de ma tête : « Éric, Éric » et je les laissai là.

Je partis et empruntai la route qui mène à l'étang. Il n'y avait plus rien qui comptait que ce prénom qui faisait de lui un homme avec une vie, un début, une fin, sa fin à lui, celle qu'il avait voulu ou celle qu'il n'avait pu éviter. Cette fin dans mon clocher face à mes yeux ouverts et mon esprit lâche !

8.

Après je ne sais plus. Le temps passa. Le temps loin d'eux, ma mère, le curé, les gendarmes, Juliette, les villageois. Loin de tout. Je redevins le jeune homme qu'ils connaissaient, absent, silencieux, nerveux. Les cloches se remirent à sonner, chacun reprit sa vie. Je désertai le clocher et remplaçai ma présence dans la tour par de longues marches en forêt. Je me tins loin

de tout ça. Je n'écoutais pas ma mère me lire les articles dans le journal local ni me parler de la famille Lardais. Ma présence auprès d'elle était un mirage.

Je ne pensais plus à lui, ni à sa mort, ni à sa vie. J'étais seulement dans l'urgence de trouver un refuge, un lieu où m'abriter, me ressourcer, m'isoler. Mes promenades en forêt avaient ce seul but, j'espérais un jour trouver une cabane, un réel abri, et je marchais toujours plus loin. Je partais à l'heure du premier angélus et ne rentrais chez ma mère qu'à la tombée de la nuit. Elle s'inquiétait de ce que je pouvais faire ainsi tout le jour dehors. Elle me préparait chaque soir un sac contenant un repas pour le lendemain midi et n'omettait jamais de me poser des questions sur mes mystérieuses occupations. Maman ne comprit jamais que rien n'occupait mes journées que ma volonté d'isolement.

Mes recherches ne donnaient rien. Je connaissais à présent chaque recoin de notre belle nature et à aucun moment je n'avais trouvé l'ombre d'un lieu qui puisse me donner ce même

sentiment d'apaisement que le mouvement et le son de la cloche. C'était fini, cette période s'était close par la mort d'un homme. Je changeais d'âge. Peu à peu s'immisçait en moi l'idée que je devais quitter ma mère. Comme mon père l'avait fait. Brusquement. On ne pouvait la quitter que comme ça !

9.

Cette idée passait et s'en allait. Je continuais à partir à l'aube avec le panier-repas qu'elle me préparait, à traverser de part en part les campagnes et les forêts, à rebrousser chemin dès que la lumière déclinait. Ma mère ne cessait de parler de la famille du pendu. Ses promenades dans le village semblaient n'avoir que ce seul but. Elle tenta d'aller voir la famille Lardais. Les parents d'Éric et ses deux frères restaient apparemment à l'écart de tous, refusant l'approche des villageois aussi bienveillante qu'elle fût.

Maman avait collecté les articles de journaux sur le drame. Peu de choses, trois articles informant

de la pendaison : l'un décrivant les faits, un autre recueillant des témoignages sur le suicidé et un troisième indiquant que l'affaire était close. Elle les avait soigneusement pliés et entreposés sur le buffet de la cuisine. Pas un repas ne se passait sans qu'elle parle d'Éric Lardais, de ses frères, de ses parents, de leurs bizarreries, de leur isolement, de ses hypothèses sur les raisons de son geste.

J'ignorais ce qu'elle savait de mon implication. Pour quelle raison ne demandait-elle pas pourquoi je n'étais pas sorti le jour où il avait été trouvé ou, encore, où j'étais la veille de la découverte de son corps ? Ne savait-elle donc pas que le clocher était mon habitacle ? Se pouvait-il qu'elle ignorât où je passais mes journées depuis tant d'années ? Mes certitudes commençaient à voler en éclat. Je n'étais plus si sûr que maman sût tout de ma vie ni d'avoir tant besoin d'elle. Je lui avais toujours attribué un immense pouvoir, celui de deviner mes pensées, mes actions, de tout savoir de moi mais, ces temps-ci, depuis Éric Lardais, elle ne comprenait plus rien, elle ne

savait plus que j'aimais les églises, les clochers, elle ne voyait plus les infimes variations de mon humeur et je saisis que seule l'observation constante et resserrée lui avait permis de me percer à jour.

Je n'étais à présent plus le seul objet de ses pensées. Elle était tourmentée par le fait qu'un enfant, l'enfant de quelqu'un de son âge, ou à peine plus, puisse se donner la mort. Elle cherchait une obscure raison qui accuserait ses parents et tant qu'elle ne trouverait pas, son obsession resterait indemne. Plus elle y pensait et moins je revoyais la scène fatale. Elle m'emmenait avec elle dans une autre réalité, celle du suicide, de la souffrance qui pousse à ce geste, elle m'emmenait dans des histoires de famille qui n'étaient pas les nôtres. Je quittai ma réalité pour pénétrer les fantasmes de ma mère. Peu à peu, je réussis à m'éloigner de ce qui l'occupait tout entière. Le mort avait ainsi créé une brèche dans notre relation qui me permettrait une évasion.

J'aimais ma mère, mais elle m'avait pris Mathilde et, depuis, j'avais tenté d'instaurer une

distance mentale avec elle. Je refusais son pouvoir, son influence, je refusais de lui donner ma vie. Mathilde m'avait expliqué tout cela. Ce lien tordu à ma mère. Avant qu'elle gâche tout, j'ai eu cette belle relation, un amour pur, doux, entier. Mathilde, c'était une belle fille. Une grande jeune femme brune bien ancrée dans la terre, arborant de longues robes dont le tissu semblait voler autour d'elle, ses cheveux longs étaient négligemment enroulés en un chignon retenu par un bâton de bois. C'était une fille de la forêt dont tout l'être indiquait qu'elle ne faiblissait jamais. Je dis « Bien ancrée dans la terre », parce qu'elle me le répétait sans arrêt : « Les pieds plantés dans le sol, la tête dans les étoiles », c'était son conseil. Elle disait que mon problème, c'était la tête. Trop là-haut et pas assez en bas, il te manque la base, elle répétait. Elle parlait par énigme, Mathilde, toujours à philosopher.

Ma mère bousilla notre histoire. Elle usa Mathilde. Elle l'attrapait par les bords, parce qu'elle était insaisissable, l'esprit trop libre pour se laisser influencer par les mises en garde de ma mère

quant à ma fragilité, ma naïveté, ma timidité, mon besoin de solitude. Mathilde lui répondait qu'elle ne voyait pas mes richesses et elles se disputaient, semblant parler toutes deux d'un être différent. Mathilde parlait d'un homme et ma mère d'un enfant, Mathilde parlait d'admiration et ma mère de protection, mais toutes deux parlaient d'amour, cela, je le savais. Mathilde commença par prendre ses distances avec le village. Alors, maman s'en est prise à ses amis, puis à sa famille pour les mettre en garde que s'il m'arrivait quelque chose, elle se vengerait. Mathilde me proposa de partir avec elle, ailleurs, commencer une vie d'adulte, une vie faite de liberté et d'amour, loin d'ici, très loin. Je l'aurais suivie si ma mère, à ce moment-là, n'était pas tombée malade. Une étrange maladie dont je doute qu'elle n'ait pas été une obscure mise en scène pour m'attacher à elle. Mathilde est partie, seule. Elle ne transigeait pas, Mathilde, c'était oui ou c'était non. Elle m'a quitté le jour dit. J'ai pleuré. Je crois qu'elle aussi. Heureusement, j'avais l'église, le clocher, ma capacité terrible à ne penser à

rien, à m'abstraire du monde. J'acceptais ma solitude, elle avait précédé Mathilde et lui succéderait. Je ne savais pas où elle était, personne ne le savait dans le village. Ils disaient qu'elle était folle. Elle l'est peut-être mais, alors, je le suis aussi. Mathilde avait raison, je devrai quitter ma mère si je veux vivre.

Un homme était mort. J'avais regardé ça en face. La vie ; puis, plus rien, le corps qui se raidit, la lumière qui s'en va. J'avais regardé Mathilde me quitter, j'avais regardé l'homme partir sur l'autre rive et la cloche continuer de battre sa mesure. Je voulais balancer comme la cloche, je voulais vivre.

10.

Je suis parti le jour de ses obsèques. Je vous demande de ne pas me juger pour ça, car cent fois je lui ai rendu hommage depuis. J'avais imaginé toutes les solutions pour disparaître sans être vu. Celle-là était la meilleure. Le village entier y serait, ce qui me laisserait tout loisir de

partir sans être vu avec un sac bien plus imposant que d'habitude.

Ma mère ne s'étonna pas que je refuse d'assister à la cérémonie, mettant cela sur le compte d'une forme d'agoraphobie. Phobie, le mot que tous les médecins avaient répété sans cesse. Phobie, ça veut dire peur. Ils avaient raison. J'avais peur. Peur des autres, peur de vivre. Elle savait donc que je n'irais pas. Elle me reprochait de n'avoir aucune empathie pour ce garçon et sa famille, je répétais que je ne le connaissais pas, que ce n'était pas ma vie ni mon drame, mais ce n'était pas vrai. « Éric ». Je me répétais souvent son prénom tandis que son nom de famille occupait toutes les conversations. J'avais besoin de penser qu'il était un homme vivant et je répétais à ma mère : « C'était son choix », je ne savais dire que ça et je finissais par le penser.

Depuis que le village avait repris mon mort, j'avais été comme dessaisi de la responsabilité de penser à lui. Bien sûr, il était là, chaque nuit, notre histoire à tous les deux se conjuguant à l'infini toujours dans l'église et, parfois, nous parlions

ensemble ; parfois, seulement, nous nous regardions. Éric. Aurais-tu pu être mon ami, moi qui n'en ai jamais eu ? Aurions-nous pu parler de nos deux vies, de nos deux morts ? Je rêvais parfois que je me pendais à sa place et qu'il me regardait les yeux emplis de larmes. Des larmes, je n'en ai pas eu, pas une seule. Seulement de la colère et uniquement contre ma peur, mon immobilité. Toujours la peur. Je ne voulais plus d'elle. Pas après tout ça. Le jour, je travaillais à la chasser et elle revenait toutes les nuits dans le clocher, avec lui. Sa peine et ma peur. Les rêves étaient brutaux, violents, tristes et, cependant, j'aimais ses nuits dans mon clocher avec lui. Je me réveillais en sueur, le son des cloches emplissait mon crâne. Je me demandais si, quand j'aurais quitté Becherel, il pourrait sortir de mon esprit, lui et toute cette vie ici avec ma mère, la cloche, ce vide sans Mathilde ?

Je pris à la cave un sac à dos de randonnée, un tapis de gymnastique, une lampe de poche, une gourde de fer, une tente assez sommaire ; puis, je remplis le sac de nourriture et de vêtements, je

fouillai le tiroir de la chambre de maman et lui pris les cent francs cachés dans les pages d'un livre qu'elle n'avait sans doute jamais lu. Le glas sonna de longues minutes, me plongeant au cœur du clocher. J'étais là-haut, près d'elle. Je la voyais s'agiter mécaniquement, obstinément, régulièrement. J'observais son va-et-vient et le corps d'Éric ballotant dans le vide avec la régularité d'un métronome, mais il n'était plus là-haut : il était enfermé entre les quatre planches d'une tombe. Il était enfermé et j'étais libre.

Je quittai la maison alors que les cloches avaient cessé de sonner et que tous se dirigeaient d'un pas lent vers le cimetière. Je partis dans l'autre sens, jetant un dernier regard à la maison, puis à la procession. Le pas vif, j'étais pressé de sortir du village. Les rues étaient désertes et il me semblait pourtant que je partais comme chaque matin traverser ces chemins connus, la campagne, les champs, les villages. Je savais que les habitants de Becherel enterraient Éric au moment même où je disais adieu à ma vie ici, à ma mère, à ces lieux qui m'ont vu naître. Je marchais

avec ce poids sur mes épaules et la peur au ventre. Je marchais et je pensais à Éric, au fait que j'étais vivant, que c'était douloureux mais que tout était possible, à présent. Quelle avait été sa vie pour qu'il y mette fin si brutalement à l'aube de ses trente ans ? Je pensais à lui tandis que je marchais sans but. Qu'était-il allé mourir dans une église ? Avait-il un message ? Je n'avais que des questions sur lui, sur moi et sur nous. Aurions-nous pu nous rencontrer si je lui avais parlé, si je l'avais empêché de commettre ce geste ? Je marchais. Je ne voyais rien de ce qui m'entourait. J'étais en moi.

Pour la première fois, je pensai à mon père. Je me souvins de ses cheveux blonds. Je n'ai conservé que ce souvenir de ces six années passées auprès de lui. Des cheveux d'or. Je marchais, les absents en moi. Je posai un pied devant l'autre au hasard des chemins, droite, gauche, gauche, droite, peu importait, je ne savais pas où j'allais.

L'air était doux. Le mois de septembre s'éteignait sur la mort d'un homme et la naissance d'un

autre. Éric. Je parlerai, à présent, je le lui promet-
tai. Ma mère avait accepté mon effacement,
elle n'aurait pas dû. Je marchais. Je pensais.

11.

Après plusieurs jours passés à arpenter
des sentiers, des chemins, des routes, j'aperçus
une petite maison, une bicoque, un cabanon. Elle
se dressait malhabile, sommaire, fragile derrière
un arbre majestueux, sans doute un hêtre vieux
comme le monde. Une vieille porte de bois à
demi ouverte grinça lorsque je la poussai. Je dé-
couvris une pièce sommaire. Le sol était recou-
vert d'un mélange de terre et de sable, le reste
d'une ancienne cheminée occupait la moitié d'un
des murs tandis que les autres s'élevaient grâce
à des pierres posées les unes sur les autres, des
pierres blanches, pour certaines, et rouges pour
d'autres. Des planches en bois étaient posées sur
la construction en guise de toit.

J'avais marché longtemps, des jours et des
jours, dormant çà et là dans ma tente, me nourrissant

peu, mais régulièrement. Je pensais parfois à maman, supposant sa détresse de me savoir parti sans un mot, de lui faire vivre à nouveau un terrible abandon. Elle était sans doute retournée à l'église pour faire face, pour soulager sa douleur, pour comprendre comme quand papa était parti. Mon départ me replongeait inévitablement dans celui de mon père. Je voulais penser à lui, mais je n'avais rien à agripper, pas de souvenirs, pas d'histoires. Loin de tout, je réalisais que je ne connaissais pas la vie de couple de mes parents. Ma mère ne m'avait jamais parlé que de son départ, « Son abandon », comme elle disait. Il n'était que ça : un homme qui vous abandonne. Seul dans ma tente, sur la route, dans la campagne, au plus près des plantes et des arbres, les pieds meurtris, j'avais saisi l'étendue de mon ignorance quant à l'homme qu'était mon père.

Cette maison de pierre me cueillit en plein découragement, prêt à renoncer, à rentrer coupable et honteux à Becherel. Épuisé, les pieds blessés, le cœur vidé par mon cerveau malade qui se nourrissait de toutes mes fautes, celle de l'avoir

laissé mourir, bien sûr, mais aussi celle de n'avoir pas su retenir mon père, celle d'être lâche face à ma mère. Toutes ces fautes, tous mes manquements retiraient en moi tout espoir de trouver un chemin même avec ma promesse faite à Éric dans le secret de ma chambre et de ma tête, de m'ouvrir au monde, de parler, d'écouter, de risquer.

À ce moment-là, quand l'espoir me quitta comme la mer se retire lors des grandes marées, quand je pensai au chemin du retour que je n'avais même pas la force d'entreprendre, à ce moment-là je croisai la maison. C'était du dur, du solide, un abri, l'abri dont je rêvais. Un berger, un randonneur, un chasseur pouvait à tout moment reprendre possession de ce qui peut-être était à lui. Je n'en avais que faire. Je m'installai, déposant mes affaires sur le sable de cette pièce de vie. Je retirai avec soulagement mes chaussures et mes chaussettes, sortis le tapis de gymnastique de ma mère et m'allongeai. Il m'est difficile de parler de ces premiers jours dans la maison, car je n'avais plus aucune notion du

temps. Je restai, je crois, longtemps sans sortir, dormant sur une planche de bois recouverte du tapis de gymnastique de maman, me nourrissant des boîtes de thon et de sardine qui me restaient. J'avais quasiment dépensé les cent francs volés à ma mère en faisant des courses lorsque je traversais des villes et des villages. Les premiers jours de solitude et de marche avaient peu à peu assaini mon esprit, laissé tomber comme des fruits mûrs toutes mes préoccupations, devrais-je dire, mes obsessions, l'idée de ma mère en pleurs, de l'homme mort, de mon père et de la vie qu'il menait aujourd'hui, de Mathilde, tout avait glissé hors de moi. Mon esprit était tourné vers le contact de mes pas avec la nature qui m'entourait. La fatigue s'accumulant, les obsessions étaient peu à peu réapparues, se glissant discrètement dans mon esprit et insinuant en moi le doute quant au bienfait de mon départ.

Dès lors que j'investis cette maison, qu'elle abrita mon corps et mes rêves, un apaisement se fit et je décidai d'habiter là tant que personne ne m'en chasserait. La maison était

environnée de nombreux arbres, mais un seul était majestueux : cet immense hêtre qui arrêta mon regard et me permit de découvrir la maison qu'il cachait comme un trésor enfoui. Je m'amusais à y grimper à plusieurs moments de la journée. Il arborait de nombreuses branches assez épaisses qui me donnaient une bonne prise. Après l'avoir gravi jusqu'à son sommet, je m'assis à califourchon sur la plus haute branche et observai les alentours. Je mis plusieurs jours à réaliser que je retrouvais ainsi mon rituel qui consistait à me réfugier dans les hauteurs trois fois par jour. Pas de cloche, ici. Seulement le silence percé de quelques chants d'oiseaux. Du haut de mon arbre, je pouvais apercevoir au loin un village. Je savais qu'il me faudrait m'y rendre assez rapidement et peut-être y trouver du travail. Je n'avais aucune notion du temps, mais seulement de mon besoin de manger qui me pousserait à retourner vers le monde. Lorsque j'eus épuisé mes dernières boîtes de conserve et les quelques pommes que j'avais pu trouver sur un vieil arbre peu productif, je me décidai

à prendre la route et trouver ce village.

12.

Guidel. Le panneau éclatait de blancheur, le soleil se réverbérant avec éclat dans le rectangle de fer. Les six lettres noires s'y dessinaient au milieu de cette lumière argentée qui m'éblouissait : GUIDEL. Ça sonnait breton. Je n'avais donc pas quitté mes terres. Quitte-t-on jamais la Bretagne quand on y est né ? Il paraît que non ou, alors, on y revient. Je ne me sens pas de racines ; pourtant, c'est beau, les racines. Quand je vois les arbres, ceux massifs dont le tronc est ancré dans la terre, je les envie. Je n'ai pas de racine et, pourtant, je suis si longtemps resté ancré au même endroit. Juste parce qu'on m'avait posé là. Posé, seulement. Les arbres ne sont pas posés, ils sont mêlés à la terre qui les a reçus, ils sont plongés en elle, accroché à elle, ils mourront là où ils sont nés. Ils auront creusé en elle et, sans doute, même s'ils meurent, il restera dans la terre trace de leur passage. Quelle trace je laisse ? Aucune. Enfin,

je le croyais. Au moment où j'entrais dans Guidel, je le croyais.

Je pénétraï dans le village, affamé et apeuré comme un oisillon tombé du nid. Je croisais une dame âgée qui en sortait d'un pas alerte. La faim me serrait les côtes. Je pensais à maman. C'était presque un conditionnement, ma mère me nourrissait, elle me manquait, parce qu'elle me nourrissait, c'était un peu court, un peu triste, mais c'est ce que je ressentais à ce moment-là. Un manque de sécurité. La peur de manquer, l'envie de me blottir dans un lieu sûr, calme, le ventre plein.

Je devais chercher un travail, seul moyen d'obtenir de quoi me nourrir. J'entrai dans l'épicerie, attiré par les fruits posés avec application dans des paniers d'osier devant le magasin. Je pris mon courage à deux mains et demandai au vieil homme qui était posté sur une chaise devant sa boutique :

— Bonjour... Je cherche un travail... Pensez-vous que je puisse trouver un petit emploi dans le village ?

— Je ne sais pas trop. C'est petit, ici...
Vous savez faire quoi ?

— Rien de particulier. Tout. Je suis volontaire...

— Je sais pas trop. Allez voir au café. Peppone Da Costa. Il est au courant de tout, ici.

— Merci.

Tandis que je quittais sa boutique, il me lança :

— Prenez une pomme si vous avez faim.

— Merci. C'est gentil.

J'attrapai une généreuse pomme rouge et la croquai à pleines dents. Je croisai quelques personnes dont l'allure me semblait plus paysanne que celle des habitants de Becherel. Les quelques hommes et femmes que je vis avaient le teint halé par le soleil, j'en déduisis qu'ils travaillaient peut-être dans des champs. Ce village ne semblait être constitué que d'une rue. Il était une route parsemée de commerces, un coiffeur, le café, un antiquaire, puis la mairie et la poste qui se faisaient face et, enfin, l'église, discrète et sobre. Un panneau indiquait ensuite la fin de

Guidel. Je rebroussai chemin et me dirigeai d'un pas lent vers le café. J'avais peur. La peur de Florent. Cette peur avec laquelle j'ai l'impression d'être né même si ma mère dit qu'elle date du départ de mon père. J'allais écrire de sa mort. J'ai pourtant l'impression qu'elle a toujours été là, chevillée à mon corps comme un compagnon encombrant, elle est moi, je suis elle, je suis ma peur et je dois combattre. Pour ne pas échouer, pour ne pas rentrer et retrouver ma mère et ses larmes, Éric Lardais et sa terrible mort, le village et ses questions, pour ne pas me retrouver moi, Florent, perdu, sans plus rien qu'une vie toute tracée dans le giron de maman. Voilà pourquoi je dois combattre.

J'entrai dans le café sans savoir si des mots sortiraient de ma bouche. Heureusement, le manque d'argent m'empêchait de commander une quelconque consommation et donc de trouver une raison autre à ma présence que celle de demander de l'aide. J'aperçus tout de suite ce Peppone, un gros homme au visage affable qui m'adressa un large « Bonjour » d'une voix

assurée et rieuse. Un autre homme se tourna vers moi, il devait être âgé d'une cinquantaine d'année, grand, sec, il me tendit sa main d'un geste généreux en énonçant distinctement son prénom :

— Hervé.

— Florent.

— Un café ? proposa Peppone.

— Je n'ai pas d'argent.

— Offert. Cadeau de bienvenue... Vous n'êtes pas d'ici ?

— Non, enfin, je me suis installé pas très loin, à quelques kilomètres. Je cherche du travail.

— Ah ! Ça court pas les rues, ici.

Après un silence où nos regards prirent le temps de se découvrir, des regards pleins de questionnements, fureteurs, curieux, méfiants, Hervé finit par dire :

— Vous avez le goût de l'ancien ?

— Comment ça ? Euh, oui. Des objets, vous voulez dire ?

— Oui. Des meubles, des objets, des livres, des cartes postales, des vieilleries en tout genre.

— Oui... Ma mère a beaucoup de vieux objets... Oui. J'ai l'habitude, en tout cas.

— Je peux peut-être vous proposer de m'aider quand je vide des maisons pour ma boutique... Je suis brocanteur, je rachète des lots de meubles, d'objets, de livres. Je vous donnerai un petit quelque chose. C'est pas un boulot stable. C'est pas vraiment un boulot. Des petits extras de temps en temps.

— Pourquoi tu le prends pas pour ce que tu m'as dit l'autre jour ?

— Ah, ça !

— Ce serait quoi ?

— En fait, je pensais trouver quelqu'un qui serait une sorte de vendeur ambulancier, qui irait chez les gens avec des objets, des livres et les proposerait à domicile, du porte-à-porte, en quelque sorte, et je donnerais un pourcentage de la vente, mais pas de salaire.

— Je veux bien faire ça. J'aime marcher. Je pourrais. Ça m'intéresserait... On peut essayer. Si vous voulez...

— Oui, pourquoi pas ? Vous pourriez d’abord vendre des livres et de petits objets.

— Oui.

Ce fut ainsi que tout commença. Ma vie, j’ai envie de dire. Ce n’est pas tant le travail, ni l’argent que, pour la première fois, je gagnais, qu’enfin une vie sans ma mère, des rencontres multipliées, Hervé qui ne tarissait pas d’éloges sur moi, ma vie avec ce travail, le passé que je promenais sur mon dos, les livres que je dévorais. Je me suis nourri, exprimé, affirmé. Les couches de peur sont tombées comme une peau morte et, sous la peur, il y avait un homme. Avec des pensées, des idées, une vision du monde, des principes et je compris que Mathilde avait vu tout cela et avait aimé l’homme que je suis devenu avant même qu’il ne naisse.

13.

Le café devint une aire de jeu. J’y appris à me tenir au milieu des autres, à regarder chacun droit dans les yeux quand je prenais la parole. J’apppris

à encaisser les questions, à me détendre, à sourire, à m'ennuyer, aussi, à trouver du charme à tous les discours, j'appris à être moi sans me regarder faire, juste être là, dire les bêtises qui me passaient par la tête, me rendre compte que rien n'était grave, on se fichait des mots, on se fichait de mes bizarreries, de mes mains qui s'agitaient quand j'étais gêné, on se fichait de mes peurs et de ma timidité. On buvait un café et c'était tout. On passait un moment, ce premier moment de la journée avant que chacun n'aille participer à sa mesure à la marche du monde. Voilà, tous les jours, j'étais là, au café, avec Peppone et Hervé, attablé au bar avec quelques autres dont certains sirotaient déjà un verre de vin ou une bière. Tous les matins, nous partagions ce moment avec Hervé, passant une heure à discuter de tout et de rien, Peppone nous abreuvant de ses bavardages infinis sur le village, la politique, la société. Hervé, passionné d'histoire, le détournait sans arrêt de ce présent qui lui donnait la nausée pour nous parler d'un meuble ou d'une famille et faire ainsi une incursion dans un passé sans doute

romancé. Ces deux-là m’amusaient. Ils étaient les deux faces d’une pièce, inverses et inséparables, unies à tous les vents. Je regardais tourner la pièce, curieux de la voir tomber sur pile ou face selon les jours. Parfois, je la lançais en introduisant un sujet de conversation et je comptais les points. Nous allions ensuite à la boutique et convenions des objets que je proposerais à la vente.

L’ancien facteur du village m’avait fourni un vélo sur lequel j’avais installé de quoi transporter les objets et livres, une caisse à l’avant et deux cabas à l’arrière. Un sac à dos de randonnée complétait mon équipement. Nous avions convenu avec Hervé qu’il ferait le compte de mes ventes à la fin de chaque semaine et me donnerait trente pourcents du chiffre d’affaires. De temps en temps, nous bouleversions ma tournée pour nous rendre dans des maisons de personnes fraîchement décédées et dont la famille voulait vendre au plus vite les biens, remplissant le camion d’Hervé de meubles et de cartons. Nous en faisons ensemble le tri dans son arrière-boutique.

J'aimais ces moments où nous pénétrions un univers, de la vaisselle à la bibliothèque, des bibelots aux meubles et les cartes postales, bien sûr. Une vie se découvrait, s'étalait devant nous. Hervé était fou de ces petits cartons, des images qui s'y présentaient, de ces centimètres d'intimité que nous lisions avec culpabilité et curiosité. Il les rangeait par date et lieux et vendait celles qui étaient redondantes par rapport aux cartes gardées précieusement dans une boîte en bois compartimenté.

Je ne quittais jamais le village de Guidel après dix heures du matin. Je partais par les routes sur mon vélo et m'arrêtais à chaque habitation. Notant scrupuleusement chaque adresse visitée, la date et la vente réalisée, je parcourais ainsi de nombreux kilomètres chaque jour, traversant villages, bourgs, maisons isolées. L'accueil était souvent chaleureux et il était rare que je n'arrive pas à vendre un objet ou un livre. Parfois, j'étais remercié et on ne m'autorisait pas à déballer mes petites affaires. Ce n'était pas grave. Je notais. Je finissais ma tournée vers dix-sept heures et

regagnais ma maison de pierres chargé encore de tous les invendus que je rapporterais à Hervé le lendemain matin et qui trouveraient leur place dans la boutique. J'avais acheté un lit en bois, un bureau, un vieux fauteuil en cuir, une table et deux chaises. Je gardais les livres invendus et les rapportais au compte-gouttes à Hervé qui ne s'en plaignait pas. Je lisais ainsi avec avidité, découvrant des univers pluriels qui m'initiaient à des voyages en pays étranger, qui me transportaient au cœur de l'action. Du polar au roman psychologique, du classique au contemporain, de la philosophie aux sciences, j'avalais littéralement ce que je m'étais interdit jusque-là, me pensant incapable de concentration.

J'investissais également les alentours de ma petite maison. À califourchon sur ma branche, je pris l'habitude de regarder loin devant moi cette étendue de nature qui me laissait percevoir combien ma solitude m'était encore nécessaire. Il me semblait que se dessinait un paysage changeant selon la lumière, le vent ou mon regard. Comme dans mon clocher, j'avais appris à

vivre dans cette contemplation du monde qui m’entourait. Mes sens étaient en alerte et percevaient le silence ou les sons de la nature. De petits animaux diffusaient des bruits çà et là. J’avais déjà appris à vider mon esprit pendant toutes ces années dans l’église et je n’étais, le jour, pas trop envahi par ma vie d’avant. Il en était tout autrement dès lors que le sommeil m’emportait. C’était alors le son des cloches qui m’enveloppait entièrement de la même façon que le silence occupait cette fonction à Guidel. M’envelopper. Créer une couverture de sécurité qui électrisait tout mon corps. Toutes ces années, avant la mort d’Éric Lardais, avaient été pour moi une recherche d’un moyen de survivre, me survivre à moi-même, conserver mon droit à la sauvagerie, à la solitude, à l’auto-exclusion. Je ne sais pas si mon père y était pour quelque chose, ni les garçons à l’école ou le système scolaire ou ma mère. Ma mère, ce monstre de tendresse et de rudesse savamment articulé dans une femme plantureuse et campée sur mon chemin, ma mère qui m’avait enlevé Mathilde et peut-être tout le reste,

peut-être mon père et des amis que j'aurais pu avoir si j'étais allé à l'école, ma mère qui ne m'a pas appris à me battre. Elle m'inspirait tant de colère après la mort d'Éric Lardais, peut-être parce qu'elle n'avait pas deviné. J'y étais et elle n'avait pas su, elle n'avait pas perçu ma peur, ma tristesse, ma culpabilité, elle n'avait pas su que j'avais laissé un homme mourir de la façon la plus violente qui soit. Alors, que pouvait-elle ? Seulement chasser Mathilde et ne rien voir quand j'avais besoin d'elle ? Chacun de mes rêves trahissait ma colère vis-à-vis d'elle, ma déception, ils parlaient de mon abandon, du sien, de la mort, il y avait les pendus, les accidentés, les chutes, les monstres. Hervé et Peppone n'en savaient rien. J'avais deux vies. Le jour et la nuit. L'une était nécessaire à l'autre. Le jour me lavait de mes nuits. L'amitié, les rencontres, les lectures, les fous rires, les discussions sur la vie, l'amour, le monde chassaient les monstres que je tenais tapis au fond de mon être. Je n'avais plus aucune notion du temps et je n'aurais su dire combien de jours avaient

passé entre la mort d'Éric Lardais et mon installation à Guidel.

14.

Un matin, Peppone me présenta sa nièce, Joséphine, venue passer ses vacances à Guidel. Je me souviens de ma gêne provoquée par le regard insistant de mes deux amis et par la présence de cette jeune femme étrange qui posait obstinément ses yeux au sol. J'étais un bloc de silence, laissant moi aussi mes yeux dirigés vers le parterre crasseux du bar. J'attendais, retrouvant mes anciens reflexes de fermeture, si bien que Hervé finit par dire :

— Ben, on est timide !... Flo, je plaisante, fais pas cette tête !

Je sortis du bar. Il me suivit.

— Qu'est-ce qui se passe ? T'as quoi ? Elle est mignonne. Ça te ferait du bien, d'avoir une copine. C'est de ton âge. Nous, nous sommes des vieux routards, mais toi, il faut que tu trouves quelqu'un, que tu aies des copains de ton âge.

— Je ne veux pas. Je ne veux rien.

— Ok, Flo... Je vois juste que tu es seul. Et je me demande d'où tu viens, où sont tes parents, ce que tu as vécu, ce qui t'a fait atterrir dans notre trou... Tu sais, nous sommes amis. Ça me ferait plaisir qu'un jour, tu me parles de toi.

— Pas... Pas encore.

— Comme tu veux... Allez, viens ! Je t'embêterai plus.

Lorsque nous entrâmes à nouveau dans le bar, Joséphine était assise à une table, absorbée dans la lecture d'un roman. Une mèche de ses cheveux formait un rideau devant ses yeux qu'elle replaçait régulièrement derrière son oreille et qui, indisciplinée, venait à nouveau troubler sa lecture. Ce geste répétitif me fit discrètement sourire. Peppone me servit un second café.

Il ajouta :

— Elle est réservée. Et toi aussi, je vois.

— Arrête, lui lança Hervé.

Tout ceci n'aurait dû être qu'un micro-événement, une anecdote, un rien, des blagues d'hommes, mais cela ouvrit en moi une

brèche. Hervé et Peppone creusèrent sans le savoir un tunnel vers le passé, vers ce Florent que j'étais avant Guidel, ce garçon perdu dans cette nuit qu'est parfois l'enfance. Mes premiers temps à Guidel m'avaient offert l'illusion d'une renaissance alors qu'en réalité, je n'avais mis en place qu'un tableau blanc sur lequel je tentais d'écrire une nouvelle histoire. Je m'assombris pendant quelques jours, en proie à une immense fatigue. Je ne trouvais plus l'énergie de parler à mes amis et moins encore aux clients. J'étais là, fidèle à mon poste de représentant de commerce, un corps vidé de toute substance qui se rendait, inerte, à ses rendez-vous et honorait ses obligations. Je tentais désespérément de me raisonner, ne voulant pas saboter la vie que je m'étais construite. Rien ne s'était passé. Deux amis m'avaient chambré et, encore, même pas.

Deux amis ! Cela, c'était neuf. Parce que Florent n'avait pas d'amis, Florent était seul, sauvage et triste. J'avais étouffé ce Florent qui vivait dans la peur pour laisser vivre un jeune homme vendeur ambulancier qui avait deux amis et

des relations agréables dans le village, mais le danger était là, toujours, il me guettait. Ce n'était pas la fille, le problème, mais Hervé qui voulait savoir.

Je me sentais vidé, découragé et en colère. Ma raison m'indiquait pourtant que je pouvais les laisser ignorer tout de mon passé. Ils se poseraient des questions, m'imagineraient une vie, des blessures et accepteraient de ne pas savoir. J'avais une pulsion, difficile à combattre, de fuir à nouveau. Des jours durant, je me suis caché, terré dans ma maison, désertant même mon arbre. Je ne venais plus passer mes débuts de matinée avec eux, j'arrivais à dix heures et partais vendre livres et objets sans beaucoup de succès. Je me rendis alors compte que mes ventes étaient liées à la relation que je créais avec les gens et non aux objets proposés. Je réalisais grâce à mon retrait que les habitants de ce village et de ceux alentour m'aimaient. Enfin, « m'aimaient », je veux dire, m'appréciaient, préféraient être avec moi que seul, choisissaient de me parler plutôt que de se taire.

Hervé décriait mes absences, « Mes bouderies », comme il disait, « Mes conneries », parfois, il se laissait emporter. Je revins boire le café avec eux trois jours après cet évènement de rien, leur regard sur ma timidité, sur ma non-relation à cette fille dont j'avais oublié jusqu'au prénom. Le premier matin, ils firent tous les deux comme si de rien n'était. La fille était là, toujours assise à cette table dissimulée dans un coin du bar, la main posée sur son livre dont je ne pouvais percevoir le titre et l'autre main, tenant son chocolat chaud. Je restais avec eux au bar. Pas un mot ne sortait de ma bouche. J'avais peur. Peur à nouveau. Peur que Hervé explose, peur qu'ils recommencent tous les deux à m'embêter, peur des questions, peur du silence. Je ne savais où poser mes mains, je les frottais contre mon visage, sur mon pantalon. Mon corps m'encombrait, parce que je ne voulais pas être là. C'est Peppone qui brisa la glace.

— Venez, je quitte mon bar, il n'y a personne, de toute façon, et on va s'asseoir avec Jo. On lui tient compagnie. Je veux pas qu'elle dise

à sa mère que je ne m'occupe pas d'elle. Ma sœur, elle est pas commode.

Nous nous assîmes tous les trois autour d'elle. J'aperçus son roman : *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe. Ce livre n'était encore jamais tombé entre mes mains. J'engageai timidement la conversation sur sa lecture. Elle me répondit que cela parlait d'amour et de mort et qu'elle me le prêterait quand elle l'aurait fini. Je me détendis. Hervé et Peppone parlaient. Je n'entendais pas leurs mots, mais seulement un bain de langage fait de leur voix d'homme. Je regardais l'ouvrage et je me réjouissais secrètement de la promesse de Joséphine de me le prêter.

15.

Hugo, Flaubert, Nietzsche, Shakespeare, De Vigan, Adam, Moravia, Zola, Tesson, Giraudoux, Sartre, Colette, King, Becket, Dostoïevski, Maupassant, Viel, Giono, Sue, Homère, Balzac, Calvino, Auster, Mauvignier, Lemaître, Vargas,

Stendhal et j'en passe tant et tant...

Chez moi, dans mon cabanon, ils sont venus, ils sont partis. Tous les livres que m'a confiés Hervé, je les ai lus. Tous. Ils sont passés, puis se sont envolés vers d'autres cieux, d'autres tables de chevet, d'autres mains, d'autres yeux. Avant, je n'avais jamais lu. Bien que nous habitions dans le seul village breton où vous ne puissiez faire quelques pas sans croiser une librairie, maman n'avait pas un livre. J'achetais régulièrement des bandes dessinées, n'osant pas me risquer à ouvrir un roman. Je m'étais mis dans la tête que c'était trop difficile, que je n'y comprendrais rien et que ça m'ennuierait. Des idées bêtes pour le bête que je croyais être. Parce qu'on me l'avait dit à l'école. Monsieur Touron qui répétait toujours : « Florent, il ne comprend rien à rien ! » Bref, je n'ai pas lu et, ici, je ne sais pas, j'avais essayé et tout était facile. Je fus emporté dans ces histoires, surpris par les mots, des mots qui étaient aussi les miens même s'ils dataient de plusieurs siècles auparavant ou décrivaient une tout autre culture, des mots, des émotions, des

vies. Je compris que la littérature était un chemin, alors, je cheminai avec eux tous. Dans mon cabanon, j'accumulais les livres avant de les laisser filer et de les vendre ou les donner, selon les bourses.

Je lisais sur mon arbre quand la lumière du jour me le permettait ou dans mon fauteuil sous une lampe bancale : une longue tige de bois surmontée d'un abat-jour jauni par le temps. Cette petite maison était un havre de paix. Je redoutais toujours que quelqu'un vienne et me déloge. C'était, au départ, la raison pour laquelle je m'étais posté en haut du vieil arbre, épiant un éventuel intrus qui approcherait pour réclamer son dû. Les livres me firent perdre de vue mon objectif en détournant mon attention. Je n'étais plus une sentinelle, mais bien *Le baron perché*, pour reprendre le titre d'un livre qui m'a profondément marqué dès le début de mon installation. J'étais donc posté là-haut comme le personnage d'Italo Calvino, mon regard alternant entre le texte et l'horizon de nature qui s'offrait à mon regard. Je ne guettaï plus l'homme qui viendrait pour en

découdre. Je me laissai envahir par cette étendue de verdure mêlant arbres, plantes et fleurs sauvages. Mon regard s'y perdait, mon imagination s'y reposait. Je ne pensais alors plus aux cloches : ni à Éric, ni à maman. Je réfléchissais seulement à ces personnages que le livre m'offrait, à ces amis que j'accompagnais partout où ils allaient. J'étais posté derrière eux et je les regardais vivre.

Parfois, je les quittais pour regarder la nature et méditer sur la vie de mes nouveaux amis, sur leurs choix, leurs tensions, leurs décisions, puis je reprenais la lecture, avide de les regarder vivre à nouveau. J'ai grandi à Guidel, parce que j'ai lu. Parce que j'ai lu, je me suis ouvert aux autres, ils me sont devenus familiers. Je n'avais plus peur. Je compris comment fonctionnaient les hommes. Les livres m'ont donné une nomenclature des comportements humains. On avait tous besoin d'être aimé et rassuré et, après, il y avait nos différences, le bestiaire auquel nous avions tous à faire dans nos relations sociales. Vraies personnes ou personnages de romans, il y avait, me plaisais-je à penser, les hérissons qui

vous piquaient dès que vous approchiez, les lions qui rugissaient au moindre mouvement, les chats indépendants, les tendres agneaux, les taureaux belliqueux, les oiseaux amoureux, les paons, les pigeons, le loup, enfin, toute la nature humaine et moins humaine. J'approchais l'homme dans le livre.

Dans ce village, dans ma cabane et mon jardin, loin de chez moi, j'appréhendais à la fois tous ces personnages comme portrait d'une réalité et comprenais mieux comment les hommes agissaient, toutes ces mystérieuses motivations plus ou moins conscientes qui les poussaient parfois à des conduites totalement saugrenues. Ne cherchais-je pas déjà et dans chaque livre à trouver réponse à ma question : pourquoi s'était-il suicidé, pendu dans cette église, à une cloche, ma cloche ? Cela avait-il un sens ? Les romans me disaient que oui, parce que chaque conduite est la résultante d'un sentiment. Que s'était-il donc passé dans la tête d'Éric Lardais pour qu'il en arrive à ce geste fatal ? Quelle était l'histoire qui l'avait mené là ? Je pensais à mon père,

à ma mère, quelle avait été leur vie personnelle, commune ? Je ne connaissais que ma petite histoire pleine de trous et de bosses et qui n'aurait en aucune façon pu donner matière à écrire un roman. Il y avait seulement la peur, la lâcheté, la solitude et puis, Éric et maintenant Guidel, et...

— Joséphine !

J'étais en haut du hêtre, mes jambes pendaient dans le vide. Je la vis marcher d'un pas alerte. Lorsque je l'appelai, elle stoppa nette sa course.

— Tu n'es pas facile à trouver !

— C'est vrai.

— Je voulais t'apporter le livre. Je viens de le finir.

— C'est gentil. Mais on se serait vu demain matin. Je veux dire...

Elle baissa les yeux. Je sautai de l'arbre et la fis entrer dans mon cabanon. Il me sembla lire sur son visage un mélange d'étonnement et d'admiration. Je la regardai intensément, ses cheveux de cendre tournés dans un chignon peu soigné, ses yeux verts qui parcouraient ma pièce et

s'arrêtaient sur un meuble, une pile de livres, le sol. Le temps se dilatait et pas une parole ne venait freiner son analyse de mon modeste lieu d'habitation. Elle finit par rompre le silence.

— Le *Werther*, je te le donne. Tiens.

— Oh, génial.

Elle me tendit ce petit livre de poche que je lui avais toujours vu dans les mains. J'étais intrigué par la couverture du livre qui laissait percevoir le portrait d'un jeune homme qui aurait pu être moi avec ce regard noir, pur et franc, ces fines lèvres, les cheveux tombant sur son visage. Un homme comme un autre, sans doute. Peut-être. Je verrai, je découvrirai cela.

16.

Le livre serré entre les mains, j'étais posté debout devant elle. Elle s'assit dans mon fauteuil. « Lis-le », me dit-elle d'une voix faible et douce. Je la regardais et les mots restaient coincés dans ma gorge comme des abeilles enfermées dans une bouteille au goulot trop serré. Il devait

être dix-huit heures. La nuit allait tomber. Où m'asseoir ? Allait-elle rester là, me regarder lire ?

Je ne pouvais rester indéfiniment immobile et silencieux. Les muscles de ma mâchoire étaient tendus, serrés, empêchant l'air de m'irriguer et de créer par la magie du souffle un espace de détente. J'aurais voulu lui dire que je me sentais mal, que je voulais qu'elle parte et, en même temps, que j'aimerais rester auprès d'elle, j'aurais voulu lui dire qu'elle était belle avec ses fines jambes croisées, sa robe dont la douce couleur verte réverbérait ses yeux et son doux visage. Après d'interminables minutes qui n'étaient sans doute que des secondes, je m'assis en tailleur sur mon lit et ouvris le livre. Elle posa la tête contre le dos du fauteuil et ferma les yeux.

Je me plongeais dans *Les souffrances du jeune Werther* face à une belle endormie que je craignais autant que je la désirais. Mon esprit avait alors chassé Mathilde. Il n'y avait plus que la beauté de Joséphine, ses longs cheveux raides nonchalamment attachés, ses traits fins, sa bouche rosée qui semblait une invitation au baiser. Il y avait

en elle une douceur émanant de l'ovale parfait de son visage et de ses yeux verts en amande. Elle semblait aussi tendre que Mathilde était acide, aussi frêle que Mathilde se voulait roc. « J'ai rassemblé avec soin tout ce que j'ai pu recueillir de l'histoire du malheureux Werther, et je vous l'offre ici. »

J'ai commencé à lire ces lettres adressées par Werther à son ami Wilhelm, me laissant happer par cette langue d'une poésie dentelée et par cette entrée au cœur de l'être de Werther, au plus profond de sa pensée et de ses sentiments. Je ne savais rien de l'histoire qu'il allait me raconter, mais j'entrais en lui et il pouvait m'emmener où il voulait, j'irais avec lui. Elle dormait face à moi. Elle dormait. Je lisais.

« Dis à ma mère que je m'occupe de ses affaires, et que je lui en donnerai sous peu des nouvelles... Dis à ma mère que tout ira bien. » Maman. Il était donc parti, lui aussi. J'étais bien cruel de laisser ma mère sans nouvelles depuis presque six mois. Je n'avais pas un ami, moi, à qui je pourrais demander de la rassurer, à qui j'écrirai,

comme Werther, les tourments de mon cœur. Les tourments ! Voilà que je parle comme lui. Maman. Tu ne me manquais pas. Enfin, je ne crois pas. Je ne pensais pas à toi. Je m'efforçais de ne pas penser à toi pour chasser tout retour là-bas. L'image de Becherel, de ta maison, ta maison, je dis bien « ta », m'emmenait vers d'autres obsessions, celle du clocher, le clocher, je veux dire, Éric Lardais. Son corps qui balançait face à moi, l'ancien Florent, celui qui se cachait à tous, à lui-même.

Elle était là, devant moi. Werther était amoureux. « Bref, j'ai fait une connaissance qui touche de plus près à mon cœur. » Werther était amoureux ; et moi ? Mathilde. Joséphine. Toucher de près à mon cœur. C'était cela. Mon regard glissait de son livre à son visage. Je laissais pénétrer en moi le texte de Goethe en observant Joséphine. Je me sentais parfaitement bien dans ma bicoque si familière avec ces deux étrangers déjà liés à moi, Werther et Joséphine, Joséphine et Werther, mes amis... Guidel... Je lisais. Elle dormait et Werther me ramena peu à peu à

Éric Lardais. « Puis tout à coup je m'appliquai brusquement la bouche du pistolet sur le front, au-dessus de l'œil droit. “Fi ! dit Albert en me prenant l'arme, que signifie cela ? – Il n'est pas chargé, lui répondis-je. – Et quand-même, qu'est-ce que cela signifie ?”, répliqua-t-il avec impatience. Je ne puis concevoir comment un homme peut être assez fou pour se bruler la cervelle : l'idée seule m'en fait horreur. »

Je me raidis. Tandis que Werther braquait l'arme sur son front, je pensais à la corde d'Éric Lardais et je pensais à moi. Son geste m'avait-il fait horreur comme à Albert ? Pourquoi l'avais-je laissé faire alors qu'Albert interrompait Werther ? A-t-on le droit de laisser un homme se donner la mort sans l'en dissuader ? Je poursuivis ma lecture.

Elle n'était plus là. Je ne pensais plus à Joséphine, mais seulement à ce que représentait le suicide. Goethe questionnait la faiblesse ou la force de ce geste en opposant les représentations d'Albert et de Werther. « La nature humaine a ses bornes, continuai-je ; elle peut

jusqu'à un certain point supporter la joie, la peine, la douleur : ce point passé, elle succombe. La question n'est donc pas de savoir si un homme est faible ou s'il est fort, mais s'il peut soutenir le poids de ses souffrances, qu'elles soient morales ou physiques ; et je trouve aussi étonnant que l'on nomme lâche le malheureux qui se prive de la vie que si l'on donnait ce nom au malade qui succombe à une fièvre maligne. »

Werther était amoureux, Werther était malheureux. Penser à mourir. Prendre l'arme. Ou la corde. Préméditer. Ne pas tanguer. Rester décidé. Avoir peur. Avoir mal. Les quitter tous. Faire souffrir. Souffrir et puis, plus rien. Partir. Ça, je l'ai fait. Partir, c'est facile. Mon père aussi l'a fait ; mais mourir ? Mourir. Mourir d'amour, comme Werther, ou de désespoir. Se donne-t-on la mort pour d'autres raisons ? Quelle était l'objet du désespoir d'Éric ? Était-ce l'amour ?

Si mourir, c'est comme partir, alors, c'est un peu ce que j'ai fait. Je suis un peu mort. On part, parce que ce n'est plus possible, parce qu'on ne se supporte plus. Partir, c'est recommencer.

Ailleurs. Autrement. Mourir, c'est refuser de remettre le couvert, de trouver une autre route, c'est rester avec son amour meurtri pour l'éternité. J'ai tué Éric Lardais et Éric Lardais m'a tué. Ou il m'a rendu vivant, je ne sais pas.

Je continuais ma lecture. Werther pourrait-il m'aider ? Joséphine se replia sur elle-même, lovée dans le fauteuil en position fœtale. Elle semblait une toute jeune fille, presque une enfant. Werther rejetée d'une soirée chez un comte, humilié, parlait à présent de s'enfoncer un couteau dans le cœur ; mais quel était donc ce livre qu'elle m'avait prêté presque par hasard ? Avait-elle vu en moi le mort qui m'accompagnait partout ? C'est la colère qui prenait possession de l'esprit de Werther et le poussait à cette idée persistante de se donner la mort. Il voulait frapper et se frapper. Pourquoi Éric n'avait pas agressé autrui plutôt que lui-même ? Ou, peut-être, était-ce aussi arrivé ? Sa mort devenait-elle une obsession comme c'était le cas pour Werther ou seulement l'impulsion d'un moment qui a brisé sa vie d'un coup de corde ? Je lisais sans

pouvoir lever les yeux vers ma belle endormie. Je lisais pour savoir. Pas seulement ce qui était arrivé à Werther. Je me foutais de Werther. Je voulais savoir pourquoi Éric Lardais s'était tué... Pourquoi dans l'église ? Pourquoi devant moi ? Pourquoi je n'ai rien fait, rien dit ? Pourquoi je suis parti ? Pourquoi il est là sans arrêt dans ma tête, vivant ? Goethe me parlait de ceux qui restent, du malheur que la mort de son personnage a produit, et je pensais à la famille d'Éric, à mon village, à ma mère.

17.

Je refermai le livre avec délicatesse, pensant à nouveau au fait qu'il appartenait à Joséphine et le posai sur ma table de chevet au-dessus des derniers romans lus. Joséphine dormait encore, son corps détendu occupait tout l'espace de mon large fauteuil. Je n'osais me lever de peur de la réveiller, de troubler ce calme que le sommeil procure à certains. Assis sur mon lit, immobile, les images que le livre avait produit en moi

défilaiement ; l'une d'elles était insistante, celle d'Éric Lardais pendu à sa corde. Elle avait recouvert le monde de Werther. Je pensais à la façon dont il avait pu préparer cette mort, ce crime de soi. Il avait sans doute acheté son petit matériel, peut-être quelques jours avant, réfléchi au lieu, laissé des lettres à ses proches. Peut-être avait-il soigneusement choisi ses vêtements, acheté ce tee-shirt pour l'occasion ? Je tournais et retournais ce que je savais de sa mort, ce que j'en avais vu, je tentais de décoder sa posture quand il montait l'escalier, sa démarche, son regard, rien ne m'expliquait pourquoi. Pourquoi cet homme était venu mourir dans mon clocher ? Je crois bien que j'énonçai haut et fort ce « Pourquoi » quand elle s'est réveillée.

— Alors, tu l'as fini ? J'ai donc dormi si longtemps...

— Oui, peut-être plus de deux heures. Je ne sais pas. Le temps s'est envolé avec *Werther*.

— Tu as l'air ému... Ce livre m'a fait le même effet.

— Pourquoi ? Je veux dire... Tu es touchée par la question du suicide ?

— Non, par l'amour qu'il éprouve, un amour qui emporte tout.

Je me demandais s'il était possible qu'elle m'aimât, j'en chassai cependant l'idée assez rapidement. Une idée folle, de toute façon.

Je l'écoutai, ses mots se superposaient à mes questionnements, je pensais à Éric et elle me parlait d'amour, de Charlotte, de son sens du devoir et de son profond attachement à Werther, de son affection pour son mari, elle demandait si on peut aimer deux personnes d'un même amour. Je n'en avais rien à faire, je voulais seulement savoir pourquoi Éric Lardais avait mis fin à ses jours.

— À quoi tu penses ? Tu ne m'écoutes pas ? Je t'embête ?

— Non, ce n'est pas ça. Je pense au suicide.

— Au suicide ?

Je vis le regard de Joséphine devenir grave. Je bafouillais, lui expliquant que j'allais bien, que

ça ne me concernait pas, mais si, enfin, pas directement. Elle ne dit plus rien, elle écoutait, tout son visage recevait mes hésitations, ma timidité, le blanc entre mes mots. Elle me scrutait de son regard émeraude et je ne savais plus si je voulais me taire ou parler. Je m'embourbais dans des négations. Non, je n'étais pas concerné, non, pas un ami, ni la famille, non, je n'avais jamais d'idées sombres ni de fascination pour la mort, non, aucun moment de désespoir, non, non, non...

— Mais alors, quoi ? demanda-t-elle.

— J'ai assisté à un suicide.

C'était lâché. Ma bombe. Ma vérité. La lâcheté de Florent. La vie d'avant. La folie de ces heures passées dans un clocher à éviter de vivre. C'était donc ça, ma croix, le boulet que je me traînais depuis ce jour. J'avais vu. Il ne s'agissait pas tant de comprendre son geste, mais d'apaiser le fait que je n'avais pas vu seulement un homme mort, mais un homme qui se tue. La mort d'un homme sous les yeux d'un autre. Un peu comme ces photographes qui ont défrayé la chronique en

prenant la photo d'un enfant en train de mourir. A-t-on le droit de prendre une photo plutôt que d'agir pour sauver un homme ? N'étais-je pas comme ces photographes cachés derrière leurs objectifs avec mon regard sur lui, la captation que la corde a provoquée en moi, son T-shirt blanc, son corps noueux, sa tête dans la corde et le craquement de ses os. Je réalisai plus encore, face à Joséphine, l'horreur de mon geste à moi, de ma passivité. J'étais coupable. Je le comprenais véritablement, à cet instant, dans le regard de sidération qu'elle plantait dans mes yeux. Pleinement coupable. Cependant, elle m'expliquait, m'entourait de paroles, me disait que la culpabilité devait être partagée, qu'il y avait les raisons de son geste et les raisons du mien, que je devais aller à la recherche de tout cela pour vivre avec cette mort qui ne me quitterait jamais tout à fait.

— Mais alors, quoi ? Comment faire ?

— Eh bien, peut-être il faut savoir pourquoi, connaître sa vie, ce n'est pas sur sa mort qu'il te faut réfléchir, mais sur sa vie. C'est

évident. Qui était-il, qu'a-t-il vécu ? Tu lui rendrais hommage ainsi. Regarde Werther. Son ami témoigne et Werther est vivant. Tu témoigneras.

— Je ne sais pas.

— Florent. Tu es triste. Plus que ça, même. Tu es un peu parti avec lui. Je t'aime beaucoup. Mais tu ne peux pas garder ce poids. Pars à sa rencontre. Répare. Anoblis-le. Explique. Rends-lui la vie qu'il s'est ôtée.

— Je ne sais pas.

Je pleurai devant cette jeune femme qui m'était presque inconnue. Je ne crois pas que c'était parce qu'elle me parlait d'Éric, de sa réhabilitation, du temps où il était vivant, mais seulement parce qu'elle avait dit : « Je t'aime beaucoup. » Je t'aime beaucoup. Elle n'avait pas dit : « Je t'aime. » Je t'aime beaucoup, c'était moins. Je pleurai, parce qu'on m'aimait même avec cet aveu de ma lâcheté, de ma folie, de ma vie dans le clocher, du regard des gens sur moi, pauvre retardé de Becherel. Elle m'aimait malgré tout cela. Beaucoup.

18.

Je restai quelques jours sans sortir, prétextant un état de fièvre à Peppone et Hervé. Joséphine me laissa Werther. Nous nous étions enlacés au moment de nous quitter, nos corps serrés l'un contre l'autre. « C'est un hug », dit-elle, brisant le silence et notre proximité.

— Un *hug* ?

— Une étreinte, un câlin.

— Oui, Joséphine..., dis-je entre rire et gêne.

— Appelle-moi Jo... Je déteste mon prénom.

— Jo. Merci. Je ne sais pas quoi penser de tout ce que tu m'as dit.

— Ne pense rien. Ressens... Je vais rentrer, mon oncle va s'inquiéter. Et ma mère, je ne t'en parle même pas.

— Tu me parleras de toi, Jo. Tu promets ?

— Oui.

Elle partit comme elle était venue. Rapidement. J'avais Werther, à présent, posé sur ma

table de nuit et les paroles de cette fille. Cette nuit-là, je restai sur ce fauteuil qui l'avait abrité dans son sommeil, je pris la même position, posai ma tête au même endroit, caressai le cuir comme s'il était sa propre peau. Je la désirai. Je chassai ses mots et cherchai son corps, sa peau aussi cendrée que ses cheveux. Je crois que ce fut la seule nuit où je m'endormis sans penser à Éric Lardais depuis le jour fatal.

Lorsque je me réveillai, je tenais serré dans mes mains le livre de *Werther* sans me souvenir de m'être levé pour le prendre. Je le posai au sol et me dirigeai vers le coin cuisine de mon petit abri, le corps douloureux, les muscles tendus aussi serrés que mon cœur dont je sentais les battements taper contre ma poitrine. Je repensai à ce que m'avait suggéré Joséphine. Découvrir la vie d'Éric Lardais pour comprendre sa mort. Témoigner. Lui rendre la vie en racontant son histoire. Je sentis confusément qu'elle avait raison, je ne pouvais pas vivre avec cette image de son corps raidi par la mort. Sa vie seule pouvait m'indiquer pourquoi il avait voulu en finir,

mais une autre partie de moi répondait que ça n'enlèverait pas cette passivité dont j'étais coupable. Cela, rien ne pouvait l'effacer... Pas même, comme Joséphine le sous-entendait, le fait que je comprenne mieux mes comportements, ce que je suis, mon « non-geste », en somme. Moi, je dis seulement : « Non-assistance à personne en danger. » On se fout des causes. J'aurais pu l'arrêter. J'aurais dû. Je ne l'ai pas fait et je dois vivre avec ça. Sa mort toujours avec moi. La vie qu'il s'est enlevée emportant la mienne dans son geste, cette vie que j'aurais pu sauver. Aurait-il été un ami ? Aurait-il recommencé ailleurs ? Autrement ? Éric Lardais, un ami ? J'aurais aimé avoir un ami, je l'avais tant souhaité et redouté. Pourquoi personne, jamais, de mon sexe, ne s'était attaché à moi, n'avait voulu me connaître ; mais alors, je pensai à Hervé, à Peppone et je sentis que je mentais. Je me mentais. Je me racontais une histoire qui n'était pas tout à fait la mienne. Je croyais être celui que maman décrivait, mais peut-être avais-je eu des amis ? Peut-être étais-je en réalité quelqu'un d'affirmé ou de bavard ou

curieux ou impulsif ou je ne sais quoi. Je ne savais pas qui j'étais. Je savais seulement ce qu'on disait de moi. Sauvage, attardé, peureux... Eh merde ; et si je n'étais pas tout cela ? Elle avait raison, Jo, je devais aller à ma rencontre, peut-être, avec ce but : trouver Éric, ses amis, ses amours, ses raisons de vivre et de ne plus vivre. Partir encore, mais avec un but qui n'était plus celui de fuir. Une recherche. Pas celle du temps perdu, seulement la recherche de deux êtres, lui et moi, à jamais unis par cette corde qui lui donna la mort.

À SA RENCONTRE

1.

C'était la nuit. L'église était fermée. Je tentai bien d'actionner le mécanisme de la lourde porte de bois, mais il me résistait. Une porte fermée ne s'ouvre pas même avec toute la bonne volonté du monde. Une porte fermée est une porte fermée, qu'elle soit porte d'église ou portillon, porte ancienne, moderne. Je poussai, j'actionnai le loquet, je tentai même un coup de hanche dans la vieille porte. Rien n'y fit, bien sûr. Je m'imaginai pouvoir me hisser par la meurtrière, seule ouverture qui me permettrait d'accéder au clocher. Folie. Les meurtrières étaient faites pour protéger la bâtisse

et non pour la pénétrer.

Je cherchais Éric Lardais et je commençais par aller là où il était mort. Je visualisais une corde qui me hisserait jusqu'à cette fenêtre qu'on appelait meurtrière. La meurtrière et le meurtrier. Éric Lardais qui n'était plus là-haut, moi en bas, loin de Joséphine, Hervé, Peppone, cette lettre que je leur avais laissée, moi en bas, qui doit revoir la cloche, comme un point de départ qui m'aiderait à affronter mon retour, les questions, celles de maman et celles que je poserai. Je me suis collé au mur de l'église, j'ai plaqué mon corps contre la pierre froide, j'aurais voulu enlacer le monument comme je l'aurais fait d'un arbre ou d'une femme. C'était bien sûr impossible. À défaut, j'ai plaqué mon ventre et l'une de mes joues à cette église qui m'a tant donné. Mon repère, mon abri, mon secret. Puis, je me suis assis contre elle, le dos bien collé au monument pour en faire ma colonne vertébrale. Je crois que j'ai dormi, comme ça, le dos collé à la pierre.

Une lumière orangée inondait le sol quand je me suis réveillé. J'ai cru que le jour se levait et

que l'aube me surprenait, mais c'était la lampe de poche du curé braquée sur moi. Au-dessus de lui, le soleil levant diffusait bien son étrange lumière.

— Florent ?

— Oui.

— Tu es revenu ?

— Oui.

— Tu n'es pas allé chez toi ?

— Non, pas encore.

— Tu veux entrer dans l'église avec moi ?

— Oui.

Je m'assis au fond du temple, feignant le recueillement. Il resta debout près de moi. Je fermai les yeux, ressentant malgré ma tentative de retrait son regard, sa présence, presque son envie de me parler et ses hésitations. Mon cœur tapait follement contre ma poitrine. Je voulais qu'il parte, ne parvenant plus à retenir mes larmes.

— Florent ? Qu'y a-t-il ? Ta mère t'accueillera. Tu peux rentrer. Quoiqu'il se soit passé.

— Je sais. Je veux rester un peu dans l'église avant.

Il se leva et longea lentement l'allée centrale droit dans son costume noir. J'essuyai mes yeux d'un geste vif. Je ne pouvais m'empêcher de penser à maman. Je ne me souciais pas de l'accueil qu'elle me ferait, ni de ses questions, ses accusations, pas plus de son regard sur moi ; mais je ne voulais pas de son corps contre le mien, je ne voulais pas de son odeur, de ses bras serrés autour de moi, d'un baiser sur mes joues, je ne voulais pas que nos peaux se touchent, qu'elle m'enserme pour ne plus me lâcher.

Je profitai de l'absence du père Fages qui devait être dans la sacristie pour monter au clocher. Il me croirait parti. Je montai les marches avec rapidité afin d'être au plus vite à l'abri, de revoir ma cloche de bronze, massive et imperturbable, de me trouver à nouveau dans cet espace dont je connaissais chaque recoin. J'avais hâte d'éprouver ce que provoquerait en moi la vue de ce lieu où j'avais vu mourir un homme. Je montai les marches et ma vue se brouilla : je le voyais,

lui, sa corde au bras. Qu'avait-il en tête à ce moment-là ? La mort déjà, la peur, peut-être, la détermination, l'aveuglement ? Il ne m'a pas vu, il n'a pas pu me voir. Sinon, il ne l'aurait pas fait, il serait redescendu ou m'aurait demandé de partir, quelque chose se serait mis en branle et, alors, rien, rien de tout cela ne serait arrivé. Je n'aurais pas quitté ma mère, ni mon église, ni mon village, je n'aurais pas marché jusqu'à Guidel ni rencontré Joséphine. Je m'assis au même endroit exactement que celui où j'étais prostré quand il passa cette corde autour de son cou. Je m'assis et je fixai la cloche. Il n'y avait que cet espace vide sans la corde, sans Éric, sans la mort, juste la cloche, imperturbable, vivante comme elle le serait toujours. Elle en avait vu passer, des hommes, ou peut-être pas ; car personne n'est censé rester près d'elle. Je sortis de mon sac mon casque anti-bruit qui ne m'avait plus servi depuis presque un an, je le posai sur mes oreilles et regardai ma montre à plusieurs reprises. Douze minutes avant l'angélus. Douze minutes, puis huit, quatre, puis combien avant d'aller voir maman ?

Tu es un homme, Florent : voilà ce que je me suis dit à ce moment-là, trois minutes avant la volée de la cloche.

2.

Je poussai la porte, le cœur battant, prêt à tout affronter. Rien n'avait changé. Cette cuisine impeccablement rangée, l'escalier dont les marches de bois cirées luisaient, le tic-tac de l'horloge, les journaux posées sur la table basse, la cheminée condamnée. Il n'y avait aucune trace de cette année passée depuis mon départ. Je posai mon sac au sol et montai l'escalier.

Je poussai la porte de la chambre de maman, elle dormait. Sur sa table de nuit, toujours sa vieille lampe et, sous elle, plusieurs boîtes de médicaments. Elle ne les cachait plus, à présent. Je me retirai à pas feutrés comme on fuit un animal sauvage qui vous fait face, j'entrai dans ma chambre. Le temps n'avait là-aussi rien perturbé de mon désordre habituel. Je m'assis sur le lit encore encombré de plusieurs bandes dessinées. Tout

à coup, je réalisai que maman avait laissé la porte d'entrée ouverte. Elle ne donnait sans doute plus ce tour de clé dont elle avait l'habitude, auparavant.

Vivait-elle depuis un an dans cette attente de mon retour au risque de voir pénétrer à la maison un inconnu ? Je me rendis compte de l'absurdité de ma question. Évidemment qu'elle m'attendait, comme elle avait guetté mon père, toujours à l'affût, toujours prête. Je devais la réveiller tant qu'il me restait du courage. Je m'approchai de son corps lourd d'un sommeil artificiel.

« Maman, maman... C'est moi. » Je répétais, sans succès, avant de secouer son épaule. Elle se retourna, ouvrit les yeux, deux billes qui me fixaient. Aucun son ne sortait de sa bouche. Je répétais : « Maman, c'est moi. »

— Florent. Tu es rentré !

Elle se leva d'un bond. Elle devait sentir ma réticence, car elle me demanda en tendant ses bras vers moi :

— Est-ce que je peux te prendre dans mes bras ?

— Je préférerais pas, maman.

— Tu étais où ? Tu vas rester ?

— Je ne sais pas, maman. Sortons de la chambre, tu veux ?

Nous nous installâmes à la cuisine devant une tasse de café. Je parlais, enfilant les mots comme des perles sans espace entre eux, sans les choisir, pour remplir l'espace, pour éviter à tout prix le silence, la gêne. Je lui racontai mon besoin de m'éloigner d'elle, ma vie dans un petit village isolé, mon travail, mes amis. Je ne parlai pas de Joséphine ni du pendu. Je lui dis aussi que j'allais repartir, que j'avais besoin de voyager, que je ne la laisserais plus sans nouvelles.

Je sentais dans son regard qu'elle avait compris. Elle manifestait une sorte de détachement, d'éloignement. Son garçon s'en était allé il y a un an et ne reviendrait jamais. Elle entendait que mon discours était celui de la maturité. Son regard me disait : « Florent, je t'ai perdu », et je croyais y lire dans le même temps une fierté. Tout ceci ne relevait sans doute que de mes propres projections. Il me semblait en réalité que

ce n'était plus elle sans que je parvienne à identifier ce qui avait changé : peut-être son regard, sa posture, son écoute... C'était son corps à elle, mais elle semblait être quelqu'un d'autre. Je délirais, pensais-je. Bien sûr qu'elle était la même. Elle avançait sournoisement, avec précaution et tactique.

— J'ai été bien malheureuse, sans toi... Tu m'as... Ce que je veux dire, c'est que tu étais un enfant si craintif. Ta peur, ta solitude, et moi si près de toi. Et un jour, tu disparaissais...

— Maman...

— J'ai réfléchi pendant ton absence : ton silence, c'est lui qui m'a inquiétée, puis blessée... Que tu partes, j'en avais l'habitude, mais tu revenais toujours pour manger, me voir, parce que tu me le devais. Je croyais que tu me le devais. Je suis ta mère. J'ai tout fait pour toi. Puis, j'ai compris. Peu à peu. Tu ne me dois rien, Florent. Ton père me devait quelque chose ou à toi, plutôt. Il nous a laissés, il t'a abandonné. Mais toi, tu es parti et c'est très différent. Ton père m'a quitté et il t'a abandonné. Tu sais, c'est important,

les mots. Toi, tu es parti parce que tu es grand, parce qu'il était temps.

D'où lui venait toute cette réflexion ? Avait-elle préparé son discours ? Je me demandais de qui elle tenait ces propos. Quelqu'un d'autre parlait-il par sa bouche ?

— Oui, je sais, j'ai découvert ça, aussi... Les mots. J'ai lu beaucoup, là- bas. Je ne fuis plus. Je ne veux plus.

— Tu ne veux plus quoi ?

Maman n'était plus la même, elle avançait pas à pas comme pour ne pas risquer que je file à nouveau. Nous nous servîmes un second café.

— Me cacher.

— C'est une bonne chose.

— Oui. Je ne veux plus avoir peur. Du monde, des autres.

— Mon Florent. Je m'excuse pour ce que je t'ai fait... Ou pour ce que je n'ai pas fait.

— Maman, ce que tu me dis là, tout ça, tu le penses ?

— Bien sûr. J'ai changé. J'ai réfléchi. Je me suis plainte au Père Fages, parce que la police

ne voulait pas te chercher. Le curé a été dur. Il m'a dit : « Réfléchissez. Pourquoi tous vos proches s'en vont, Madame Bupain ? Priez pour lui et priez pour vous. Mais surtout, réfléchissez. »

— Et...?

— Et j'ai vu un psychiatre, je le vois toutes les semaines.

— Ah...

— Il m'aide à comprendre.

— Tout n'est pas ta faute, maman.

— Je le sais. Maintenant, je le sais.

— Dis-moi, il s'est passé quoi quand je suis parti ?

Je n'avais plus envie d'avoir cette conversation. Je ne voulais pas qu'elle me parle d'elle, ni de notre histoire commune. J'avais peur qu'à nouveau, elle m'envahisse de ses émotions, de la place qu'elle voulait me donner dans sa vie.

— Pas grand-chose. Tu sais, ici...

— Et la famille Lardais ?

— Eh ben, ils ne se mêlent pas trop à la vie du village. Ils ne l'ont jamais fait, de toute façon. Leur vie continue, je suppose.

— Les gens ne parlent plus du suicide ?

— Non. C'est de l'histoire ancienne, maintenant.

— Oui.

Nous nous détendîmes tous les deux. À présent, elle était capable de m'écouter. Je lui racontais la vie à Guidel, mon travail de brocanteur et de vendeur ambulancier. Elle m'écoutait comme une mère avec l'idée que je pourrai assurer mon avenir en travaillant dans une autre boutique, en devenant moi-même gérant. Elle s'autorisait de grands rêves pour moi. Je devais faire attention à ce qu'elle ne m'agrippe pas à nouveau dans ses bras, son filet.

3.

J'avais fait une promesse à Joséphine, une promesse solennelle scellée les yeux dans les yeux au pied de mon arbre, le fol engagement de me lancer à la recherche d'un homme qui était mort depuis plus d'un an, ce qui me forçait à retrouver les personnes qui l'avaient connu, à

leur parler de lui, peut-être à raviver leur peine. Je ne savais si Jo avait raison, mais elle me l'avait demandé, j'étais amoureux et je voulais lui prouver que je pouvais avancer, que j'étais fiable et courageux. Je lui montrerai que j'étais capable de me racheter et de trouver ainsi l'apaisement et le pardon. Elle disait qu'on ne pouvait pas mettre sous le tapis de trop grandes souffrances sans qu'elles ne fassent retour à un moment ou à un autre et qu'elle ne voulait pas de ce retour pour moi, pour nous, peut-être. C'est ce « nous » qui m'avait convaincu. Je sentis confusément qu'elle me ferait une place dans sa vie si je réussissais. Elle me demandait de ne pas cacher ma faute et de la traverser de part en part. J'étais d'accord sur le principe et touché par cette idée d'une réhabilitation d'Éric Lardais par une justice que je pourrais rendre à sa vie en comprenant sa mort, en levant l'énigme de sa volonté d'en finir. Tout ceci était bien beau, mais je ne savais pas par où commencer. Il s'agissait de découvrir qui était Éric Lardais... Je ne pouvais décemment pas me présenter à sa famille qui devait être encore

meurtrière par sa mort et le mystère qui l'entourait. Que leur aurais-je dit ? Je ne pouvais pas prétendre à une amitié, puisque tout le monde ici savait que je n'avais ni ami, ni copain, ni camarade, que je n'en avais jamais eu. Le village connaissait ma sauvagerie, ma peur des autres. Plus je réfléchissais, plus une évidence s'imposait : je ne pouvais parler qu'au curé, lui seul pourrait m'aider à tirer un fil qui me mènerait à la vie de cet homme.

Je me postai devant l'église ouverte. Une force, un instinct, un respect, peut-être, me retenait à l'extérieur. Je crus d'abord à un accès de timidité, mais je connaissais trop le sentiment de la peur, l'effet qu'il produisait dans mon corps pour savoir que ça n'avait rien à voir avec elle. Il y avait un empêchement, ça ne devait pas se passer dans l'église. Sans doute le poids de mon crime serait trop lourd, trop présent... J'attendais donc patiemment devant la grande porte de bois. Quelques personnes traversaient la place sans me voir. Ce village est ainsi. C'est un lieu où je n'existe pas. Je fais partie du décor, je

passé et repassé, je me promène, je vais, je viens, ma présence ne compte pas. Ils ne s'étaient sans doute pas aperçus de mon absence en percevant seulement les conséquences à travers la détresse de ma mère. Elle l'aura crié sur tous les toits, peut-être, dans l'indifférence générale. Pas pour elle, sa peine a dû toucher les gens, mais une indifférence quant à mon départ, mon absence. Ont-ils pu penser que j'étais mort ? Elle oui, bien sûr, mais eux savaient. Ils devaient bien savoir que, tous les jours, je partais pour toujours revenir et ont dû penser que cette fois, je n'étais pas revenu et c'était tout. Firent-ils un lien entre ma disparition et le fait qu'elle eut lieu le jour des obsèques ? Non, puisque je n'existais pas. Pourquoi y a-t-il des gens qu'on voit, qu'on aime, et d'autres qui restent invisibles ? Je n'ai pas de réponse à cette question. Toujours pas, même avec tout ce que j'ai traversé, mon désert, mes rencontres. J'attendais donc, gagné par une sourde colère contre ce village qui m'avait vu grandir sans jamais m'aider à trouver ma place... Sauf le curé. C'était le seul homme à m'avoir

protégé. Seulement, c'était dans sa maison, ou plutôt celle de Dieu, que tout était arrivé ; et cela m'effrayait. Qu'allait-t-il penser de mes questions ? Pourrait-il deviner que j'y étais ? Le savait-il déjà ? Ça n'avait pas d'importance. Je devais trouver un chemin qui me mènerait à Éric Lardais, à sa vie, aux raisons de son geste.

Sortirait-il enfin ? Peut-être était-il au presbytère ; alors, il viendrait de toute façon à un moment ou à un autre. J'aurais aimé avoir un livre pour occuper le temps, pour penser à autre chose qu'à ma petite personne. Comment faisais-je, avant, pour rester des heures les yeux dans le vide à laisser filer le temps ? La pierre glaciale contre laquelle j'avais plaqué mon dos laissait le froid infiltrer tout mon corps. Mes mains étaient gelées, endolories, sèches. Je les frottais avec énergie l'une contre l'autre et me levais, faisant les cent pas devant le parvis de l'église.

Quand, enfin, je vis arriver le père Fages accompagné de Juliette, je me raidis. Cette fois, la peur infiltrait mon corps froid, elle me serrait le

ventre et altérait ma respiration. J'articulai d'une voix grave et lente :

— J'ai besoin de vous parler.

— Rentre avec nous.

— Non, pas dans l'église.

— Alors, rejoins-moi au presbytère dans une heure, nous échangerons autour d'un thé.

— Merci.

— À tout à l'heure, Florent.

Une heure à tuer. Une heure pour savoir comment aborder le sujet sans avoir à tout révéler. Je marchais de chemin en chemin pour me réchauffer, les mains au fond de mes poches. Je retournais dans ma tête questions et réponses. L'heure étant sans doute passée, je me dirigeai vers le presbytère et activai la cloche qui faisait office de sonnette. Encore une cloche ! J'entendis une cavalcade de pas dans l'escalier. Il ouvrit la porte avec énergie et me fit pénétrer dans le hall dont les murs étaient ornés de tapisseries à motifs religieux. Je le suivis à l'étage, nerveux et pressé de repartir avec les informations dont j'avais besoin. Une tasse de thé chaud devant nous, il me fixait

de son regard noir. Il me réclamait de commencer, laissant l'espace pour que ma parole s'y glisse.

— Je... Je ne sais pas... Je...

— Qu'est-ce qu'il y a, Florent ?

— Je pense beaucoup à l'homme qui s'est pendu. Je...

— Oui ?

— Je voudrais comprendre et parler à des gens qui le connaissent.

— Je ne sais pas si tu pourras comprendre son geste, si on peut savoir ce qui se passe dans la tête de quelqu'un qui met volontairement fin à ses jours.

— Moi non plus. J'ai rencontré une amie, quand je suis partie, elle m'a fait lire un livre sur le suicide et j'ai compris le trajet du personnage.

— Quel livre ?

— *Les souffrances du jeune Werther*.

— Ah, oui... Qu'attends-tu de moi ?

— Vous devez bien connaître un de ses amis... Je ne veux pas aller voir sa famille.

— Il n'était pas très intégré, ici. Sa famille n'est pas pratiquante. Je sais seulement qu'il vivait

à Paris et revenait une à deux fois par an rendre visite à ses parents.

— Ah... Il n'avait pas d'amis, ici ?

— Il avait bien un ami d'enfance. Mais peut-être avait-il rompu tout lien avec lui... Je ne sais pas.

— Qui est-ce ?

— Frédéric Lamint. Il habite à Evran. Mais je ne connais pas son adresse.

— Je me débrouillerai. Merci.

— Florent ?

— Oui.

— Ôte-moi un doute.

— Oui.

— Étais-tu dans l'église quand c'est arrivé ?

— Non.

— Excuse-moi, mais il me semblait...

— Je n'y étais pas. J'étais chez moi.

— Puisse de la force dans ta foi, Florent.

— Je n'ai pas la foi. Je ne l'ai jamais eue. J'aime simplement les églises, je m'y sens apaisé.

— Je te souhaite de trouver le chemin, en ce cas, vers Dieu, ou...

— Vers Éric Lardais.

— Oui, si tu en as besoin.

Notre entrevue s'arrêta peu après. J'avais menti à un homme d'église, mais je tenais un début de piste. Je chercherai ce Frédéric Lamint.

4.

Après avoir erré dans les rues de Becherel avec, dans mes poings serrés, ce nom et ce prénom, je rentrai chez ma mère. Un rôti trônait sur la table à côté d'un plat de ratatouille. Une pudeur s'était installée entre nous, sans doute du fait cette année d'absence et de ce qu'elle contenait de non-dits et de reproches secrets. Nous nous retrouvions étrangers l'un à l'autre tout en connaissant la moindre de nos expressions et le sentiment qu'elle recouvrait maladroitement. Ma mère baissait les yeux vers son assiette, n'osant me questionner bien qu'elle en brûlât d'envie. Je finis par demander :

— Tu connais Frédéric Lamint ?

— Lamint, ça me dit quelque chose. Attends... Ce sont des gens d'ici, ça. Lamint. Lamint. Je crois qu'ils habitaient sur la grande rue avant la sortie du village. Un assistant vétérinaire. Il exerçait à Rennes. Ils ont quitté Beche-rel il y a bien longtemps. Comment, tu dis ?

— Frédéric.

— Non, lui, il s'appelait Gérard. Frédéric, c'était peut-être le fils, ils avaient deux garçons.

— C'est pas grave. Pas important. Je vais aller me promener un peu.

— Tu reviens ce soir ?

— Oui, je pense, sinon, je t'appelle.

Après avoir cherché sans succès son nom dans l'annuaire, je décidai de me rendre à Evran. J'attrapai mon blouson et mon sac à dos et je partis à pied vers cette ville que je connaissais bien pour y avoir souvent trouvé refuge. La marche m'était nécessaire. Elle l'avait toujours été, me procurant un bien-être sans doute lié au rythme de mes pas et au bercement que provoque une marche régulière et lente. J'avançai donc d'un pas tranquille vers Evran. J'avais une dizaine de

kilomètres à parcourir et deux bonnes heures avant d'atteindre la ville. Mes pas réguliers, mon regard sur ces paysages dont je connaissais chaque virage, chaque plante, chaque arbre, laissaient mon esprit libre de voyager ailleurs. Je revoyais tout. Hervé, Peppone, Joséphine, Guidel, sa rue, ses commerces, ses chemins un peu escarpés et toujours fleuris, les clients, les amis ou relations ou je ne sais pas comment on dit, je revoyais Éric Lardais qui montait avec sa corde, son geste décidé, son corps qui se balançait, la cloche imperturbable qui continuait à hocher la tête, parce qu'elle devait le faire, la cloche qui cessait son mouvement, parce qu'il était l'heure, le corps qui balançait encore, mes yeux au sol, le bois abîmé, la peur, Mathilde... J'aurais pu tout lui raconter, à Mathilde. Nous serions partis tous les deux. Ma mère, son nouveau regard... Maman d'avant avec sa peur pour moi. Mon père, la seule photo qu'on ait de lui, sa mèche blonde sur son visage.... Des dizaines d'images défilaient dans ma tête comme un kaléidoscope de mes maigres expériences et de mes sentiments tandis que, de

pas en pas, je me rapprochais de ce Frédéric Lamint, ami d'enfance d'Éric Lardais.

J'entrai dans la ville, vide. Personne dans les rues. Je marchai sur le trottoir de l'axe principale et pénétrai chez le boucher, premier commerce m'ouvrant sa porte. Je demandais Frédéric Lamint. « Ben, c'est le patron du bar-tabac. » C'était donc si facile. Je quittai le boucher, une sorte de caricature, un gros homme avec un tablier blanc taché de sang séché et orné d'une poche d'où sortait des gants en latex, des cheveux éparses étaient plaqués en arrière, il arborait un sourire de commerçant qui disparaissait lorsqu'il comprenait que vous n'achetiez rien ; mais j'avais mon Lamint. Le bar-tabac, quoi de plus simple ?

J'entrai dans ce petit local où siégeaient seulement trois grandes tables en formica, un comptoir rutilant et, derrière, la caisse, les cigarettes. Un homme était posté derrière le comptoir affairé à nettoyer verres et tasses. Je commandai un café. Se pouvait-il que ce soit lui ? Un homme au visage rond se tenait devant moi, de

belles boucles brunes arrondissaient encore plus sa physionomie. Je lui demandai :

— Vous êtes Frédéric Lamint ?

— Oui.

— Je vous cherchais... C'est un peu délicat. C'est à propos d'Éric.

— Éric ?

— Éric Lardais.

— Ah ! J'ai appris ce qui lui est arrivé... Nous étions fâchés depuis plus de dix ans. Pour des bêtises. Des histoires de gosses. Nous avons trop changé l'un et l'autre. Je suis tellement désolé de ce qui est arrivé.

— Vous ne savez pas où il habitait ?

— À Paris, je suppose. Il y était parti dès qu'il a obtenu son BAC.

— Vous savez où, à Paris, ou vous connaissez quelqu'un à qui je pourrais demander ? Mise à part sa famille, car je ne veux pas les déranger.

— Je ne sais pas trop. Il vivait là-bas avec une jeune femme. Son nom ? Euh... Ah oui : Berthe, non, Berthy Montagner. Oui, c'est ça... Vous le connaissiez ?

— Oui, un peu, quand il venait ici, on discutait, une petite camaraderie. J'ai besoin de comprendre ce qui s'est passé. Je ne sais pas... C'est important pour moi.

— Je comprends. C'est toujours tellement violent, un suicide.

— Oui.

J'avalai mon café d'un trait, un liquide âpre et froid. Il reprit son activité tandis que je posai cinq francs sur le comptoir et m'en allai, le remerciant. Il me souhaita bonne chance sans m'adresser un dernier regard. Je le trouvai glacial malgré l'ouverture dont il avait fait preuve en me parlant sans me connaître. Quelque chose m'avait gêné, dans cette conversation. Ce n'étaient pas ses paroles à travers lesquelles il m'avait donné ce qu'il pouvait, mais une sorte de froideur, une distance, un regard étrange, un jugement. Oui, mais que jugeait-il ? Moi qui lui posais des questions incongrues ? Son ancien ami à cause de la distance prise avec lui depuis bien longtemps ? La vie qu'il menait, sa mort, le suicide ? Peu m'importait. J'avais un nom et une ville. C'était

peu, mais un début tout de même. Je quittai Evran, riche de ce peu d'informations. J'aurais pu demander à cet homme une réelle entrevue afin qu'il me parle de l'enfant qu'était Éric Lardais. C'était trop tôt pour cela, je voulais d'abord découvrir l'homme, celui que j'avais vu dans l'église, celui qui avait trouvé la force ou eu la faiblesse de tout arrêter.

Je me dirigeai vers Becherel l'esprit encombré de questions. Que faire, à présent ? Partir à l'aventure, ou chercher encore ? Comment trouver un homme, mort qui plus est, dans une ville aussi grande que Paris, comment trouver cette Berthie Montagner sans rien savoir d'elle ? Après deux heures de marche, je décidai de continuer à chercher des informations sur elle à partir d'ici afin de savoir où aller à Paris.

Je pensai à Joséphine. J'aurais pu l'appeler pour lui signifier l'avancée de mes recherches. Cependant, je m'étais engagé à respecter sa volonté de ne revenir vers elle que lorsque j'aurais fini ce chemin vers cette vie et cette mort. La vie et la mort d'un homme auquel j'étais à tout jamais

lié. S'agissait-il d'expier pour moi une faute ? Non, je me souvenais de Werther, c'était juste connaître et comprendre. Ensuite, je verrai. Ne pas penser à moi. Seulement à lui, sa vie et le reste, cette mort dans mon clocher... Qu'est-ce qu'elle voulait dire ? Était-ce une parole ? Pour qui ?

Je poussai la porte de chez ma mère et montai dans ma chambre. Elle n'était pas là ou, peut-être, se reposait-elle ? J'appelai les renseignements et demandai Berthie Montagner à Paris. Il y avait une Berthe Montagner dans le XI^e arrondissement. Je pris.

5.

Ma mère descendit précipitamment l'escalier, le bruit de ses talonnettes sur le bois déclenchèrent en moi un vieux réflexe de repli et d'inquiétude à l'idée qu'elle m'eut entendu. Je n'avais heureusement rien dit à part un nom et un prénom. Les expériences passées m'avaient montré qu'elle avait le pouvoir de m'empêcher de

réaliser mes projets. Elle usait pour cela d'une force de dissuasion dont l'efficacité tenait dans la répétition incessante des mêmes refrains. Je décidai de ne lui donner aucune prise sur mes actions et mon projet.

Je me dirigeai vers la cabine téléphonique située à l'entrée du village. Glissant une pièce dans le vieil appareil, je composai le numéro de Berthe Montagner avec toute la lenteur dont j'étais capable. Une odeur de bière rance envahissait l'habitacle et je pensai que j'aurais dû aller dans l'autre cabine lorsqu'une voix rauque me répondit. Je sortais visiblement cette Berthie du sommeil. Troublé par son silence, je bafouillai dans le désordre mon nom, celui d'Éric Lardais, celui de Frédéric Lamint, la mort d'Éric, sa vie, mes questions. Elle m'interrompit pour me dire qu'elle n'avait plus vu Éric depuis plus de deux ans. Elle parlait peu. Son émotion semblait toutefois se glisser dans ses silences et ses hésitations. Je finis par oser demander s'il était possible que je la rencontre. Elle accepta et nous convînmes d'un rendez-vous la semaine suivante. Lorsque je

raccrochai, je ressentis un immense soulagement à l'idée de quitter Becherel.

Je m'assis sur le petit muret face à la cabine téléphonique et tentai d'imaginer qui pouvait être cette Berthe Montagner, quelle relation elle avait pu avoir avec Éric Lardais... Je regardai la cabine téléphonique, agitai les pièces dans ma poche, crevai d'envie de rompre le pacte conclu avec Joséphine. Elle était la seule à savoir et elle me laissait seul avec ce trop lourd secret. Elle n'avait pas le droit, pensais-je avec une pointe de colère, de m'avoir poussé à parler pour ensuite me demander de me taire. Je décrochai à plusieurs reprises le combiné puis le raccrochai. J'avais posé toutes mes pièces sur la plaque d'acier. Envie de frapper, de tout balancer, les pièces et le reste. Je quittai la cabine, poussant d'un grand coup la porte vitrée. Ma tête était prête à exploser. La peur était revenue, pelote serrée dans ma tête, grosse, encombrante, tumeur qui jamais ne s'en allait, elle évoluait, régressait, se faisait oublier, m'immobilisait, bloquait ma capacité à respirer. Ma peur toujours

là au creux de mon être ; ma peur qui tuait ma colère, qui anéantissait même ma peine. Ma peur et le manque de Guidel. Mes amis ou seulement Joséphine ou ma cabane, ma petite maison rien qu'à moi, les autres, les livres, l'arbre ; mais il y avait le pendu. Je pensai à repartir à Guidel en abandonnant Lardais où il était, là où il avait voulu être. Je marchai pour liquider la peur, pour la laisser se diffuser peu à peu à l'extérieur grâce au choc de mes pas sur la terre, à la sensation du bitume sous mes pieds, à mon corps en mouvement, à ma pensée qui pouvait tout à coup se remettre en action. Pouvais-je tout laisser là, à Becherel ? Son corps mort, ma mère, repartir là-bas, vivre normalement avec Joséphine, peut-être ? Pouvais-je faire comme si rien de cela n'avait eu lieu ? Je marchai, persuadé que je pourrais vivre avec cette image pour toujours chevillée à mon esprit : lui, la corde, le clocher, son cou brisé... Je prononçai les mots à haute voix et je sus que je me mentais. Je devais partir, affronter, avancer jusqu'à lui pour ensuite le laisser s'en aller. Je marchai et, peu à peu, la peur se liquéfiait pour

faire place à une énergie, à une volonté, à une force.

Je partirai. Encore.

6.

Je ne sais pas si tout ce que je vous raconte est nécessaire. Je parle beaucoup de moi alors que c'est le contraire de ma démarche, mais j'ai besoin pour expliquer, tenter de vous faire comprendre pourquoi je n'ai pas crié ou parlé, pourquoi je ne me suis pas avancé vers lui, pourquoi je ne l'ai pas poussé loin de sa corde, pourquoi je n'ai produit aucune action qui aurait tout arrêté. Je veux, dans ce témoignage, m'effacer derrière lui. Vous jugerez mon acte ou, plutôt, l'absence d'un acte. Pour cela, il me semble que je dois vous dire qui il était, enfin, non, ça, c'est pour Joséphine, c'est son idée, moi, je veux un jugement ; mais il me semble bien que, lors d'un procès, il est nécessaire d'évaluer les raisons de l'acte délictueux. Qui est l'agresseur ? Lorsque celui-ci est identifié, son acte et sa gravité sont

questionnés et évalués. Disons que je suis l'agresseur. Alors, je vous dis qui je suis et je vous dis qui il est. Vous jugerez. Vous saurez.

Je vous épargne les adieux à ma mère, mon voyage en train qui n'a aucune espèce d'intérêt hormis celui de montrer encore et encore que je suis constamment gouverné par la peur. J'arrivai donc à Paris, gare du Nord et je regrettai, je regrettai aussitôt. L'angoisse me serrait le cœur. Un flot d'hommes et de femmes se bousculait, ils marchaient, ils couraient, ils s'évitaient, se faufilaient et moi, j'étais là, au milieu d'eux, prostré au centre d'une foule qui me heurtait, parce qu'elle ne me voyait pas ou que je ne comptais pas. Paris. Avancer ou mourir. J'étais perdu. Comment rejoindre cette Berthie ? Je sortis de la gare, suivant cette masse compacte, tentant d'adopter leur rythme. Je me retrouvai dans les sous-sols. Le métro. Après un quart d'heure d'attente pour accéder à un guichet derrière lequel se dressait un employé au regard gris, je glissai mon papier derrière la vitre. L'homme y jeta un rapide coup d'œil, puis me dit : « Ligne 5, direction

place d'Italie, vous descendez à Richard Lenoir », et il me tendit un plan du métro. M'avait-t-il seulement regardé ? Je pris le papier et le glissai dans ma poche. Après avoir demandé trois fois mon chemin dans les couloirs grouillant de monde, je montai dans le métro et m'assis sur un strapontin. Cinq stations. Je comptai... Richard Lenoir. Je demandai à nouveau mon chemin. 11, rue de la folie Méricourt. Je composai le code qu'elle m'avait donné et j'entrai dans un vieil immeuble. Je m'assis alors sur les marches. J'ai pensé, même écrit ce que je voulais demander à cette femme, cependant, j'avais peur de la rencontrer, que les mots se coincent dans ma gorge. Que dire ? Que taire ? Comment la convaincre de me parler ? J'avais l'estomac serré. Il me fallait affronter. Je pensais à Jo, à Werther, à Éric. D'un élan, je montai l'escalier et tapai quelques coups à la porte droite. J'entendis une musique, sans doute du rock ou, peut-être, du métal, traverser la paroi et recouvrir la faiblesse de mon poing timide qui cognait à nouveau contre la porte. Je finis par appeler « Berthie » à plusieurs reprises

tout en tambourinant vigoureusement la mince porte de bois. Celle-ci s'ouvrit brusquement et laissa la voix perçante d'un musicien s'égosillant envahir le couloir.

— Je suis Florent.

— Entre.

Berthie était couleur. Jaune et orange de la tête aux pieds. Un tee-shirt orange recouvert d'oiseaux noirs prenant leur envol, un pantalon jaune au milieu duquel son corps disparaissait. Elle était petite et frêle. Son fin visage était surplombé d'une tignasse rousse. J'entrai dans un studio enfumé et bruyant. Elle me proposa d'un geste de m'installer sur le canapé. Elle baissa le son de la chaîne hifi et s'assit en tailleur au sol.

— Tu bois quelque chose ?

— Une bière.

Elle se leva et ramena deux bières fraîches. Un cendrier débordait de mégots sur une table basse encombrée de magazines d'art contemporain. Je restai sans voix lorsqu'elle décapsula les bières avec son briquet et porta la bouteille à sa bouche. Je l'observai avec stupeur, ne pensant plus

qu'il me fallait parler. Elle me tendit son paquet de cigarette. J'en pris une, la première de ma vie. Elle l'alluma. Je toussai. J'aurais aimé qu'elle engage la conversation, mais elle ne dit rien. Je baissai les yeux tandis qu'elle me regardait aussi fixement qu'il était possible. Je lançai :

— Je voudrais comprendre le geste d'Éric. C'est pour ça que je suis là.

Elle tira sur sa cigarette et l'écrasa dans le cendrier.

— Ah, Éric !

— Est-ce que tu peux me parler de lui ?

— Ben, comme ça, c'est difficile... Éric, c'était mon pote, mon ami, mon amour, mon frère... Depuis longtemps. Puis, un jour, on s'est disputé pour une histoire de fric et là, ben, c'est con, mais on s'est jamais revu. Je le rappelais. Il m'évitait. On se croisait parfois à des soirées. Il m'ignorait. Toi, tu le connaissais bien ?

— Oui, enfin, non, pas beaucoup. On était du même village. Une sorte d'ami d'enfance. De camarade.

— Il ne parlait jamais de lui, il était dans le présent, Éric. Toujours.

— C'était quoi sa vie, ici ?

— Ben, il avait sa galerie avec Robin et la fête, beaucoup.

— Une galerie ?

— Oui, elle a fermé depuis quelques années déjà. Je crois que Robin l'a floué. Je sais pas bien ce qui s'est passé.

Nous parlions de lui bière après bière et, plus qu'un homme, je découvrais un monde, sa vie dans cette ville avec une galerie à gérer, des artistes à repérer, des œuvres à vendre, sa vie avec Robin, sa vie, la nuit, dans les lieux les plus branchés de la capitale, son silence sur sa famille... Berthie a pleuré un peu, discrètement, rapidement ; puis, elle s'est roulée un joint et a repris sa contenance naturelle. Je refusai de fumer avec elle, ne sachant pas l'effet que pouvait avoir la drogue sur moi. Je devais garder mon secret.

L'alcool m'avait désinhibé, mais j'étais resté très conscient et concentré sur les informations

qu'elle me donnait. Je restai toute la nuit avec elle ; puis, je m'endormis sur le canapé. Une nuit sans rêves. Je tombai dans le sommeil comme on chute dans un ravin.

Pour la première fois depuis la mort d'Éric Lardais, je passai la nuit sans lui, loin de lui. Pas de rêves, pas de cauchemars. L'effet de l'alcool, sans doute. L'effet Berthie aussi et tous ces mots que nous avons échangés sur lui, sur sa vie, ses amis. Éric Lardais avait pris corps bien que je ne visse pas bien à quoi correspondait toute cette vie parisienne qu'elle me décrivait. J'en avais bien une image et plus encore lorsqu'elle me montra des photos de lui dans des soirées, dans des galeries. Un homme heureux, moins maigre que celui que j'avais vu dans le clocher.

Je me levai vers neuf heures du matin avec une migraine sévère. Je vidai le cendrier, jetai les bouteilles, nettoyai la table, pliai les couvertures, puis fis couler un café dans la vieille machine qui trônait sur un plan de travail encombré d'assiettes sales. Je faisais la vaisselle de cette fille chez qui j'avais passé la nuit dans le but de faire

la connaissance d'un homme qui était mort. Je me souviens de ce matin-là où, faisant le ménage chez une inconnue avec qui j'avais pris ma première cuite, je perçus l'inutilité de ma démarche. Ne pouvais-je pas simplement me dénoncer à la police qui m'aurait gentiment dit de rentrer chez moi ? L'influence de Berthie avait introduit en moi une légèreté que je n'avais jamais connue. Je pensai, ce matin-là, que mon crime n'en était pas un : que, peut-être, c'était pardonnable. Je bus deux tasses de café, espérant que Berthie se lève. Peut-être lui aurais-je parlé à ce moment-là pour soulager ma conscience et arrêter de vivre pour réparer ce qui ne pouvait l'être, mais elle ne se leva pas et je partis après avoir bu ces deux cafés noirs.

7.

Je sortis de chez Berthie avec le numéro de Robin serré dans mon poing, papier froissé au cœur de ma main moite, papier que je dépliai pour regarder les chiffres écrits rapidement par

Berthie, puis que je resserrais dans mon poing tandis que je marchais dans ces rues inconnues. J'étais là : autant continuer à apprendre tout ce que je pouvais sur Éric. Je ne pensais plus à ce que je pourrais raconter à Joséphine, cela n'avait de toute façon aucun sens. L'appel que je passerai à Robin serait une simple formalité, le dernier segment d'un chemin qui me mènerait à mon but : rentrer à Guidel, retrouver mes amis, sortir avec cette fille. Juste être un jeune homme, travailler, aimer. Laisser tout cela derrière moi, la cloche, Éric, ma mère. J'irai voir Robin pour elle, pour raconter, pour lui faire ce cadeau d'une histoire, celle d'Éric Lardais, la mienne et tant pis si cela était moins beau que ce témoignage de Werther.

Il était trop tôt pour l'appeler. Il devait être comme Berthie : un homme qui vit la nuit, un homme de tous les excès. Je marchai lentement et au fil des rues et du temps, je m'aventurai dans un café, un sombre lieu avec des tables de bois épaisses et carrées, une lumière feutrée, deux personnes accoudées au bar, je commandai un café et lorgnai le téléphone. Allais-je appeler

Robin du café ou...? Je pensai alors qu'il me faudrait trouver une cabine, un lieu calme qui formerait une sorte de cocon dans lequel je serais plus à l'abri que dans ce bar trop vivant ; mais j'en avais assez d'avoir peur, peur qu'on m'entende, me juge, me regarde... Non, j'appellerai de ce café, parce que c'était plus simple.

Je tournai, ressassai, compulsai les faits, les informations recueillies, la ville, Berthie, Robin, les boîtes de nuit, l'art... J'étais en train de découvrir un monde qui n'avait plus rien à voir avec Becherel, mon petit village, le sien. J'étais dans une grande ville au cœur d'un univers qui m'était totalement inconnu. J'allais appeler Robin, le rencontrer et partir. Rentrer chez moi à Guidel. J'y avais trouvé une vie, un lieu, des amis, peut-être une copine... Je devais régler cette histoire, clore ce séjour à Paris, rentrer, raconter à Joséphine et oublier.

Je me dirigeai vers le bar et demandai timidement à téléphoner. L'employé m'indiqua d'un geste l'appareil. Je me fichai de l'heure, de l'acceptation de Robin, de ce que j'apprendrai

pour arrêter tout ce cirque destiné à me déculpabiliser... Éric Lardais n'en était pas moins mort, de toute façon. Je composai le numéro. Une voix monocorde me proposa de me retrouver d'ici une heure dans le café où je me trouvais. Une heure. Ici. Pourquoi cela était-il si facile ? J'appelais un homme que je ne connaissais pas de la part d'une fille improbable pour parler d'un ami mort et il serait là dans une heure. Je commandai une bière pour accuser le coup, un peu de cet élixir qui m'avait détendu chez Berthie. Je le verrai, prendrai toutes les informations possibles, il me raconterait leurs vies, leur relation et, ensuite, je partirai comme j'étais venu mais avec, en moi, Éric vivant. Pour Joséphine, pour oublier, pour recommencer. Après avoir vu Berthie, pris conscience de sa folie, compris qu'Éric avait des amis qui auraient pu, qui auraient dû, pouvoir l'aider, je fis la paix avec moi-même, je donnai moins de poids à ma faute pour la partager avec les proches d'Éric qui, eux non plus, n'avaient pas agi. Je m'attendais à ce qu'entre dans ce bar un homme marginal, exubérant, bavard. Ensuite,

tout serait fini, plié, envolé. Plus de cadavre, plus de meurtre, plus de cauchemars. Ma vie devant moi et, peut-être, un apaisement : la paix, enfin.

8.

Il était là, devant moi, un homme grand, mince, enserré dans un pantalon noir qui lui collait à la peau. Une large veste grise de costume laissait deviner sa maigreur. J'étais assis face à cet homme dont j'observais le corps longiligne. Je me levai, lui serrant cette main longue et ferme qu'il me présentait. J'énonçai mon nom et mon prénom.

« Je vous connais », répondit-il d'une voix très grave et uniforme qui révélait un être tout à fait singulier.

— Je ne crois pas, répondis-je timidement.

— Je veux dire votre nom, au téléphone...

Assoyons-nous.

— Comme je vous l'ai dit, je voudrais parler avec vous d'Éric.

— Cela aussi, je le sais. Que voulez-vous que je vous dise ?

— Je... Je ne sais pas. Sa vie, ici ? Son métier, son quotidien...?

— Excusez-moi, mais votre démarche est étrange. Si vous le connaissiez, ce que vous savez de lui devrait vous suffire.

— Eh bien, je viens du même village, alors, je ne connaissais pas sa vie ici, à Paris... Et sa mort, eh bien, je ne sais pas, j'ai besoin de comprendre. Pourquoi il l'a fait chez nous et pas ici ? De trouver une continuité entre l'adolescent et le jeune homme qu'il a été là-bas et celui qui est mort si violemment... Pardon. C'est peut-être difficile.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Je vous répondrai. Mais avant, parlez- moi de lui et moi aussi, je bénéficierai de « cette continuité », comme vous dites.

Il ne détournait pas son regard du mien, installant entre nous un échange qui se voulait d'une profondeur hors norme, ses yeux noirs venaient chercher dans les miens la vérité qu'ils révélaient au-delà des mots prononcés. Il me parlait sans ciller, me jaugeait, fouillant au plus

profond de mon âme dont mes yeux, devait-il penser, était le miroir. Il m'observait, attendait de moi que je donne autant qu'il le ferait lui-même. Alors, j'inventai. Je me créai une enfance et un ami. Je tentai de rester vague sur la personnalité d'Éric, contant des anecdotes, des histoires de gosses, des bêtises, des pactes d'amitié, des bagarres. J'intégrai dans mes histoires les trois types qui avaient ruiné mon enfance, ceux qui m'avaient poussé à me retrancher dans l'église. Je mélangeai le vrai et le faux : ma mère, Mathilde, Frédéric Lamint ; puis, le départ d'Éric, une dispute avec lui, la distance, l'envie de le revoir, l'éloignement des vies, des chemins et sa mort dont la nouvelle me terrassait. Mes rêves, mes cauchemars, mon besoin de comprendre. Je disais tout et je ne disais rien. Son regard me glaçait. Je m'essoufflais. Physiquement. Mon cœur s'affolait. J'arrêtai de parler subitement et, là, le silence. Un silence qui nous séparait comme un bloc de glace posé entre nous et qu'il nous fallait laisser fondre.

— Je veux bien vous parler... Vous êtes un drôle de type. Ça ne m'étonne pas qu'Éric et vous... Enfin, je ne sais que vous dire. Éric et moi, ça a été une longue histoire et je me vois mal la raconter, la raconter vraiment à un inconnu. Je peux vous dire qu'on a eu une galerie ensemble pendant près de dix ans, que ça a bien marché, que nous avons révélé de belles œuvres et de beaux artistes et, petit à petit, on a fait des erreurs, perdu de l'argent, beaucoup d'argent, et on s'est séparé.

— C'était quand ?

— Il y a trois ans, environ. Après ça, on s'est plus vu. C'était trop douloureux. On s'était fait trop de mal.

— Berthie m'a dit que vous viviez ensemble.

— Oui, on faisait tout, ensemble : l'amour aussi, si vous voulez le savoir.

— Je ne voulais pas...

— Vous ne voulez pas et vous voulez, oui, surtout... Vous savez pourquoi je suis venu ?

— Non.

— Pour entendre parler de lui et vous ne m'avez pas convaincu. L'enfant que vous avez décrit, ce n'est pas Éric. Quand vous avez parlé des trois types et de la façon dont Éric les a piégés, de son attitude vis-à-vis d'eux, ce n'est pas possible, ce n'est pas lui. L'adulte que j'ai connu contenait l'enfant que vous avez essayé de décrire sauf que non, rien, ce n'est pas lui, pas le même.

— Je vous assure...

Je n'avais plus de mots. Je n'arrivais pas à me défendre. Il parlait lentement, gravement. J'avais envie d'avouer pour qu'il cesse de planter ses yeux dans les miens, je pensai à ces trois types qui étaient encore ceux qui me gâchaient tout, eux qui m'avaient poussé dans l'église, à cause d'eux, donc, que j'avais vu Éric Lardais mettre fin à ses jours, à cause d'eux que j'étais en face de ce type, à cause d'eux que je me liquéfiais. Je finis par dire :

— Oui, c'est faux.

Je me levai brusquement sans lui adresser un regard, posai un billet de dix francs sur le

comptoir et me dirigeai vers la porte, espérant qu'il me laisse filer. Il m'attrapa par l'épaule.

— Attendez... Expliquez-moi. On marche et vous me dites ce qui se passe.

— Non.

— Si ! Vous ne pouvez pas débarquer, nous remettre sa mort en pleine face, mentir et vous tirer... Vous ne le pouvez pas ! Alors, vous allez me dire ce qui vous liait à lui vraiment.

— Sa mort. Voilà...

— Comment ça ?

— Je l'ai vu se tuer.

— Vous voulez dire quand il s'est pendu... Vous avez vu quoi ?

— Je l'ai vu monter dans le clocher avec sa corde, la fixer, la mettre autour de son cou, laisser chuter son corps, j'ai vu... Tout. Voilà.

— Et...?

— Et rien.

— Vous l'avez dit à la police ?

— Non. Personne ne sait... Ou presque. Je veux le dire mais, d'abord, je dois savoir qui il était.

9.

Assis sur les quais de la Seine, les images d'Éric et de Robin se mêlaient dans mon esprit, leurs deux corps similaires, tout en longueur, bruns, grands, longs, beaux me semblaient presque identiques. Pendant que j'expliquais tout à Robin, j'imaginai qu'Éric aurait pu être là à ma place. Ils se seraient alors pris la main, le regard de Robin aurait été doux, Éric aurait raconté tout son chemin sans Robin et ils se seraient retrouvés. Les jambes ballottant au-dessus de la Seine, je m'imaginai un suicide amoureux comme celui de Werther : la vie sans Robin devenant insupportable à Éric, il avait glissé lentement vers l'idée du suicide et sa réalisation. Alors, qui était coupable ? Les problèmes d'argent entre eux, leur amour qui se dissout, ses amis qui ne sont pas suffisamment présents, ses parents qui ne savent peut-être pas qu'il est homosexuel, le pauvre asocial qui n'arrête pas son geste ?

La faute à qui...? Voilà à quoi se résumait ma quête. La faute à qui. J'étais un gosse. Je me détestais. Pourtant, je n'étais même pas sûr de vouloir que rien ne soit arrivé. Éric avait changé ma vie.

Je voulais rentrer à Guidel, retrouver mes amis, sortir avec Joséphine. Ne plus penser à lui, ni à sa mort, ni à sa vie. J'observais tous ces gens qui marchaient à des rythmes différents. J'essayais de prendre conscience que j'étais ici à Paris, seul ; que moi, Florent Bupain, l'inadapté de Becherel, le timide, le sauvage, l'autiste, « le retardé », comme certains m'appelaient là-bas, j'étais bien celui qui balançait ses jambes au-dessus de l'eau, qui avait rencontré ces deux personnes que tout opposait à mon petit univers. Berthie et Robin, deux folies, la mienne face à la leur, trois folies. Nous sommes si différents, tous. Je l'ai appris par la littérature, grâce à Hervé, à ma petite cabane, à mon arbre, je l'ai appris dans les livres et chez les clients, tous ces gens qui m'achetaient des objets et qui me racontaient un petit morceau de leur vie.

Berthie n'était que couleur, excitation ; elle n'était qu'excès, elle m'avait conduit le temps d'une soirée dans son sentier fait d'alcool et de drogue. Robin m'avait glacé et fasciné. Il avait contrôlé mon esprit, il m'avait percé à jour, avait découvert toutes mes vérités et ne m'en avait dit aucune ou si peu. Je le réalisai devant le clapotis de l'eau, Robin avait caché plus qu'il n'avait dit. Il m'avait seulement raconté ce que je savais déjà. Des bateaux emplis de touristes passaient devant moi et je m'en voulais de lui avoir parlé de mon père. Tout le reste, ce n'était rien. Mon père, c'était mon secret. Lui aussi me devait un secret. Ainsi, nous serions quittes.

Je me levai d'un geste vif, j'allai dans une cabine et j'appelai Robin, je lui laissai un message lui demandant de me rejoindre ici, sur les quais, au restaurant-péniche « Chez Lola ». J'appelai Berthie et lui demandai de passer à cette même péniche dès qu'elle pourrait. Je m'en remettais au hasard de leur rencontre. Berthie passerait dans une heure, elle me l'avait affirmé et Robin, je verrai bien. J'espérai que leur entrevue

déclencherait des aveux, des confidences. Je voulais en savoir plus, recueillir une vraie parole sur Éric, une parole qui ne fut pas lissée par Robin et ses calculs. Je fis le pari, s'il venait, que la présence de Berthie, sa liberté d'esprit et de ton, leur passé commun avec Éric, le pousserait à tout me dire. J'avais senti sa résistance à parler qui était le signe qu'il cherchait à cacher un aspect de la vie d'Éric. Je le sentais confusément. Je saurai et cela pourrait enfin clore toute cette affaire.

10.

Je pénétrai dans le restaurant-péniche, prenant soin de choisir une table bien en vue depuis le quai. Il y avait peu de clients et une carte riche de cocktails divers et inattendus. Je commandai un « Zombie » mêlant rhum, citron vert, ananas, pamplemousse et grenadine. Une douce chaleur inondait mon corps tandis que je jetais au loin mon regard à l'affut de l'arrivée de Robin dont le corps fantomatique pouvait

survenir à tout moment. Fantomatique à cause de sa maigreur, de son pas léger, de son air doux-cereux tout autant que déterminé. Cependant, il n'arrivait pas et le rhum emportait mon esprit vers de sombres pensées. Un doux soleil diffusait lumière et chaleur, provoquant en moi un état de rêverie hanté par les images d'Éric. Il était vivant, marchait dans Paris, seul, abattu. Je le suivais docilement sans jamais tenter de le rattraper. Plus il marchait, plus il se courbait et plus il était maigre et décharné. Les passants couraient, marchaient vite et j'étais le seul spectateur de sa déchéance physique. Je repris mes esprits alors qu'il se laissait glisser doucement dans la Seine en face de cette péniche.

J'eus peur de les avoir manqués, ayant baissé la garde. Avant d'avoir assisté au suicide d'Éric Lardais, je n'avais aucun accès à ma vie onirique. Ce n'était qu'un signe de plus révélant mon anormalité, aucune vie sociale ni le jour, ni la nuit, j'étais un être figé en lui-même, pauvre et vide, incapable de construire dans l'abandon que représente le sommeil un scénario même

simpliste. Ma vie d'alors n'était que ce temps suspendu, distendu inlassablement. Même l'ennui ne parvenait à y creuser son trou. J'étais là, sans me poser de questions, laissant le temps poursuivre sa course avec une lenteur régulière. J'étais dans l'église, chez maman, dans la rue, par les chemins, une vie rythmée par les repas, la tombée de la nuit, le lever du soleil, les angélus, j'étais là et c'était tout.

Maintenant, je voguais sur la Seine en attente de deux personnes qui ignoraient qu'elles avaient un rendez-vous commun. Les images se mélangeaient en moi comme si j'avais tous les âges. J'étais le petit garçon aux cheveux fous, l'écolier transi de peur, l'enfant esseulé, l'adolescent déjà mort en lui-même, enfermé dans un vide qui le happait, le mangeait comme une mante religieuse avale sa proie. Je m'avalais moi-même et mourrais peu à peu. Je me voyais, grand échalas, seul ; puis, Mathilde, ma mère et Joséphine, les femmes de ma vie et moi, jeune homme aux cheveux ras, seul moyen de rendre docile les épis plantés dans ma tête, moi qui ai laissé se dérouler

le meurtre, celui qui a regardé, qui a vu, qui est resté cimenté dans son inhumanité. Puis, il y a eu ma naissance à Guidel, la forêt, l'arbre, les amis, des gens qui m'aimaient, il y a eu Joséphine et Werther, les livres, mon aveu et Paris, moi ici, moi tout petit avec Robin, moi soumis, Berthie, un peu de sa folie connectée à la mienne, une folie recouverte par toute ma peur, moi qui les attends et moi qui la vois arriver de loin.

11.

Je commandai à nouveau un Zombie. Le nom du cocktail fit pouffer de rire Berthie.

— Le même, lança-t-elle au serveur. Nous voilà, deux Zombis... T'es un drôle de loustic, toi.

— Pourquoi ?

— Pour rien. Alors, tu l'as vu, Robin ?

— Oui, d'ailleurs, on l'attend.

— Quoi ?

— Je veux vous revoir tous les deux une dernière fois.

— Oui, ben, j'ai compris. Pourquoi ensemble ? On s'aime pas beaucoup, tu sais.

— Non, je ne sais pas.

— Il me semble que tu en sais plus qu'il n'y paraît.

— Et vous deux aussi.

Nous échangeâmes avec honnêteté et gravité. Elle ne souriait plus et posait sur moi un regard froid. Elle parlait de mon intrusion dans sa vie, de la petite graine d'angoisse et d'intense tristesse que j'y avais insinuée, de tout ce passé que je venais remuer et la merde qui allait avec. Elle affirmait qu'elle n'allait pas rester, qu'elle n'avait rien à voir avec Robin.

Je lui répondis : « Sauf d'avoir aimé le même homme. » Elle me toisa du regard et je répétai : « Sauf d'avoir aimé le même homme. » « Oui, sauf ça. » Elle se leva et, alors qu'elle ramassait son sac, Robin se planta devant nous.

— Tu nous as organisé une petite réunion... Une réunion de famille autour du mort ?

— J'ai laissé ça au hasard. L'heure de votre venue, je veux dire. Ou votre venue tout court...

Mais vous êtes là. J'aimerais beaucoup que nous parlions encore un peu tous les trois. Il y a quelque chose que je ne comprends pas ou, plutôt, que je ne crois pas.

— Quoi ? demanda Berthie, toujours debout, une bandoulière de son sac à dos sur l'épaule.

— L'argent.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Vous dites tous les deux avoir rompu tout lien avec Éric du fait de l'argent. Je n'y crois pas.

— On n'est tout de même pas là pour se justifier, dit sèchement Robin.

Berthie s'assit et ajouta :

— On pourrait peut-être en profiter.

— Oh, toi, je te vois venir ! Eh bien, raconte ! dit Robin, reprenant place autour de la table.

La serveuse approcha.

— Je vous mets trois Zombies ?

— Donnez-moi plutôt un bourbon, dit Robin.

— Et deux Zombies, ajouta Berthie.

À partir de là, je devins spectateur. Ce troisième verre me donna le sentiment de flotter. Je n'étais plus qu'un regard posé sur nous trois. Je me voyais posé là, à côté d'eux, le regard vitreux, noir et vide, silencieux, figé comme une pierre enfoncée dans la terre. Ma tête dodelinait de gauche à droite et inversement et mes jambes s'agitaient comme celles d'un enfant qu'on va interroger. Le ton montait et j'étais en dehors de moi, cependant, mon cerveau ralenti par l'alcool laissait les mots s'imprégner doucement. Je n'étais plus là ni pour moi, ni pour eux : je devenais surface d'enregistrement comme ces cassettes vierges que j'utilisais à la maison pour enregistrer mes chansons préférées ; et la chanson parlait d'Éric, de sa souffrance, de son amour, d'une mélancolie toujours peinte sur son visage même dans les moments les plus fous, les plus festifs, les plus intenses. Robin assenait, Berthie criait.

Les sonorités de leurs voix glissaient sur moi, je n'entendais que certains mots en boucle :

amour, argent, trahison, épuisement, haine, peine, trahison, trahison, trahison. « Mais qui a trahi qui, merde ? » Voilà ce que je finis par dire comme réintégrant mon histoire et mes questions, revoyant le corps d'Éric tendu par la mort. « Merde », je criais. « Pourquoi ? Pourquoi là-bas, pourquoi chez moi ? »

12.

Ils avaient dit quoi, finalement ? Éric était malheureux ou, plutôt, il avait un regard noir sur le monde, sur la vie. Parfois, il s'oubliait, avec Berthie, avec Robin, son sourire les illuminait, parce qu'il était rare. Éric Lardais était un découvreur d'artistes, il savait repérer le beau dans l'informe, il était un révélateur de sensibilité et pouvait aider n'importe qui à développer ce qui était caché en lui. Dès leur adolescence, il avait perçu en cette Berthe, timide, effacée, profondément mal dans sa peau, le trésor qu'il y découvrirait : une fille libre, belle, qui investira les milieux artistiques parisiens avec un succès immédiat,

mais de courte durée.

Ils étaient jeunes, ils étaient beaux. Elle sculptait tandis qu'il s'engageait dans des études d'histoire de l'art et parvint à intégrer l'école du Louvre. Durant ces années, Berthie avait vécu un succès qui avait brûlé comme un feu de paille. Leur confort financier avait permis à Éric de s'engager dans des études exigeantes sans qu'il ait à se soucier des questions matérielles. Éric étudiait et Berthie sculptait, arpentait les galeries, exposait ses œuvres en province, à Paris, en Europe. Ils menaient tous les deux la grande vie, passant la plupart de leurs nuits dans des soirées privées.

Éric arriva à clore brillamment ses études malgré des prises de drogue, des nuits courtes, grâce au soutien sans faille de Berthie qui travaillait avec lui ses cours, l'aidait à composer ses exposés, son mémoire, le soutenait lors des difficultés rencontrées en stage. Après ses études, il fut employé dans une petite galerie avant-gardiste située dans la Marais. C'est là que Robin apparut. Il y était employé depuis plus de cinq ans

et gérait le lieu pendant que le patron vivait aux États-Unis, lui accordant une confiance absolue.

Lorsque Robin prit le relais de son récit, Berthie se mit à hurler. Je regardai autour de nous, saisi par la honte du spectacle que nous étions en train de donner dans l'étroite péniche. Je lui attrapai le bras fermement pour ne plus le lâcher pendant que Robin expliquait la teneur de sa relation avec Éric. C'est sans doute cette description de cette image éculée du coup de foudre qui fit bondir Berthie. Ou, encore, ce portrait d'une beauté masculine tout en muscles et en finesse. Ou, plus encore, la séduction qu'il mettait en place avec Éric qui, de son côté, résistait. Berthie se calma au contact de mes deux mains posées avec fermeté sur ses épaules. Un jour, Éric céda. Ils avaient bu, ses inhibitions s'écroulèrent comme un château de sable ayant subi l'assaut du vent et de la pluie. Sa culpabilité vis-à-vis de Berthie, de sa famille, était jetée au loin. Ce fut la passion entre les deux hommes, une passion cachée pendant des mois jusqu'à ce que cela remonte aux oreilles de Berthie, parce

que le monde de l'art est petit, sclérosé et mesquin. On le lui jeta en effet au visage alors que les critiques assassinaient sa dernière œuvre. Elle lut dans un journal ce déballage de sa vie amoureuse ou, plutôt, de ce qu'elle n'était plus. Elle planta ses yeux dans les miens quand elle me raconta comment elle avait déposé toutes les affaires d'Éric dans la rue et bloqué la porte avec des meubles. Il la supplia des heures durant d'ouvrir la porte. Elle n'en fit rien.

Elle raconta comment elle avait tenu sa position et ne lui avait plus jamais parlé. Je crois n'avoir jamais vu une telle haine dans les yeux d'une femme, regard terrible pointé sur Robin qui ne dessillait pas et la fixait le dos droit, fier. Je pensai à ma mère qui, sans doute, n'avait pas eu l'occasion de laisser fleurir sa haine face à mon père. Finalement, Berthie, comme ma mère, avait vécu une séparation brutale. Simplement, Berthie l'avait décidée et cela changeait peut-être tout. Maman avait subi l'absence, la disparition, l'abandon. Cette terrible solitude décrite par Berthie, la dépression grave qui fit suite pour

elle me plongeait dans ce que le départ de mon père avait pu provoquer en moi et, surtout, me questionnait sur ce que la dépression de ma mère avait distillé dans ma vie. Cet oubli dans mon histoire me perturbait. Mon esprit s'échappait tandis que j'entendais Berthie parler de psychiatre, de médicaments, d'asile de fous et que je voyais le visage et le corps de Robin impassibles.

— Je sais tout ça, dit-il.

— Et alors ? Ce n'est pas à toi que je parle !

— Hé oh, Florent ! T'es parti, là ?

— Non, excusez-moi, je pensais... Et après, tu ne l'as plus revu, l'histoire s'est finie avec lui à ce moment-là ?

— Oui, il a tenté de me revoir quand il s'est séparé de Robin, mais je suis tenace. J'avais trop souffert. Je ne pouvais pas. De toute façon, c'était fini. Je m'en veux tellement, c'était deux ans avant sa mort.

— Robin, tu peux nous dire pourquoi vous vous êtes séparés ?

— Oui. Je vais aller jusqu'au bout et tu vas gentiment rentrer chez toi.

— Eh ben, vas-y, crache, hurla Berthie.

Il raconta sans filtre leur histoire d'amour, de sexe, le repérage des artistes, l'achat d'œuvres revendues à prix d'or, l'excitation provoquée par l'argent qu'ils dépensaient aussi vite qu'ils le gagnaient. Ils achetèrent ensemble la boutique à prix d'or. Ils étaient sûrs d'eux, tout leur réussissait, ils étaient beaux, jeunes, amoureux, pleinement reconnus dans le marché de l'art. Jamais on ne les voyait l'un sans l'autre bien qu'ils se soient distribués des rôles précis dans la gestion de la galerie.

Éric découvrait les artistes tandis que Robin s'occupait des relations publiques. Ils étaient partout dans Paris, dans les soirées privées, les boîtes gays, dans les galeries. Ils voyageaient en Europe, en Asie, en Amérique du sud et investissaient dans les œuvres et la promotion d'artistes étrangers. Puis, une dispute, une autre, encore une et tous les jours à cause d'un nouvel artiste sud-américain qu'Éric ne quittait plus. Robin était jaloux, maladivement. Éric investit dans les œuvres de cet artiste, Pablo Estaminda, il lui

consacra un mur entier de la galerie alors que Robin s’y opposait. Les œuvres ne se vendirent pas. Ils perdaient de l’argent et malgré cela, Éric refusait d’entendre raison.

Robin l’espionnait, le suivait, l’étouffait jusqu’à ce qu’il soit pris d’un accès de rage et qu’il taillada les tableaux au couteau, déchiquetant chaque toile parce qu’Éric, une fois de plus, n’était pas rentré et parce qu’un ami l’informait les avoir vus s’embrasser dans une boîte. Ce fut l’arrêt de mort de leur relation.

Le lendemain, Robin était chez un avocat et, dans la semaine, chez un notaire. Il engagea les démarches pour que chacun reprenne ses billes. Il décida de vendre ses parts tout en sachant qu’Éric ne pourrait pas les racheter. La galerie fut vendue à un investisseur parisien qui en fit baisser le prix, perçant à jour les enjeux affectifs de l’affaire. Robin et Éric cohabitèrent pendant tout le temps que dura la vente. Éric avait beau expliquer à Robin qu’il n’avait pas voulu ça, qu’il s’excusait, qu’il aurait dû lui en parler, qu’ils auraient pu s’aimer librement en

ayant chacun des amants... Il tentait d'expliquer à Robin qu'il l'aimait, mais qu'il avait ce type dans la peau, que c'était un amour différent. « Tout ce bla-bla », nous disait Robin. Il imposa à Éric son silence tandis que ce dernier s'excusait inlassablement, lui assurant que tout était fini avec Pablo.

— Comment pouvais-je le croire alors qu'il m'avait menti pendant des mois ? Sa parole n'avait plus aucune valeur ni même son amour. Il avait tout brisé. Voilà, c'est la fin de l'histoire.

— Tu n'as pas eu de nouvelles après votre séparation ?

— Il me téléphonait, mais je ne répondais pas. Puis, un jour, plus rien. Je ne sais même pas s'il est resté à Paris.

— Et Pablo ?

— Il l'a quitté après que j'ai lacéré ses tableaux. Si tu veux mon avis, ce type était un opportuniste, il profitait de son argent. Dès qu'Éric a été à sec, il l'a quitté. On m'a dit qu'il l'avait forcé à payer tous ses tableaux, ce qui a dû ruiner Éric.

— Tu vois qu'il y a bien des questions d'argent dans tout ça, dit Berthie, éteinte par ce récit. Je ne savais pas que tu avais tant souffert, ajouta-t-elle en regardant Robin.

— Ce qu'il t'a fait, il me l'a fait aussi. Il nous a trompés, il nous a trahis tous les deux. Il était comme ça, il passait d'un amour à un autre. Il craignait la solitude.

— Et le suicide, alors ? Ça ne nous dit rien sur son suicide.

— Non, répondirent-ils en chœur.

— Deux ans se sont passés entre ton dernier contact avec lui et sa mort, c'est bien ça ?

— Oui. On l'a plus vu dans les milieux parisiens. Peut-être qu'il était rentré chez lui, chez vous, là-bas.

— Je ne crois pas. Je l'aurais su par son vieil ami d'enfance, par le curé, par le village. Je vous remercie de m'avoir raconté tout ça. Je suis désolé si c'est perturbant, mais je vais aller au bout grâce à vous. Je voulais abandonner mais là, je veux trouver sa trace dans les deux années qui précédèrent sa mort. Et Pablo, vous savez où je

peux le trouver ?

— Tu ne vas pas nous infliger sa présence parce que là, je te préviens, c'est hors de question. Je risquerais de ne pas me maîtriser.

— Non, je vous laisse tranquilles, juste : on peut se commander à manger ?

— Ok, ça va éponger tout cet alcool, ajouta Berthie.

Nous optâmes pour un assortiment de tapas et de beignets de légumes, discutant à bâtons rompus de tout et de rien. Sans doute, nous formions un étrange trio pour un œil extérieur : une femme toute en couleurs au rire hystérique, un jeune cadre supérieur dynamique et distingué et moi, le gars de la campagne si mal assorti à ce lieu.

13.

Éric Lardais. Galeriste. En couple. Homosexuel. Amant passionné. Ami fidèle. Triste. Profondément humain. Angoissé d'être seul. Suicidé.

Éric Lardais, je fis ta connaissance lors de ces rencontres. Je décidais de partir à la recherche de Pablo Estaminda pour avoir une vision plus globale et peut-être découvrir ce qui s'était passé dans les deux dernières années de ta vie. Je pensais à Joséphine à qui je pourrai raconter tout cela. Ta vie. Un chagrin d'amour a-t-il provoqué ta mort comme cela fut le cas pour Werther ? Peut-être ne t'étais-tu jamais remis de ta rupture avec ce peintre, ou bien était-ce d'avoir perdu Robin et tout ce que vous aviez construit ?

Comme ta vie fut à l'opposé de la mienne ! J'étais comme éteint, débranché du monde, de l'autre, seul et jamais triste, sans émotion, sauf pour Mathilde. Avec ma mère, c'était différent, je ne me suis même jamais demandé ce que j'éprouvais pour elle, elle était là sans que jamais je ne redoute qu'elle disparaisse ou ne me juge, maman m'était acquise et je n'ai, de ce fait, jamais identifié mes sentiments pour elle. Sa présence indéfectible me laissait le loisir de la critiquer, de vouloir la modeler à ma convenance. Se demande-t-on

si on aime sa mère ? Quant à Éric, l'aimait-il, sa mère, comme il aimait Berthie ou Robin, de cet amour exclusif et finalement passager ? La différence fondamentale était qu'il avait un père et deux frères. Comment cela se passe-t-il quand on a une famille à aimer et pas seulement une mère prête à tout accepter ? D'après Berthie, il refusait de parler de sa famille. Il avait un jour sous-entendu qu'il avait honte d'eux.

Honte. C'est moi dont j'ai honte. Comment ai-je pu ? Comment ai-je pu rester inerte face à son geste ? Comment ai-je pu ne pas penser que, peut-être, sa volonté de mourir était passagère ? Comment n'ai-je pas puisé en moi la force de me lever, de crier, de l'arrêter ? Comment puis-je à présent interroger ses amis les plus proches, ses amants ? Honte. Je rougis de honte parce que je suis un lâche, que la guerre est finie et qu'après m'être caché, je sors de mon abri et je demande : « Mais que s'est-il donc passé ? » et je me dis : « Il fallait te battre, mon grand, on ne te dira rien. » Eh bien, si, on me dit ! On me livre tous les secrets. Je les prends, je les

prends dans la honte. Qu'en ferais-je ? Je les donnerai à Joséphine, je vous les donne. Vous me direz si je dois avoir honte, si on doit m'enfermer, si je suis fou, bête, inhumain.

À ce moment-là, j'ignorais tout de ses parents, de sa honte d'eux, de son amour, du leur, je ne savais rien de ses souffrances d'enfant. Il avait aimé du plus profond de son cœur Berthie et Robin et, sans doute, ce Pablo. Je savais aussi qu'il n'aimait pas beaucoup la vie, tout du moins pas assez sans doute pour pouvoir lutter et traverser les pertes, les manques, les déceptions, l'absence d'espoir... Je divaguais, je n'en savais alors rien. Pourquoi prend-on une corde et grimpe-t-on en haut d'une église ? Pourquoi se brise-t-on le cou dans la maison de Dieu, dans le village de ses parents ?

Je ne sais même pas ce que j'en pense. A-t-on le droit de décider de l'heure de notre mort ? Peut-on infliger cela à nos proches, au petit gars qui vous regarde dans l'église ou, plutôt, qui ne peut même pas vous regarder tellement il est peureux et lâche ? Parfois, je suis en colère contre toi

et parfois, je te remercie d'avoir changé ma vie.
Allons chercher Pablo. Allons...

14.

Pablo Estaminda. Je ne savais pas où le chercher. Je ne pouvais décemment demander aucun indice à Robin qui m'avait déjà parlé au-delà de ce que j'aurais pu espérer. Je partirai seul à sa rencontre. Avant toute chose, il me fallait louer une chambre pour la nuit. Je marchais sur Paris, jetant un coup d'œil furtif sur le prix exorbitant des hôtels. Je cheminais de rues en rues, m'enfonçant dans des artères pavées, des ruelles, des impasses, longeant des parcs, des immeubles plus ou moins vétustes et je m'imprégnais de l'ambiance d'une rue, d'un quartier. Je me demandais comment il marchait, où il allait, à quoi il pensait quand il était seul. Je revoyais son corps mince ou maigre, plutôt : ce corps musculeux et fin. Il était là, lui aussi, ici, à Paris, dans ces rues et, comme moi, il avait grandi à Becherel, peut-être avait-il fréquenté les mêmes personnes, enfants

ou adultes... Éric, où dois-je aller ? Guide-moi. Mène-moi à Pablo, mène-moi vers toi, laisse-moi réparer ou au moins comprendre... Je le priais, je lui parlais, j'essayais même d'adopter ce que je pensais être sa démarche, je regardais les immeubles, les monuments avec ce que je pensais être son regard. Mon esprit virevoltait et je pensais à lui comme à un fantôme qui me guiderait vers sa libération : celle de son âme ou de la mienne. Quelle naïveté ! Est-ce ma candeur qui avait fait de moi l'idiot du village ? Ce n'est pas vrai, ce n'était pas ainsi qu'on me voyait : j'étais plutôt bizarre, un peu fou, sauvage, simple. Bête, je ne crois pas, mais je ne sais pas. Je ne sais pas, car j'étais là sans y être, en dehors des expériences sociales, en moi, ou juste ailleurs, j'étais vide, loin et vide. Je pensais que peut-être l'esprit d'Éric Lardais me guidait vers son dernier amour, me guidait vers la vérité, sa vérité. Puis quoi ? Il serait délivré. Ensuite, il pourrait me laisser.

Je ne crois pas en Dieu, alors, ces pensées n'avaient aucun sens. Je ne crois pas en Dieu et

je passais tout mon temps dans une église, je ne crois pas en Dieu et je suis pétri de culpabilité. J'ai pêché, ou pire : j'ai tué ? Que ce soit la loi de Dieu ou celle des hommes, j'ai fauté et je le sais. Non, ce n'est pas Éric qui me mènera à Pablo Estaminda, mais seulement mes pérégrinations, mes questions et mes explorations. Mathilde serait fière de moi, de ce que j'ai accompli auprès de Robin et Berthie, de cette capacité qu'elle a toujours su voir en moi, celle qui me pousse à avancer, à interagir, à décider. Je ne sais pas si j'aimerais la revoir. Je garde d'elle une telle image de force. J'aurais trop peur d'être déçu. Où est-elle, à présent ? Puis mon père ? Je marchais, je m'égarais, ne sachant même pas où je me trouvais.

Épuisé, je finis par pénétrer dans un hôtel annonçant des chambres simples à cent trente francs. Je me foutais de l'argent. Je voulais juste me plonger dans un lit, me réchauffer sous une couverture et m'endormir doucement. Il était urgent que je trouve ce Pablo. Je m'allongeai quelques heures sur un lit. Je m'y enfonçai et dormis

d'un sommeil sans rêves. Je me réveillai en sursaut quelques heures plus tard, prit une douche rapide et enfilai le jeans noir et la chemise bleue achetés au cours de l'après-midi près de la péniche. Je demandai d'une voix fluette au vieil homme de l'accueil où je pouvais trouver des bars gays à Paris. Il sourit et me dit d'aller dans le quartier du Marais dans le IV^e arrondissement. Je me fichais bien de ce qu'il en pensait : j'ai l'habitude avec les étiquettes. Il me voyait sans doute comme un homosexuel à la recherche d'une relation d'un soir, mais ce n'était pas pire que d'être Florent de Becherel, le petit incapable. J'hélaï un taxi et demandai qu'il me conduise dans le marais devant la boîte gay la plus fréquentée. Je m'attendais à un sourire, un clin d'œil, un quelconque jugement qui émanerait de son regard ou de sa posture, mais il resta égal à lui-même, le verbe rare, le visage tendu et le dos droit. Il m'arrêta devant « Les ensorceleurs » : un club très branché, me dit-il. Je ne savais même pas ce qu'était un club, mais je rentrai tout de même. Tout était violet : du sol au plafond. Je fus surpris

d'y voir quelques femmes, nombre de personnes dansaient quand d'autres étaient accoudées au bar. La musique était lancinante, visant sans doute à ce que les corps se mêlent. Je commandai un whisky comme mon voisin de bar et engageai la conversation avec lui. Je savais que je ne devais pas attendre, car la peur pouvait s'engouffrer dans chacune de mes failles. Je lui dis que je cherchais un certain Pablo, Pablo Estaminda.

— Je connais pas... Je t'ai jamais vu, ici.

— Non. Je suis venu pour chercher quelqu'un.

— Tu devrais demander à ce type, là-bas, celui avec le polo bleu. Il connaît plein de monde.

— Ah, ok. Merci.

J'attrapai mon whisky et fonçai vers l'homme en question : un jeune homme blond qui ondulait au rythme de la musique. J'observai les danseurs et tentai d'imiter leurs mouvements. Je me glissai près de lui, l'observant du coin de l'œil en attendant la fin de la chanson. Je lui demandai en parlant le plus fort possible, puisqu'une

musique s'emboîtait incessamment dans une autre, s'il connaissait Pablo Estaminda. Il me répondit : « Oui, un peu », mais toujours en s'agitant.

— Tu sais où je peux le trouver ?

— Il sort plus depuis un an. Tu peux aller à son atelier. C'est dans une impasse à Oberkamppf. Cité Griset. Au numéro quatre.

— Ok, merci... Tu connaissais Éric Lardais ?

— Oui, vaguement. C'était son mec. Mais Pablo l'a largué, je crois. Enfin, je sais pas trop. En tout cas, Éric non plus, on l'a plus revu.

Je le tirai alors par le bras et l'attirai au bar. Il se laissa faire. Le type au whisky était toujours là.

— Je te paye un verre... En fait, je cherche Pablo en lien avec Éric.

— Comment ça ?

— Éric est mort. Je dois le dire à Pablo.

— Quoi ? Il est mort ?

— Oui.

— Déjà...

- Comment ça, déjà ?
- Ben, je savais pas qu'il était si malade.
- Il était pas malade !
- Ben, alors...
- Suicide.

J'avais une boule dans la gorge au moment de prononcer ce mot. Il me sembla à ce moment-là apercevoir le type se raidir. Il y eut alors entre nous un silence qui n'en était pas un étant donné les décibels qui envahissaient tout l'espace. Il me prit la main sans rien dire. Je la retirai, ne sachant s'il éprouvait de la compassion pour ce qu'il imaginait être ma relation à Éric ou s'il tentait une approche.

Je crus bon de préciser :

- Je ne suis pas homosexuel.
- Alors, traîne pas ici. Tu vas te faire draguer, avec tes yeux de braise et ton air candide.

Je posai cent cinquante francs sur le comptoir et sortis.

15.

Mon air candide ! Je ne sais si j'avais l'air si candide, à cette époque, mais il est en tout cas absolument certain que je l'étais de moins en moins. J'avais en quelques jours rencontré des personnes qui me paraissaient extrêmement étonnantes, marginales, au caractère exacerbé par des mouvements intérieurs contrastés, c'est le moins qu'on puisse dire. Torturés, plutôt, et ils me trouvaient candide, naïf ; mais n'était-ce pas eux qui l'étaient ? Croire ainsi à l'amour, à un amour qui vainc toutes ces tentations, avec toutes leurs soirées où ils sont imbibés de drogue et d'alcool, un amour qui se perd au milieu de l'opulence d'argent, de sexe, d'ectasy. Oui, j'étais naïf. Je ne m'étais jamais posé aucune question sur l'homosexualité ou les boîtes de nuit, les soirées, la drogue. Tout cela n'était pas ma vie. Alors, oui, candide, peut-être. Je ne croyais pas qu'on pouvait s'aimer au milieu de tout ce désordre. Je croyais à Mathilde, à

Joséphine, à un amour où on vit côte à côte, où on n'est plus jamais seul, où on vit à deux une seule vie jusqu'à la mort, peut-être. Je ne sais pas.

Je filai à l'atelier de ce Pablo même s'il était tard. Je voulais me débarrasser d'Éric. Rentrer. Oublier. Partir. Je marchais le nez dans le plan de Paris, un pas après l'autre, sur des trottoirs que la nuit avait vidés de ses passants, de ses travailleurs, de ses fêtards, même. J'y allais. Droit devant. Je commençais à m'habituer à ces grandes artères, au bruit incessant, à l'anonymat qui n'était pas pour me déplaire. Je sus que je n'en avais plus pour longtemps, ici. Je marchais au milieu du vrombissement des pneus qui crissaient sur le bitume, des klaxons, des jeunes qui sortaient des bars ou buvaient dans la rue, des sans-abris qui harponnaient le passant. Au cœur du tumulte de la ville, je marchais vers Pablo Estaminda, l'amant d'Eric, le dernier, sans doute. Enfin, je l'espérais, parce que j'en avais assez de toutes ces histoires. J'irai tout raconter à Joséphine et mon esprit me laisserait alors tranquille.

J'aperçus sur les panneaux bleu marine indiquant le nom des rues et le début du XI^e arrondissement. Je savais bien que j'avancais sur un escargot, un vieil homme à qui j'ai demandé mon chemin me l'avait expliqué.

— Paris est un escargot. C'est pour ça que vous remarquez des sauts d'un arrondissement à l'autre : vous êtes sur la coquille et vous pouvez la traverser de part en part, vous devez quitter le quatrième arrondissement pour aller vers le troisième. Puis, vous serez alors dans le onzième. Rien n'est très loin, à Paris. Vous pouvez y aller à pied si vous aimez marcher.

— Oh oui, j'aime marcher !

Enfin, marcher sur Paris n'avait rien à voir avec mes longues randonnées en forêt ni avec mes tournées chez les clients de Guidel. J'entrai assez rapidement dans cette cité Griset qui, par chance, était mentionnée sur la carte. Une rue étroite se présentait devant moi, une rue discrète dont les murs étaient recouverts de peintures, de *street-art*, comme je l'appris par la suite. La porte du numéro quatre était entièrement recouverte

de formes étranges et colorées. Je ne parvenais pas à identifier si j'étais face à une abstraction ou si l'artiste avait voulu dire quelque chose. Je ne savais pourquoi mais, arrivé devant chez Pablo Estaminda, je ne trouvai pas le courage de frapper à la porte. Je m'affalai au sol, le dos au mur, les genoux repliés sur moi. Je collai ma tête entre mes deux jambes, le dos rond, j'étais vidé, retrouvant étrangement les sensations que j'avais ressenti juste après la mort d'Éric, cette force qui s'abattait sur moi et me plaquait au sol ou, plutôt, me poussait à me recroqueviller comme lorsque j'étais enfant et que les trois types me rossaient.

16.

La porte contre laquelle je m'étais assoupi s'ouvrit brusquement et je tombai au sol, mon dos s'écrasant comme un arbre mort avec un bruit sec et bref. Un homme s'accroupit près de moi. Il me prit la main et me releva tout en me saluant. Le contact de sa peau était doux et d'une

voix chantante il me demanda si tout allait bien. Ce ne pouvait être que Pablo tant l'homme ressemblait à la description que m'en avait fait Robin. Sa voix chaude à l'accent sud-américain et la chaleur de sa main posée sur mon avant-bras provoquèrent immédiatement en moi un sentiment d'apaisement qui fit disparaître ma crainte de lui parler. Je me levai et me présentai.

— Florent Bupain. Vous êtes Pablo Estaminda ? Je, je... Vous cherchais... Pour parler d'Éric.

Il me regardait de la tête aux pieds tandis qu'un sourire laissait apparaître deux fossettes sur ses joues lisses. Il se mit à rire.

— Je croyais que t'étais à la rue, une sorte de SDF, je veux dire, quoique t'es bien sapé... Entre, je t'en prie.

Je crus comprendre à son air détaché qu'il ne savait pas qu'Éric était mort. Il me fit pénétrer dans une grande pièce parsemée de diverses tables recouvertes de centaines de pots de peinture. De grands tableaux colorés étaient posés au sol et recouvraient la moitié basse des murs. Nous

nous assîmes sur un canapé d'angle après que Pablo nous eut servi une bouteille de bière qu'il décapsula en jouant avec son briquet. Il me proposa d'entrechoquer nos bouteilles en signe d'amitié. Il me semblait aller vite en besogne, mais je trinquai tout de même.

— Alors, Éric t'envoie ?

— Ce n'est pas tout à fait ça. Comment dire ? J'ai peur de t'annoncer une mauvaise nouvelle... Éric est mort.

— Oh !

— Je suis désolé.

— C'est allé vite... Mais tu es qui pour lui ?

— Personne... Je m'appelle Florent Bupain... Je... J'ai assisté à sa mort. Pourquoi tu dis *c'est allé vite* ?

— Tu as une drôle de façon de dire les choses.

— Je ne sais pas. Je dis ça comme ça vient. Ce n'est pas facile. Mais je devais venir te voir... Pour que tu me parles de lui. J'ai déjà vu Berthie et Robin.

— Et c'est quoi ? Un pèlerinage sur le cimetière de ses amours ?

— Pardon, je ne voulais pas...

— Mais tu es venu m'annoncer sa mort, c'est ça ? Tu débarques à deux heures du matin, affalé devant ma porte, pour me dire qu'il est mort ? Tu lui as promis des choses, c'est ça ?

— Non. Je n'ai rien... C'est à moi que j'ai fait des promesses, à moi et à quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui compte... Enfin, je ne savais pas que tu ignorais qu'il était mort. Je croyais que tu savais. Je voulais juste...

— Juste quoi ? M'accuser toi aussi ? Oui, je suis malade, mais je ne suis pas le seul. Robin aussi et nous tous ou presque, tous nos amis, tous nos amants. Alors non, ou oui, ou je ne sais pas qui lui a filé le poison, mais... Et puis après, on mourra tous ! Je suis désolé qu'il soit mort... Avant moi, sans moi, mais il me l'a demandé. Il m'a fait jurer de ne plus le revoir, jamais, même le jour où il serait à l'agonie, surtout ce jour-là, et j'ai promis. J'ai promis, Florent Bupain.

— Je ne comprends pas tout ce que vous me dites. Je ne voulais pas... Pourquoi vous dites *malade* ? Malade de quoi ?

— Mais tu sors d'où ? Le SIDA ! Le SIDA ! Il n'est pas mort du SIDA ?

— Non, il s'est donné la mort. Il s'est suicidé.

— Et tu as assisté à son suicide ?

Dans un éclair, le temps de le dire, je compris. Je fis le lien entre ces trois corps émaciés, cette maigreur, ces visages aux joues creuses. Mon ignorance était manifeste, j'avais seulement entendu qu'on en mourrait en attrapant n'importe quelle infection qui se glissait dans un corps sans défense, qu'on mourrait dans un état de maigreur et de faiblesse qui devait être celui des personnes torturées et affamées.

— Oui, je suis désolé...

Je me mis aussitôt à pleurer comme un gosse devant cet homme dont les yeux étaient embués de larmes et dont la beauté me chavirait. J'avouai tout, tentant d'expliquer qui j'étais et ce qui s'était passé. Il n'est pas certain qu'il ait pu

comprendre tout ce que je lui livrais tant j'étais secoué de sanglot. Nous pleurâmes ensemble, d'abord pudiquement, puis, dans les bras l'un de l'autre. Je pensais à Éric. Était-il là avec nous, au-dessus de nous ? Je ressentais pour lui une forme d'amour, je crois, ou de l'affection. Il s'était donc tué avant que la mort ne le cueille.

Je m'écartai de Pablo, soudain gêné par notre corps-à-corps. Il me regardait intensément. Il finit par dire :

— Tu as eu raison. Il a choisi cela. Je rêve parfois d'avoir ce courage.

— Mais si j'avais été là justement pour l'en empêcher ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Une sorte de destin ?

— Oui.

— Dans ce cas, le destin a raté son coup.

Il sourit.

— Tu sais, je crois qu'il ne pouvait pas faire autrement. Sa famille n'était pas au courant de son homosexualité et encore moins du SIDA. Ils auraient fini par le savoir... Pourquoi es-tu

venu me voir ?

— Pour le connaître. Pour qu'il cesse d'être un homme qui meurt. Je le vois toutes les nuits ou presque se mettre la corde au cou. J'ai besoin de lui donner une vie.

— Il l'a eu, tu peux en être certain !

Il rendit sa vie à Éric, longuement. Il le dépeint avec un accent de vérité que je n'avais pas perçu chez Berthie et Robin qui semblaient me présenter un homme transformé par leur propre vision de lui. Pablo dessinait un personnage indépendant, traçant un portrait chirurgical de son ancien amant, allant jusqu'à m'avouer des éléments très intimes de leur vie. Il me parlait d'un homme guidé par l'amour, sensible, passionné, colérique, mais qui pouvait à certains moments s'enfermer en lui, disparaître comme pour tenter de contrôler ses émotions. Il me montra un immense portrait qu'il avait fait de lui, sans doute le seul de ses tableaux dominé par la couleur noire. Des cheveux bruns et des yeux noirs captaient votre regard tandis que le fond rouge-orangé laissait apparaître par contraste un tee-shirt blanc, sans

doute le même qu'il portait le jour de sa mort.

17.

Nous nous sommes assoupis chacun sur notre coin de canapé, laissant devant nous une douzaine de cadavres de bouteilles de bière. Je me réveillais vers onze heures du matin. Il dormait encore d'un sommeil qui semblait profond. J'accrochai le tableau d'Éric sur le seul clou ornant les murs. Une espèce de clou planté dans le ciment. Je regardai une dernière fois cet étrange portrait et je quittai Pablo et son atelier.

J'étais abasourdi par tout ce que j'avais appris. Éric malade. Éric qui provoquait sa mort, trompant la programmation de celle-ci. Il en avançait en somme la date et évitait ainsi que son corps ne devienne lourd à porter et douloureux. Il contournait la nécessité des aveux à sa famille et, sans doute, à certains de ses amis. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Robin et Pablo qui eux aussi allaient mourir de cette terrible maladie, mais pas Berthie. Enfin, sûrement pas, car

personne n'est à l'abri. J'avais entendu que le SIDA touchait les homosexuels, les toxicomanes, certains transfusés et quelques autres, vous et moi. J'imaginai Berthie faire l'amour avec Éric et c'était parti. Elle aurait alors fait partie du convoi et moi, j'étais là, j'avais assisté à la mort d'Éric, à cette mort qui osait offrir un pied de nez à la maladie ; et si je l'avais arrêté dans son geste ? Aurait-il simplement repoussé sa décision ? Aurait-il renoncé et laisser la mort le faucher quand le moment serait venu ? Je ne savais rien de tout ça et, à vrai dire, peu importait réellement.

Je rentrais. Je rentrais avec ce savoir supplémentaire sur Éric. Je pourrais raconter à Joséphine qu'il était finalement mort du SIDA, de la honte, du secret et, peut-être, mort de solitude. Je pourrais lui dire que j'avais rencontré les trois amours de sa vie, que j'avais appréhendé un milieu si loin du mien, que mon voyage à Paris relevait d'une forme de courage. Je pourrais l'aimer et être aimé d'elle, puisque mon crime n'en était plus un. Je n'avais pas empêché la mort d'un homme

qui allait de toute façon partir sous peu et dans des souffrances qu'il ne pouvait affronter. Je me dirigeai vers la gare Montparnasse, troublé par les discours de Berthie, de Robin et de Pablo qui se mêlaient dans ma tête. Je tentai de reconstruire une histoire, l'histoire d'un jeune homme passionné d'art, amoureux, vivant. Il me manquait son enfance, son adolescence, mais je n'en avais pas besoin. Il me suffisait de savoir qu'il était mort du SIDA, mort avant l'heure, comme sans doute d'autres malades. Il me suffisait d'accepter que je n'y fusse pas pour grand-chose et reprendre ma vie. Ou la commencer, peut-être. Je marchai longtemps, me perdant sans doute au sein de multiples détours. J'arrivai à la gare Montparnasse vers treize heures, la tête pleine à craquer de la vie d'Éric, des lieux qu'il avait fréquentés, de cette vie parisienne que je lui imaginai. J'achetai un billet pour Rennes et m'installai dans le train tout occupé par des pensées égarées, déconstruites, troubles. Je m'endormis la tête contre la vitre, assommé par des émotions qui m'avaient vidé de toute énergie. Je ne rêvai point et

fus soulagé lorsque le contrôleur me tapota l'épaule pour m'annoncer que nous étions au terminus.

RENTREER

1.

Le bus me déposa à l'entrée du village. Je me mis immédiatement en route vers ma cabane sans passer par le bourg. J'étais parti seulement cinq jours et j'avais l'impression d'avoir quitté Guidel durant un temps infini. Joséphine avait eu raison de m'interdire de l'appeler, cela m'aurait extrait de l'univers au sein duquel j'avais pénétré. J'étais parti en voyage comme si j'étais entré en pays étranger au cœur d'une langue qui n'est pas la mienne, de surcroît, avec un exotisme qui m'a arraché à mes habitudes. Je revoyais ma petite cabane, ses vieux meubles, mon fauteuil qui avait offert son hospitalité à Joséphine pendant que je lisais

Les souffrances du jeune Werther. J'avais apporté un roman à Paris auquel je n'avais pas touché. Je me rendis vite compte que quelqu'un était passé. Mon vieux plaid était parfaitement étendu sur le lit, la vaisselle rangée et mes vêtements pliés sur une chaise. J'aperçus au moment de m'asseoir un livre posé sur le fauteuil. Je le pris, comprenant que ce devait être une attention de Joséphine. Contenait-il un message ? C'était *La chute* de Camus. Je lus la quatrième de couverture avec curiosité :

« SUR LE PONT, JE PASSAI DERRIÈRE UNE FORME PENCHÉE SUR LE PARAPET, ET QUI SEMBLAIT REGARDER LE FLEUVE. DE PLUS PRÈS, JE DISTINGUAI UNE MINCE JEUNE FEMME, HABILÉE DE NOIR. ENTRE LES CHEVEUX SOMBRES ET LE COL DU MANTEAU, ON VOYAIT SEULEMENT UNE NUQUE, FRAÎCHE ET MOUILÉE, À LAQUELLE JE FUS SENSIBLE. MAIS JE POURSUIVIS MA ROUTE, APRÈS UNE HÉSITATION... J'AVAIS DÉJÀ PARCOURU UNE CINQUANTAINES DE MÈTRES À PEU PRÈS, LORSQUE J'ENTENDIS LE BRUIT, QUI, MALGRÉ LA DISTANCE, ME PARUT FORMIDABLE DANS LE SILENCE

NOCTURNE, D'UN CORPS QUI S'ABAT SUR L'EAU. JE M'ARRÊTAI NET, MAIS SANS ME RETOURNER. PRESQUE AUSSITÔT, J'ENTENDIS UN CRI, PLUSIEURS FOIS RÉPÉTÉ, QUI DESCENDAIT LUI AUSSI LE FLEUVE, PUIS S'ÉTEIGNIT BRUSQUEMENT. »

Un extrait qui en disait long sur la volonté de Joséphine de me pousser à réfléchir encore à ce suicide. N'était-ce donc pas assez de m'être confronté et dénoncé aux personnes qui avaient sans doute le plus aimé Éric ? J'étais en colère contre elle. Pourquoi n'était-elle pas là plutôt que ce livre ? J'envoyai valser l'ouvrage sur la table et me recroquevillai dans mon fauteuil après avoir attrapé le plaid et m'être enveloppé dans le lainage. Je m'étais assoupi en fin d'après-midi et me réveillai le lendemain soir. Mon dos me faisait souffrir, je m'étirais et revoyais le livre dès que je me levais. Je fis couler un café et grimpai dans mon arbre avec le livre et une lampe frontale. J'allais le lire pour la revoir, mais je n'avais plus que cette obsession, la voir, lui raconter. Je voulais tout lui dire à propos de Berthie, de sa folie,

de sa douceur, de Robin, dur et fier et, enfin, de Pablo, si beau, si solaire et le SIDA, la maladie, la mort. Je voulais que Jo me prenne dans ses bras, qu'elle m'aime, me console, me rassure. J'aurais voulu pleurer dans ses bras mais, au lieu de ça, j'étais perché dans mon arbre de solitude avec un livre que je n'avais pas choisi de lire. *La chute*. Drôle de lire un tel livre en haut d'un arbre, la nuit. Je me mis à rire et c'était nerveux. Un rire gras, puissant, un rire d'homme. J'avalai d'un trait ce court récit qui ne me confrontait non pas tant à un suicidé comme je l'avais imaginé, mais plutôt à celui que laissa se faire la mort, cet homme-spectateur que cette mort a changé. Le narrateur, rentrant chez lui, passait sur un pont. Bien qu'il entendît une jeune fille s'y jeter, il ne lui porta pas secours. À partir de ce moment-là, la culpabilité devint obsédante. Cet évènement fut à l'origine d'un questionnement autour de toute son existence et de sa responsabilité dans chaque acte qui a constitué sa vie. Étant donné cet évènement, il posa un regard sombre sur son existence, la considérant inutile et absurde. Il

ne se supportait plus et vivait dans le remords. *Voici donc une histoire peu glorieuse*, me dis-je en refermant le livre. Qu'avait voulu me dire Joséphine ? Il est vrai que, comme le narrateur, j'avais assisté à un suicide et plus encore que le narrateur, puisque j'étais resté posté face à l'homme, immobile. Comme le personnage dépeint par Camus, j'étais envahi d'une culpabilité obsédante. Cependant, je ne pouvais pas, comme ce personnage, remettre ma vie en question, puisqu'elle était d'un vide abyssal. Je rentrai dans la cabane, ôtai la lampe de mon front et posai mon thermos de café sur la table. Je pris un carnet et recopiai un passage du livre dont j'avais corné la page durant la lecture :

« J'AVAIS DÉJÀ PARCOURU UNE CINQUANTAINÉ DE MÈTRES À PEU PRÈS, LORSQUE J'ENTENDIS LE BRUIT, QUI, MALGRÉ LA DISTANCE, ME PARUT FORMIDABLE DANS LE SILENCE NOCTURNE, D'UN CORPS QUI S'ABAT SUR L'EAU. JE M'ARRÊTAI NET, MAIS SANS ME RETOURNER. PRESQUE AUSSITÔT, J'ENTENDIS UN CRI, PLUSIEURS FOIS RÉPÉTÉ, QUI DESCENDAIT LUI AUSSI LE

FLEUVE, PUIS S'ÉTEIGNIT BRUSQUEMENT. LE SILENCE QUI SUIVIT, DANS LA NUIT SOUDAIN FIGÉE, ME PARUT INTERMINABLE. JE VOULUS COURIR ET JE NE BOUGEAI PAS. JE TREMBLAI, JE CROIS, DE FROID ET DE SAISISSEMENT. JE ME DISAIS QU'IL FALLAIT FAIRE VITE ET JE SENTAIS UNE FAIBLESSE IRRÉSISTIBLE ENVAHIR MON CORPS. J'AI OUBLIÉ CE QUE J'AI PENSÉ ALORS. « TROP TARD, TROP LOIN... » OU QUELQUE CHOSE DE CE GENRE. J'ÉCOUTAIS TOUJOURS, IMMOBILE. PUIS, À PETITS PAS, SOUS LA PLUIE, JE M'ÉLOIGNAI. JE NE PRÉVINS PERSONNE. »

Je copiai le texte lentement, tentant de m'imprégner de chaque mot, de chaque sentiment. Ce passage me rassurait. Ainsi, un autre que moi avait vécu cette même immobilité face à la mort qui choisit, car la mort agit contre soi. Même si c'était un roman, une histoire née de l'imagination d'un écrivain, cette similitude de l'immobilité et de l'obsession indiquait que ma conduite n'était peut-être pas isolée et qu'un autre que moi aurait pu vivre cette même sidération devant Éric et sa corde. Le jour se levait,

à présent. Il me fallait me rendre en ville, la voir, raconter et enfin pouvoir reprendre ma vie, cette vie ici, à Guidel, avec des gens qui m'aimaient.

2.

J'avancais vers le village de Guidel tel un fantôme revenant sur ses terres, attiré par quelque aimant intemporel, ce qu'on appelle sans doute les racines ou le retour aux sources. Je revenais tout occupé encore par la mort d'Éric et les êtres qu'il avait laissés seuls. Je redoutais le regard des habitants et éventuels passants, retrouvant une sauvagerie qui m'était habituelle. Pourtant, je me savais à Guidel, au centre d'un monde qui était devenu le mien et où j'avais une place. J'étais le vendeur de livres, celui qui débarrassait les caves et les appartements des morts, celui qui traînait au café avec Peppone et Hervé, celui qui vivait seul et loin. Je revenais. Une marche vers mon village, une marche au pas lent, la tête pleine de sentiments mêlés. Je humais les odeurs, un mélange entre celles des arbres, de la paille, des

vaches et des moutons qui me regardaient passer. J'avais beau ralentir, j'arrivais tout de même à Guidel, accélérant machinalement le pas à la vue du café de Peppone. Il devait être sept heures du matin. Peppone était en train d'installer sa terrasse.

— Ah ben, t'es revenu ? Hervé m'a dit que tu étais parti quelques jours régler des affaires personnelles. C'est pas grave, j'espère ?

— Non, pas de souci. Tu me sers un petit café ? Je vais attendre Hervé... Comme ça, je reprends le travail.

— Ha-ah, faut renflouer les caisses.

— C'est sûr... Elle est encore là, Joséphine ?

— Oui, elle repart dans trois jours. Sa mère vient la chercher demain et passe deux jours chez moi. D'ailleurs, si tu pouvais me garder le bar, pendant ce temps-là ? Je te paierai, bien sûr.

— Oui, si tu veux.

— Elle parle beaucoup de toi, Jo. Je crois que tu lui as manqué.

— Ah bon.

Peppone s'affaira à servir les premiers clients et me laissa seul au comptoir. Il avait instillé en moi cette pensée que Joséphine serait d'accord pour sortir avec moi tout autant que cette idée qu'elle partait dans trois jours et me laissait seul avec mon histoire. Je me berçai d'espoirs en rêvant à sa venue en mon absence dans ma petite maison. Elle s'y était sans doute installée quelques heures, y cherchant ma présence au travers de l'âme du lieu, de mes petites affaires, de mon arbre. Hervé arriva alors que j'en étais à mon troisième café. Nous nous fîmes la bise pour la première fois.

— Tu m'as manqué. Il y a eu deux demandes pour des appartements à débarrasser. Je ne savais pas trop quand tu revenais, mais j'ai réussi à les faire patienter.

— On peut y aller aujourd'hui, si tu veux.

— Oui, ça peut être bien. Je vais voir si c'est possible. Tu viens à la boutique et on appelle.

— Oui, je te suis.

Conversation quotidienne. La reprise de la vie. Loin de Berthie, Robin, Pablo, Éric. Ma vie à moi, toute simple, saine et sans heurts. Nous partîmes vider les deux appartements en fin de matinée après avoir mis de l'ordre dans son arrière-boutique. La première maison portait encore l'empreinte de l'odeur du disparu, me remémorant les vacances que je passais chez ma grand-mère à la fin de sa vie. La seconde habitation était une immense maison et nous mîmes un certain temps à la vider de tous ses meubles et bibelots. Les enfants ne voulaient rien garder et vendaient tout le contenu de la vie de leurs parents au rabais... Je dis à Hervé que nous avions tous un rapport bien spécifique à la mort. Il se fendit d'un « Oh » et ce fut tout. Ils n'étaient pas très bavards, à Guidel, et cela m'allait bien. Cette matinée de manutention me permit de me concentrer sur la force à déployer pour déplacer des buffets, des armoires, des lits et, enfin, des cartons de livres. Je pensais à Joséphine et aux trésors qu'elle trouverait dans ces cartons si elle se permettait d'y fourrer le nez. Nous mangeâmes

chez Peppone avec Hervé, nous joignant à deux routiers tombés là par hasard. Joséphine arriva vers quatorze heures. Après avoir salué son oncle et quelques clients, elle me signifia d'approcher d'un geste furtif de la main et m'attira à l'extérieur.

— Alors, alors ? dit-elle.

— Faut qu'on s'installe quelque part pour que je te raconte. T'en a parlé à personne, dis ?

— Non, bien sûr. Je t'ai laissé un livre, chez toi. C'est... Je me suis permis de rester un peu chez toi, tu... Tu me manquais. J'ai eu tort de te demander de ne pas m'appeler.

— Non, tu as eu raison. J'en ai eu mille fois envie. Je crois que cela m'a aidé à me dépasser et je suis allé au bout de ma démarche pour toi, pour te raconter. Maintenant, j'ai un peu peur.

— Il ne faut pas... On va chez toi ?

— Oui, c'est bien.

Nous passâmes à l'épicerie acheter quelques gâteaux, du nougat et des meringues. Puis, nous nous installâmes sous l'arbre avec toutes nos

denrées et une grande carafe d'eau. Je voulus d'abord parler de *La chute*, ce livre qu'elle voulait que je lise. Elle marqua son étonnement et sa gêne lorsque je lui appris que je l'avais dévoré en deux heures. Elle s'excusa presque de l'avoir laissé sans me le donner personnellement. Il était temps de parler d'eux, alors, je plongeai, alignant les phrases et les images. Je voulais être fidèle à ce qu'ils étaient, à ce que j'avais observé, je voulais retranscrire nos conversations, mes hésitations, mes aveux, les leurs, cette insolence que j'avais eu de provoquer une rencontre ou de débarquer chez Pablo. Je perçus combien il était difficile de transcrire des images avec des mots et je pensai au portrait d'Éric dans l'atelier de Pablo qui révélait sa personnalité aussi bien qu'un long discours. Je n'avais que les mots, alors, je parlais, voguant de digressions en digressions, décrivant, mimant même, parfois. Je lui racontai combien ces personnes étaient presque des personnages de roman et à quel point ils m'avaient permis d'ouvrir les yeux sur l'étroitesse de ma perception des autres. J'avais découvert un autre

monde dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Je lui parlai de cet univers de la nuit, du monde de l'art, de l'homosexualité et, enfin, du SIDA. Elle m'écoutait attentivement. Il me semblait la voir blêmir. Elle m'envahit ensuite de questions, pointant l'ignorance des parents d'Éric quant à sa maladie alors qu'elle avait été sans doute la cause de son suicide. Nous parlâmes longtemps ce jour-là des parents d'Éric, du peu que je savais de ces gens, mais aussi de nos parents respectifs, de l'absence de mon père, de nos deux mères envahissantes. Ce fut une belle nuit, les étoiles scintillant au-dessus de nos têtes et de mon arbre. Je crus vraiment à ce moment-là que j'en avais fini avec Éric et avec ma conscience coupable, peut-être même avec la solitude.

3.

Je l'embrassai cette nuit-là pour la première fois. Au moment de se quitter, elle m'avait tendu ses bras pour me faire un *bug*, comme elle

disait. Alors que nous étions enlacés depuis un long moment, j'attrapai sa main et, dans le même mouvement, tendis mes lèvres vers les siennes. Elle se laissa faire, puis dégagea sa main en me lançant : « À demain » tout en dévalant la pente en courant armée de sa lampe-torche. Je l'avais embrassée, demain était aujourd'hui et j'étais dans un état d'excitation tel qu'il m'était impossible de trouver le sommeil. Je ne sais pourquoi je pensais à mon père pendant ces quelques heures où la nuit me maintenait dans un état hypnotique, mêlé dans mon bonheur d'avoir embrassé Joséphine, de la présence d'Éric et de son petit monde. Je pensai physiquement à mon père, ici, au pied de mon arbre, à l'aube de ce nouveau jour où Joséphine repartirait chez elle. Je voyais cet homme aux cheveux blonds cendrés lui tombant sur les yeux ; et si mon père était quelque part, s'il n'était pas mort ? Alors, je pourrais le retrouver, mais le voulais-je vraiment ? Surtout, à quelle fin ? Je me rendis compte cette nuit-là que si j'avais pu retracer un chemin vers les amours d'Éric Lardais, je pouvais également d'indice en

indice retrouver mon père. Je m'endormis au petit matin, conscient d'une force que je possédais et qui devait s'appeler la volonté. Je n'entendis pas le réveil ou, plus exactement, je l'éteignis à plusieurs reprises. Ce fut Hervé qui me réveilla en entrant dans ma bicoque. Je me levai d'un bond comme un enfant pris en faute.

— Je commençais à m'inquiéter. Il est dix heures. Peppone t'attend pour tenir le bar. Il passe la journée avec sa sœur.

— Ah oui, mince. Je m'habille et j'arrive.

— Je t'attends.

Hervé inspectait mon petit univers, jetant un regard dans chaque recoin de la pièce. Lorsque je fermai la porte, il me dit :

— C'était abandonné, ici. Avant, il y vivait une sorte d'ermite, un type un peu bizarre.

— Et il est parti ?

— Non, il est mort.

— Depuis longtemps ?

— Cinq ans, je dirais. La mairie a débarrassé ses affaires et l'a enterré en fosse commune. On ne savait même pas son nom.

— C'est un lieu pour gens bizarres, alors.

— T'es pas bizarre, t'es mystérieux.

Je tentai de changer de sujet, mais il y revenait, m'assurant que je pouvais lui parler de moi, de ma vie d'avant. Rien ne le heurterait, il était mon ami, je pouvais avoir confiance. Je restai silencieux, seule arme que je connaissais face au sentiment d'intrusion. Nous fîmes ensuite route jusqu'au bar, chacun occupé par ses pensées. Je saluai Peppone et m'excusai de mon retard.

— C'est pas grave, fils.

Je ne relevai pas. Je sentis cependant mon visage se figer, comme saisi de frayeur devant cette appellation familière. J'aurais dû lui demander de ne pas m'appeler ainsi, car cela signait le début d'une proximité qui violait la bulle de sécurité dont j'avais besoin dans ma relation aux autres, fussent-ils mes amis. Je ne vis pas Jo de la journée. Les habitués et touristes égarés à Guidel eurent à supporter ma figure maussade. Je savais qu'elle partait ce soir-là grâce à Hervé et qu'elle ne passait pas me voir même quelques

minutes, préférant sans doute rester avec sa mère et son oncle. J'étais en colère comme je l'étais parfois contre Mathilde quand elle prenait ses distances à cause de ma mère et de ma passivité. Les filles, les femmes, me mettaient en colère. Quand je les sentais s'éloigner, je rageais contre elles et contre moi. Je voulais être aimé et c'était tout. Une demande égoïste et présomptueuse ! Ma mère m'y avait habitué. C'était différent, à présent, je devais gagner cet amour, cette présence. Je devais conquérir Joséphine, lui devenir indispensable. Ne pouvais-je pas être aimé comme Éric l'avait été ? Passionnément, infiniment, éternellement ? Qu'avait-il de si spécial pour déclencher un amour si exclusif ? Il semblait être à la fois une présence forte et un oiseau blessé. J'étais un oiseau blessé, mais je n'avais aucune sorte de charisme. C'était comme ça et rien n'y changerait.

Je passai la journée à servir des boissons et à m'accuser d'une médiocrité sans bornes. Le jour commençait à décliner quand elle passa la porte. Elle était lumineuse avec ce sourire discret

qui la caractérisait, ses cheveux tirés dans un chignon qui laissait échapper quelques mèches. Elle était belle et je ne voyais plus que ça. Je m'avançai vers elle, délaissant le bar pour l'accueillir. Je l'embrassai timidement. Elle se retourna, un peu apeurée, et sa mère et Peppone entrèrent dans le bar à ce moment-là.

Peppone me présenta sa sœur que je saluai d'une poignée de main maladroite. C'était un petit bout de femme au visage avenant. Elle m'adressa un sourire poli que je lui rendis à l'identique. Elle m'était antipathique, alors que rien dans ses traits ni dans son attitude ne pouvait expliquer ma réaction. Elle allait me séparer de Joséphine, il n'y avait pas bien sûr de raison plus objective. Je repartis derrière le bar tandis qu'ils s'attablaient tous les trois au fond du café. Peppone vint chercher un panaché et deux bières en me glissant un « Merci ». Je ne savais s'il me remerciait d'avoir travaillé au bar, d'être là tout simplement ou d'être discret sur ce qu'il avait compris de ma relation avec Joséphine. Je restai là maussade, attentif au moindre signal que me donnerait

Joséphine. Elle ne m'adressait cependant pas un regard. Je ne comptais à nouveau pour rien comme ça avait toujours été le cas. Ils échangeaient tous trois, intéressés par leur conversation. Joséphine riait et elle était si belle que j'avais envie de pleurer. J'étais déjà en train de la perdre. Je le sus, car je perdais toutes les personnes que j'aimais. Mon père, Mathilde... C'était une sorte de destin qui me collait à la peau. Éric avait été aimé, passant d'une grande histoire d'amour à une autre et moi, je n'avais droit qu'à des bribes, des bouts de rêves, des historiettes d'adolescent tout juste pubère. Ils se levèrent de concert. Peppone m'indiqua qu'il les raccompagnait à leur voiture et revenait. Je passai devant le bar pour saluer sa sœur et Joséphine. Elle ne me fit pas la bise ni même un hug. Elle me glissa dans la main une feuille.

— Au revoir, à bientôt, osais-je.

— Oui, à bientôt, répondit Joséphine.

Je glissai la lettre dans la poche arrière de mon jean et attendis le retour de Peppone qui ne tarda pas.

— Tu sais, il ne faut pas lui en vouloir. Sa mère est pénible, surtout avec les garçons.

— Oui, je sais. Je m'inquiète pas... Je peux y aller, ou tu veux que je t'aide à fermer ?

— Non, c'est bon, tu peux y aller, mon grand. Je te remercie.

Il me glissa un billet de cent francs dans le creux de la main.

4.

J'avais fourré le billet dans la même poche que la lettre. Ce fut une journée éprouvante. Je n'oublierai jamais l'angoisse qui m'étreignit à l'idée de lire cette lettre. Je craignais d'y découvrir l'arrêt de mort de notre relation. Je la tournais et la retournais entre mes mains, en ouvrais le feuillet, puis le refermais. Je craignais et je désirais. Je repassais dans ma tête chaque moment passé avec elle. Ces derniers jours de ma vie avaient été si intenses. Je ne savais plus si j'étais seulement parti à la rencontre d'Éric Lardais pour elle ou si c'était devenu mon histoire, mon

enquête personnelle, ma cause. Tout était si confus. Je l'avais fait pour elle et parce qu'elle me l'avait demandé. Je l'avais fait parce que Werther avait un ami ou pour soulager mon âme et lorsque j'étais là-bas, avec eux, avec les trois amants d'Éric, les trois aimants, ai-je envie de dire, alors, je n'étais plus moi-même ni elle. J'étais juste relié à Éric avec ma tête et mon cœur, j'étais voyeur, j'étais une ardoise vide sur laquelle s'inscrivaient la vie et les sentiments d'Éric, de Berthie, de Robin, de Pablo. Je n'étais plus qu'eux. Je les ai quittés et j'étais à nouveau Florent, Florent amoureux, Florent vexé, Florent terrifié et frustré. Joséphine m'avait embrassé, mais Joséphine pouvait-elle m'aimer ? Parce que je l'avais fait et seulement pour cela ? Parce que je lui écrivais un roman, le roman d'une vraie vie et d'une mort ? Un drame dont j'étais allé chercher pour elle les tenants et les aboutissants ? Elle m'avait embrassé, elle s'était cachée de moi aux yeux de sa mère. Puis, il y avait cette lettre qui passait de mes mains à ma poche. Dans un élan de courage, je l'ouvris.

CHER FLORENT,

Je ne suis pas très douée pour les lettres, mais je crois que c'est important que je te dise mon sentiment. J'ai tellement de choses à te dire. D'abord que je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi. Je veux dire : quelqu'un d'aussi différent, mystérieux, touchant. Je pourrais parler de toi longtemps, mais ce n'est pas ça que je veux te dire dans cette lettre. Je veux juste que tu comprennes que je t'apprécie beaucoup et que je m'excuse d'avoir montré tant de distance en présence de ma mère, mais tu sais que je ne peux pas faire autrement. Ce que je veux te dire, c'est mon admiration et ma peine aussi. Je suis tellement désolée pour ce qui t'es arrivé. Ce n'est pas juste. Ce n'est pas de chance. Tu étais au mauvais endroit au mauvais moment. Cela étant, je ne sais pas. On ne sait jamais ce que nous-mêmes nous aurions fait dans telle ou telle circonstance et, Florent, je te jure que moi aussi, peut-être que je serais restée sans voix et me serais repliée sur moi. Je ne sais pas et personne ne le sait. Seulement, ce garçon, cet homme, il est bien mort devant toi avec tous ses secrets enfermés dans sa tête et je pense

vraiment que tu dois continuer ce que tu as entrepris. Je veux dire : tout ce que tu as appris, il faut le dire à sa famille. Ils ne peuvent pas rester sans savoir. Ça doit être trop douloureux. J'ai peur que tu me penses un peu moralisatrice, mais je pense à lui ; c'est-à-dire, mourir sans que ses propres parents sachent qui il était finalement... Ils doivent savoir pour son homosexualité et pour sa maladie. Sinon, il n'aura pas vraiment existé. Imagine que ses frères aient des enfants et leur disent au moment où ils seront en âge de l'entendre : « Mon frère est mort, il s'est pendu, il devait être dépressif, on ne le voyait pas beaucoup, il avait pris ses distances » au lieu de dire : « Mon frère est mort, car il avait attrapé une maladie mortelle et il a précipité cette mort par un suicide. » Tu peux sauver une famille d'un lourd secret, de tous ces non-dits, de cette incompréhension. Tu peux donner à Éric une existence qu'il n'a pas eue en se cachant à ses proches. Je crois que c'est important, Florent. Je pense tellement à lui et à toi. À nous, aussi. Tu iras, puis tu reviendras et je te jure que je te rejoindrai à Guidel. J'y resterai. Moi aussi, je dirai tout à ma mère et peu importe ce qu'elle en pensera.

À bientôt Florent,

TA Jo

*PS : Appelle-moi quand tu l'as fait et que tu es
revenu à Guidel.*

Je reposai la lettre sur ma table de nuit. M'aimait-elle ? Un peu, sans doute. « *Ta Jo* ». Cette signature n'était pas rien. Elle me rejoindrait... Elle me rejoindrait. Le ferait-elle si je ne je ne faisais pas ce qu'elle me demandait ? J'étais perplexe, mais je comprenais son raisonnement. Elle connaissait sans doute le poids des secrets pour en parler ainsi et je sentis confusément qu'elle avait raison. Je n'avais cependant aucune envie d'être l'annonceur des causes de la mort d'Éric. Je voulais seulement que tout s'arrête, qu'il n'ait jamais existé : ni lui, ni sa mort, ni les cloches, ni moi. J'avais tellement changé depuis Becherel. J'eus le sentiment de renaître à moi-même non par cette expérience de la mort, mais parce que son geste m'avait poussé dehors. Il m'avait

jeté dans le monde, me forçant à inclure les autres dans ma vie, à leur demander de l'aide, à leur donner de moi, de mon intimité. Ce départ m'avait guéri d'un enfermement. Peut-être parce qu'il m'avait fallu trouver de l'argent ou parce que j'avais quitté ma mère ; ou peut-être parce que Joséphine m'avait demandé de partir à la rencontre d'Éric... Elle me le demandait encore. Où s'arrêterait-elle ? Allais-je enfin pouvoir passer à autre chose quand j'aurai parlé aux parents d'Éric ? Quand pourrais-je enfin vivre comme un jeune homme de mon âge avec un brin d'insouciance, de bêtise amusée, de recherche de plaisir ? Joséphine cesserait-elle de me demander d'avancer toujours ? Que voulait-elle de moi ? J'étais en colère et perdu quand je préparais mon sac pour un départ auquel je me soumettais seulement parce qu'elle avait écrit : « *Ta Jo* », « Je t'apprécie beaucoup », « Je te rejoindrai ».

5.

Je partis à Becherel clore toute cette histoire, persuadé que ce ne serait qu'une simple formalité. Raconter ce que je savais à une famille, presque tout ce que je savais. Raconter et partir. Les laisser avec tout cela, une histoire dont je ne serai que le passeur. Je justifierai ma démarche assez simplement, invoquant la nécessité de la vérité, ma volonté de réhabilitation de leur fils, de ce qu'était sa vie, leur explicitant son courage plus que sa lâcheté dans cet acte sans bien savoir ce que j'en pensais vraiment. Je n'aurai pas besoin de raconter que j'étais dans l'église, cela n'était d'aucune utilité, cela serait mon secret, celui des amants d'Éric, celui de Jo et peut-être celui du curé. Après m'être caché pendant le terrible geste d'Éric, je me terrerai secrètement encore une fois tout en dévoilant les causes de son geste et l'homme qu'il était. Je ne serais coupable de rien pour cette famille, je leur donnerai simplement une cause à la mort de leur

filis, omettant de signaler que j'aurais pu empêcher cette mort. Je partirai ensuite avec ma part de culpabilité après leur avoir laissé la leur. Joséphine n'avait-elle pas conscience que, peut-être, j'allais insuffler en eux un poison plutôt qu'une libération et qu'il y avait peut-être des mensonges qui valaient mieux qu'une dure vérité ? Peu importait. Je ferai ce qu'elle souhaitait. Je me foutais de ces gens.

Je prévins Hervé que j'avais encore quelques petites affaires familiales à régler et que je reviendrais dans quelques jours. Je l'annonçai à Peppone également, espérant qu'il parlerait de mon départ à Joséphine. Je n'avais qu'elle en tête. Elle me tenait dans la paume de sa main comme un oiseau qui réclame quelques miettes de pain à un humain compatissant. J'attrapai le bus de dix-neuf heures vingt, sachant très bien qu'une fois en ville, il était peu probable que je puisse trouver le moyen de rejoindre Becherel. Je m'imaginai très bien marcher sur les routes même en pleine nuit. Cela me laisserait le temps de me préparer à revoir ma mère et à affronter cette dernière

épreuve.

Je réussis de bus en bus à atteindre Rennes aux alentours de vingt-et-une heures trente. Il me restait une trentaine de kilomètres à parcourir avant de pénétrer Becherel. J'aurais pu cette nuit-là aller tranquillement à l'hôtel et me rendre en bus le lendemain matin dans ce village qui m'a vu naître, mais je suis Florent Bupain, j'avais envie de marcher, d'éprouver mon corps et ma pensée. Arriver en pleine nuit me semblait une bonne alternative. Je marchai donc et je reconnus tout : les routes de la ville de Rennes, puis celles plus étroites de Saint Grégoire, Mongermont, la Chapelle-des-Fougeretz, Gévezé, Langouet, la Chapelle Chaussée, Cardroc, soit tant de terres connues et parcourues au gré de longues marches sans but. Je rentrais de nuit, à pied et, pendant six heures environ, je revoyais tout : ma vie là-bas, ma vie d'enfant, mes peurs, ma solitude, mon silence et mon attente qu'enfin quelque chose se passe. Ma mère. L'absence d'un père. L'église. Le danger. Le refuge. Éric. Je revis toute mon histoire sous le prisme de sa fin,

la fin de cette première partie de ma vie, la fin d'un enfant. Je revis et je marchai. La marche était pour moi un balancement, un bercement, qui m'entourait d'un halo de sécurité qu'aucune autre activité ne pouvait égaler. Lorsque j'étais seul dans l'église, je me berçai, me balançant d'avant en arrière pendant des heures sans en éprouver aucun plaisir, mais seulement un calme qui peu à peu recouvrait la peur. La marche me changeait, me transformait... Peut-être me rendait-elle courageux ou confiant ?

Ce fut envahi par toutes ces pensées que j'entrai dans Becherel. Becherel cité du livre : j'y étais. Cité du livre : moi qui lisais tant depuis que je l'avais quittée, cette cité. C'était la nuit et les piles de ma lampe de poche commençaient à faiblir. La lumière m'abandonna lorsque j'entrai sur la place Alexandre Jehanin. Peu importait. Mes pas me conduisaient vers l'église. Mon refuge. Je l'avais déjà parcouru tant de fois, ce chemin dans la nuit noire. La porte était ouverte. Je reconnaissais bien là les habitudes du curé qui avait toujours veillé à laisser la possibilité à chacun

de pénétrer dans la maison de Dieu peu importe l'heure. Il se battait pour cela avec son clergé et avec certains fidèles qui redoutaient les vols. Ainsi, selon les périodes, l'église était soit ouverte, soit fermée. Elle était ouverte et j'y vis un signe. Je rentrai et montai l'escalier. La porte permettant l'accès au clocher était fermée. Sans réfléchir, je projetai mon épaule contre la vieille porte de bois, le verrou céda avant que j'aie le temps de réfléchir à mon acte. Je grimpai à toute vitesse les quelques escaliers restants, retrouvant d'abord l'odeur. Rien n'avait changé, c'était la même poussière, le même vieux bois troué par endroit, la poutre et la cloche, bien sûr. Cet énorme amas de fer immobile. La cloche qui l'avait tué. Il avait le SIDA et une cloche l'avait tué, ou simplement la corde, ou bien son saut dans le vide. Je ne sais pas exactement ce qui l'a tué et, aujourd'hui, je me pose encore la question. Suis-je le responsable de sa mort ? Je vous raconte et je vous somme de répondre : suis-je coupable de l'avoir laissé se tuer ? Ma raison me crie non, c'était son choix, il était de toute façon

condamné, il n'a sans doute pas pris sa décision à la légère et mes rêves toutes les nuits depuis deux ans m'accusent, me meurtrissent, me jugent.

J'étais donc dans le clocher, seul, mais secrètement avec lui. Je ne pouvais plus être là sans le voir. Il faisait noir et je marchais, prenant appui contre les murs et les poutres transversales. Je touchai la pierre et le bois et me dirigeai vers l'escalier que j'avais gravis quelques minutes auparavant. Je montai, posant mes pieds incertains, puis je descendis en mimant ce que je me souvenais être les gestes d'Éric. Je portai cette corde, en sentis le poids et l'épaisseur, je fis semblant de l'attacher à la poutre, mon corps en équilibre sur l'escalier, puis je fis mine de passer la boucle autour de mon cou. Je sautai. Mes pieds firent un grand bruit en frappant le sol. Je regardai vers la corde invisible, mais il n'y avait que le noir. Le noir et ma folie de tenter d'être lui. Je me dirigeai instinctivement vers l'endroit où j'étais assis quand il avait sauté. Je m'assis et me roulai en boule comme autrefois. Autrefois, soit deux

ans seulement. Mon esprit était torturé par les images d'Éric avec son tee-shirt blanc. Éric avec cette corde épaisse et rêche enroulé autour de son bras. Éric en face, la corde au cou et moi, immobilisé au sol. Les balancements finirent par avoir raison de moi et je m'endormis, épuisé mentalement.

6.

Je fus réveillé au petit matin par une volée de cloches dont l'éclat sonore envahit mon crane. D'un geste machinal, je cherchai dans mon sac mon casque anti-bruit. Ma main ne palpait que du vide et, en heurtant un livre, je me souvins que je n'avais plus ni casque, ni habitude de composer avec la sonorité tonitruante de la cloche. Moi qui aimant tant la regarder battre son rythme, peu gêné par la mesure qu'elle produisait énergiquement et répétitivement, je ne pensais à présent qu'à m'éloigner de l'église. L'angélus sonnait donc, ce qui m'indiqua qu'il était sept heures du matin. Je ne pouvais que me rendre chez ma

mère. J'irai en fin de matinée chez les parents d'Éric et tout sera réglé. Je craignais toutefois que le fait de me retrouver face à ma mère me retire toute force et toute confiance. Je me dirigeai tout de même machinalement vers ce qui avait été ma maison pendant toutes ces années. La porte était ouverte et j'entraï comme on entre chez soi. J'ouvris les volets et m'attablai, me servant un café chaud qui ne semblait par ailleurs attendre que moi. Maman devait dormir comme à son habitude. Je me plus à penser que peut-être elle ne se lèverait pas avant onze heures et que je serai alors parti sans l'avoir vue. Déjà coupable de ces pensées qui rejetaient une mère qui m'avait tout donné, j'entendis son pas lourd descendre l'escalier. Je me levai, tout empêtré dans mon grand corps maladroit, ne sachant où mettre mes mains : dans mes poches, dans mon dos, enfin, jusqu'à me raisonner avec un : « Merde, c'est quand même ma mère » que je crois avoir prononcé d'une voix éteinte.

— Mon Flo ! Tu es là.

— Oui, tu vois.

— Depuis quand ?

— Maintenant. Enfin, il y a peut-être quinze minutes.

— Je suis contente... Tu as l'air bien.

— Oui, ça va.

— Tu sais ? Je...

— Quoi ?

— Je ne sais pas comment te dire... La police te cherchait. Ils m'ont demandé ton adresse. Je leur ai dit que je ne savais pas. Je n'ai pas dit où tu étais. Je ne savais pas ce qu'ils voulaient.

— La police ?

— Oui, j'ai fait à peu près la même tête que toi en les voyant. Ils n'ont pas voulu me dire pourquoi. Je n'en ai parlé à personne.

— Ça fait combien de temps ?

— Trois jours. Le policier m'a laissé sa carte si jamais je te voyais ou si tu me télépho-
nais... T'as fait quoi, Florent ?

— Je comprends pas... Je sais pas.

— Mais enfin, la police ne se déplace pas pour rien ! La police, Florent !

— Oui, ben, ça va ! J'en sais rien, moi !
Donne-moi la carte.

— Tiens. Appelle-les vite.

— J'appellerai tout à l'heure.

Puis, il y eut le silence, un silence lourd accompagné de son regard sur moi, un regard qui me fouillait, me transperçait, un regard que je rejetais de tout mon être. J'avais à présent le courage de m'opposer mentalement à ma mère, de ne pas la laisser s'immiscer en moi avec ses craintes, avec son amour trop grand, trop fort. Mes yeux ne lâchaient pas les siens. Elle finit par dire :

— On s'est perdu, Florent.

— Non, maman. Je vis ma vie, c'est tout.

— Tu la vis loin ! Sans donner de nouvelles, jamais.

— Je suis là, non ?

— Oui, mais peut-être à cause de ce que tu as fait.

— Mais j'ai rien fait, maman !

Puis, à nouveau le silence entre nous et ce n'était pas vrai. Je n'avais pas rien fait, ou plutôt si.

Se pouvait-il que la police me cherchât parce que je n'avais rien fait ? Si c'était ça, que se passerait-il ? Irai-je en prison ? Je perdis l'esprit, là, devant ma mère qui me regardait. Ne reverrai-je donc jamais Joséphine ? Je me sentis défaillir quand ma mère dit :

— Tu es blanc comme un linge. Mange quelque chose.

— Non, ça va. Je vais appeler tout à l'heure. Ne t'inquiète pas, je n'ai rien fait, dis-je pour la rassurer.

Je n'arrivais pas à donner le change. Je parlais un peu de ma vie à Guidel, du travail, des ventes, de quelques amis. Je tentai de protéger ma vie tout en lui donnant l'impression que je lui disais tout. L'idée que la police me cherchait me glaçait et chaque mot sortait de ma bouche avec difficulté. Ma mère, sans doute gênée par cette conversation qui ne pouvait avoir lieu, se leva pour aller s'affairer en cuisine.

Je lui dis que j'avais une course à faire et qu'ensuite, j'appellerai la police. Il n'était pas encore neuf heures. Je me retrouvai seul dans mon

village désert. Tout en marchant, je sortis la carte : « LÉON MILLET, *Officier de police judiciaire* ». Que faire ? Se pouvait-il qu'une enquête ait lieu deux ans plus tard ? C'était impossible. Une enquête sur un suicide est vite réglée. Puis, l'idée me vint que, sans doute, on voulait me voir afin que j'apporte mon aide dans une quelconque enquête. Je fus assailli par l'idée qu'évidemment, il s'agissait sans doute des trois garçons qui m'avaient embêté étant enfant. Ils ne pouvaient qu'être délinquants, aujourd'hui, tant ils cherchaient la violence et la confrontation dès leur plus jeune âge. Ils avaient sans doute commis une agression grave et on me cherchait pour parler d'eux. Ou peut-être voulait-on me voir en rapport avec mon père ? Était-il mort assassiné ? Était-il en prison ou que sais-je encore ? Il s'agissait bien de la police de Dinan, pas le petit poste de gendarmerie de Bécherel, pas un policier qui rassure ma mère en lui parlant de formalités. Non, la police de Dinan qui me cherche.

Je décidai avant tout de me rendre dans la famille d'Éric et au diable l'heure. J'aperçus au loin le curé, mais je ne le saluai pas, ayant trop peur de m'éloigner de mon but. Je marchai vers la maison d'Éric, perdue au milieu d'un vaste lotissement de maisons toutes identiques et si loin du monde dans lequel il était allé construire sa vie. Je m'approchai de la porte, l'esprit vide, guidé par une mission qui appartenait plus à Joséphine qu'à moi. J'appuyai sur le bouton de sonnette qui émit un double signal sonore et je restai planté là devant cette porte beige sur laquelle était écrit en grandes lettres : FAMILLE LARDAIS.

7.

Tout se précipita au moment où je passai cette porte. Je m'engouffrai dans un piège qui s'était refermé sur l'animal sans défense que j'étais dans cette maison aux volets clos et aux murs sales. Coupable, peut-être. Naïf, oui, à coup sûr. Moi, Florent Bupain, vingt-quatre ans, capable des pires folies pour la jeune femme que

j'aimais, même jusqu'à aller dans une famille amputée d'un fils et de vouloir leur dire de quoi il était mort, de croire que je pouvais leur dire qui il était, moi qui ne l'avais pas connu... Florent Bupain, pauvre idiot tombé dans un piège, dans une maison jaune et sale qui ressemblait si peu à ce que j'ai vu ou compris d'Éric. J'étais là et tout allait se refermer sur moi, ici, à Becherel, dans ce lieu qui me semblait capable de détruire tout ce qui était vivant en moi et de me ramener à ce cœur de peur qui ne m'avait jamais quitté, sauf possiblement quand j'avais déserté le village.

Un homme grand et brun vint ouvrir la porte. Cinquante-cinq ans ou peut-être soixante. Ou soixante-cinq, allez savoir ! Un homme au regard noir et dur. Des petits yeux perçants et brillants comme deux perles noires coincées dans leurs orbites. Un visage large parsemé d'une barbe naissante. Son père : un petit homme trapu qui vous fixait avec violence. Je bafouillai mon prénom et le besoin de lui parler ainsi qu'à sa femme. Il me fit pénétrer dans la maison et j'entendis fermer derrière moi le verrou.

— Chérie, lança-t-il. Quelqu'un veut nous parler, un certain FLO-RENT , ajouta-t-il en détachant les deux syllabes de mon prénom.

— J'arrive.

Une femme apparut dans la pièce. Elle était petite et mince, arborant une chevelure blonde dont la teinture devait cacher des cheveux gris qui réapparaissaient au sommet de son crâne et sur ses tempes et qui, sans doute, n'étaient que le revers de rides profondes qui creusaient son front et encadraient sa bouche. J'étais frappé par la dureté qui se dégageait de chacun des parents d'Éric, lui qui m'avait semblé si beau, si fin, si pur. Je l'avais peu vu, mais j'avais construit une image assez nette de lui. Éric, un homme long et fin aux cheveux de jais, au regard droit et franc. Un homme que ce couple-là ne pouvait avoir engendré, me disais-je tandis que je les observais. Ils me firent assoir autour d'une table ronde dans le salon, m'encadrant chacun d'un côté. Je faisais face à la porte d'entrée et fixais le verrou fermé.

— Qu'avez-vous à nous dire, jeune homme ?

Florent, c'est ça ?

— Oui, je viens pour vous parler d'Éric. Je l'ai connu à Paris. Je... Je voudrais la vérité. Je voudrais vous la dire... Enfin, je veux vous dire ce que vous ne savez pas si vous avez des questions.

— Vous savez ? dit le père.

— Oui, je sais, mais je ne sais pas exactement ce que vous savez, alors, je ne sais par où commencer.

— Parlez ! dit la mère.

— Eh bien, à Paris, il avait une galerie de tableaux. Il choisissait les artistes. Il a eu plusieurs histoires de couple. Connaissez-vous Berthie ?

— Oui, bien sûr. Qu'est-ce que vous croyez ? dit la mère.

— Je ne crois rien. Je ne sais pas, c'est tout. Savez-vous qu'il l'avait quittée ?

— Oui, enfin, quittée : mais ils se quittaient sans arrêt.

— Connaissez-vous Robin ?

— Non, il ne parlait pas de ses amis.

— C'était son associé.

— Ah oui, dit le père.

— Et c'était aussi son ami... Son amant, je veux dire.

— Ah..., soufflèrent-ils en chœur. Et ? osa le père.

— Puis, il l'a quitté pour un autre homme dont il était très amoureux.

— Et ? renchérit-il.

— Et voilà, ensuite, il l'a quitté et... Il était malade.

— Malade ? chuchota la mère.

— Le SIDA, osai-je.

— Le SIDA ?

— Oui, il ne voulait pas que cette maladie l'emporte. Il l'a en quelque sorte devancée.

Puis, ce fut le silence. Ils étaient là, autour de moi. Je n'osais plus les regarder. Je voyais seulement ce verrou, cette porte que je voulais franchir à présent. Il me fallait attendre que la parole revînt entre nous. Une parole pour se dire au revoir, adieu, que je les laisse avec ça, cette

maladie, son suicide, ses secrets, leurs distances.

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais vous ne dites pas tout. Vous racontez même un tissu de mensonges. Nous savons tout, jeune homme. Nous savons ce que vous avez fait.

Il se jeta alors sur moi alors que sa femme se précipitait sur le téléphone et appelait la police. J'aperçus deux hommes bruns au seuil de la porte adjacente au salon. Le père d'Éric pressait mes épaules avec ses deux avant-bras, me plaquant ainsi au sol. J'étais maintenu sur le carrelage dur et froid, le haut du corps aplati par ce type dont la force me paraissait surhumaine, ses deux tibias appuyaient sur mes cuisses et semblaient me broyer les jambes. Je ne me débattis pas, pensant qu'ils attendraient la police, puisqu'ils l'avaient appelée. Je fixai désespérément les deux regards noirs qui me scrutaient sans bouger. Je n'arrivais pas à penser et ne comprenait pas de quoi ils m'accusaient.

Je vis débouler un homme d'une quarantaine d'années qui entra sans frapper, suivi de deux hommes et qui lança : « Léon Millet, police »

d'une voix grave et affirmée. Le père desserra son étreinte. Je ne bougeai pas, bien que son corps lourd ne m'en empêcha plus.

L'homme, ce Léon Millet, approcha et m'intima de me lever. Je m'exécutai.

— Florent Bupain, ça fait plusieurs jours que je vous cherche. Une chance que vous veniez rendre visite à monsieur et madame Lardais. Vous allez nous expliquez tout ça au poste. Emmenez-le.

Les deux policiers postés derrière lui me saisirent les mains, les plaquant dans mon dos, et j'entendis le claquement du cadenas des menottes avant de sentir le fer sur ma peau.

— Vous allez nous suivre... Enlevez les menottes. Il va nous suivre gentiment. N'est-ce pas, monsieur Bupain ?

— Oui... Je n'ai rien fait.

— Nous verrons cela. Vous allez tout nous expliquer au poste. Suivez-nous.

Les deux hommes m'enlevèrent les menottes tout en gardant serrés mes poings dans les leurs. Le père ouvrit la porte tandis que je vis le regard

embué de larmes de la mère pointé dans ma direction. C'est ainsi que ça a commencé.

8.

Je dis : « Ça a commencé », parce que tout d'un coup, je n'étais plus seul à m'accuser de tous les maux. Les représentants de la loi m'avaient mis la main dessus et allaient rétablir la justice, me dire si j'étais coupable et jusqu'où. J'en éprouvai une forme de soulagement. Il me semblait que je respirais mieux. Du souffle. J'y gagnais du souffle. Le trajet jusqu'à la gendarmerie fut silencieux. J'étais à l'arrière d'une voiture spacieuse, près de l'un des policiers. Personne ne parlait. Je sentis une fatigue immense s'abattre sur moi comme si le poids de ces deux années depuis la mort d'Éric venait de me tomber sur les épaules. Pour une fois, je n'avais pas peur. Je respirais et j'étais fatigué. Je ne savais pas ce qui allait m'arriver et je ne cherchais même pas à l'anticiper. Il me fallait maintenant assumer la mort d'Éric et ce que j'en portais de responsabilité.

Ils me conduisirent au commissariat de Dinan et me firent patienter un long moment dans une pièce exigüe qui comprenait une vieille table en contreplaqué et deux chaises tout aussi sommaires. L'homme qui était assis près de moi dans la voiture vint me chercher et me poussa dans une petite pièce au sein de laquelle il me fouilla. Il m'indiqua ensuite d'une geste son souhait que je retourne dans l'autre pièce. J'y entrai seul. Il referma la porte. Je m'assis d'abord sur l'une des chaises et attendis. J'étais mal à l'aise, commençant à craindre l'interrogatoire qui ne manquerait pas d'arriver. Le temps passait, mon esprit était submergé par les images d'Éric et de sa corde, de mon corps face à lui, recroquevillé, minuscule présence face à la force de sa détermination à mourir. Puis, si ce petit corps face à lui n'était rien, ne valait rien face au SIDA, à sa famille méprisante et méprisable ? Mon corps prostré, ma sauvagerie, ma peur de l'autre, tout ça n'aurait rien pu face à sa force. Je pensais à tout cela et la nervosité me gagnait. Je me levai, mon dos courbé sous tout ce poids, le poids de ce lieu

qui avait dû voir passer de bien plus grands criminels.

Je ne sais pourquoi, une impulsion ancienne me reprit et j'allai m'asseoir au sol dans un coin de la pièce, recroquevillé sur moi-même comme au temps de l'église, comme au temps de ce drame. Je n'avais plus aucune notion ni des heures passées ici, ni de l'espace dans lequel je me trouvais : seulement la conscience de mon corps tendu et de mon balancement. J'étais au sol, plié, petit, m'effaçant de ce monde, dans un sentiment de n'être presque pas vivant, dans une présence minimale à la situation et je compris que j'étais en train de revivre ce qui m'était arrivé juste après sa mort. Une absence, une absence à moi-même. C'est à ce moment-là qu'il passât la porte. Léon Millet pénétra dans mon espace. Je me levai, pris en faute, la faute d'être un peu fou, la faute de vouloir disparaître, quitter ce monde, mais pas comme Éric, en outre, quitter les autres plus que moi-même.

— Excusez l'attente, dit-il.

— Ce n'est rien.

— Asseyez-vous, monsieur Bupain.

Je m'exécutai et nous prîmes tous les deux place autour de cette pauvre table.

— Voulez-vous boire quelque chose ? Un café, un thé, un verre d'eau ?

— Je veux bien un verre d'eau.

Il partit quelques minutes dans une arrière salle et me ramena un gobelet à moitié rempli.

— Savez-vous pourquoi vous êtes là ?

— Non.

— Alors, que faisiez-vous chez monsieur et madame Lardais ?

— Je venais leur parler d'Éric.

— Pour quelle raison ?

— Pour qu'ils comprennent son geste.

— C'est tout ?

— Oui.

— Vous le connaissiez ?

— Oui, un peu.

— Il vous avait parlé de son suicide ?

— Non, mais ses amis de Paris m'en ont parlé et je sais des choses que sa famille ignore.

— J'avais besoin de vous voir, monsieur Bupain, et vous n'êtes pas facile à trouver. Certaines personnes vous ont vu sortir de l'église au moment estimé de la mort d'Éric Lardais. Plusieurs témoignages se recourent dans ce sens.

Léon Millet se tut et je fis de même.

Je finis par dire :

— Vous m'arrêtez ?

— Ça va dépendre de votre coopération, monsieur Bupain.

— J'ai vu. C'est tout, j'ai vu.

— Qu'avez-vous vu ?

— Son suicide.

— Vous l'avez vu se pendre ?

— Oui.

— Pourquoi n'avoir rien dit ?

— Parce que je n'ai rien fait. Je l'ai laissé se tuer. Vous pouvez m'arrêter. Je l'ai laissé se pendre. Il est monté. J'étais dans l'église. Dans le clocher. Je l'ai vu monter avec sa corde, se la passer au cou et sauter. Je n'ai pas bougé, pas d'un pouce.

Je me mis à pleurer, mon corps émettait une plainte continue, un son rauque qui sortait de

ma carcasse comme un rugissement.

— Allons, allons. Vous n'êtes pas complice de son suicide. En revanche, aux yeux de la loi, vous êtes coupable de non-assistance à personne en péril.

— Je sais. De quoi m'accusent les personnes qui m'ont vu sortir de l'église ?

— De meurtre. Ils vous accusent d'avoir maquiller un meurtre en suicide, de l'avoir tué, puis mis en scène une pendaison.

— Mon Dieu ! Qui dit ça ?

— De nombreuses personnes, monsieur Bupain... Avez-vous tué Éric Lardais ?

— Non, pas comme vous le dites.

Puis, il me demanda d'expliquer mon emploi du temps de la journée, puis du lendemain. Je racontai tout dans le menu détail. Il me laissa partir en me demandant de rester à Guidel ou à Becherel et de l'informer d'une autre adresse si je déménageais. « Nous nous reverrons », dit-il en me serrant la main.

9.

Je sortis de la gendarmerie, tenant à peine sur mes jambes. Je me souvins de Berthie et de la bière que nous avions bue ensemble. Pourquoi l'accusation d'un crime venait me rappeler ma soirée avec Berthie ? J'étais ivre, en somme. La lumière m'aveuglait. Mon corps me lâchait.

Criminel. On m'accusait de la mort d'Éric, on m'accusait de ne plus être passif. On, on, on. Qui m'accusait ? Qui pouvait sérieusement penser que j'avais tué un homme ? Maquiller une pendaison... Quelle folie ! Comment la police pouvait-elle prendre de telles accusations au sérieux deux ans après la mort d'Éric ? Je sortis de ces quelques heures au poste de police avec mille questions et un besoin incompréhensible d'en parler à Berthie. Je sortis de ma poche mon petit carnet avec tous les numéros importants et rentraï dans une cabine téléphonique. Après quelques sonneries, j'entendis sa voix que je reconnus aussitôt grâce à son timbre particulier et

je raccrochai. J'aurais aimé lui parler, partager ce qui m'arrivait comme à une amie. J'aurais dû lui parler. Elle m'aurait écouté, elle m'aurait conseillé. Où aller, à présent ? Rentrer chez ma mère, lui raconter que la police me cherchait, parce que j'étais soupçonné d'avoir tué Éric ? Elle en ferait une attaque et pourtant, il faudrait le lui dire. Rentrer à Guidel, continuer ma petite vie jusqu'à ce que peut-être, on m'arrête.

J'errai dans les rues de Dinan. Être là plutôt qu'ailleurs. Je tournai et retournai dans cette ville que je connaissais mal et dont j'admirais la puissance évocatrice de monuments chargés d'histoire. Marcher n'empêchait pas mon esprit de retourner dans tous les sens cette seule question : pourquoi la police prenait-elle au sérieux une dénonciation qui ne devait être finalement qu'un jugement moral sur ma personne ? Je comprenais que questionner un suicide soit l'affaire de la police, mais cela devait se faire en examinant le corps... Or, il avait été conclu qu'il s'agissait bien d'un suicide, en tout cas, c'est ce que ma mère avait lu dans le journal local. Comment

deux ans plus tard une enquête pouvait-elle être ouverte sur de simples déclarations ? Je me dirigeai à nouveau vers la gendarmerie et j'attendis devant le bâtiment.

La nuit commençait à tomber, mais j'étais décidé à attendre la sortie de Léon Millet. C'était une journée étrange sur laquelle le temps n'avait aucune prise. Il me semblait que cela faisait déjà plusieurs jours que j'étais allé dans cette affreuse maison avec ces gens qui m'avaient enfermé et avaient prévenu la police de ma présence.

Je voulais entendre ce Léon Millet me dire que j'étais innocent, qu'on m'avait accusé sur de fausses déclarations. Je voulais qu'il m'explique pourquoi ils ouvraient une enquête. Je voulais formuler toutes les questions que j'aurais dû lui poser tout à l'heure si je n'étais pas constamment muré en moi dès que j'étais saisi d'angoisse. Je l'attendis donc. Il finirait bien par sortir. Je pris appui contre un muret faisant face à la gendarmerie. Les quelques personnes qui étaient sorties ne semblaient pas me voir et je me dis qu'il serait peut-être préférable que je ne lui parle pas devant

le poste de police. Il finit évidemment par sortir, portant un long manteau noir et un chapeau en feutre. Il tourna à droite dans une petite rue adjacente. Je le suivis pendant quelques centaines de mètres. Puis, je l'appelai :

— Monsieur Millet.

Il se retourna.

— Oui.

— Je peux vous parler ?

— De ?

— De ce dont on m'accuse.

— Vous ne m'avez pas tout dit, tout à l'heure ?

— Si, mais je voudrais... Savoir pourquoi vous enquêtez sur moi après tout ce temps. Qui m'accuse ?

— Monsieur Bupain, repassez me voir au poste. Nous pourrons parler à nouveau de cette affaire.

— Vous ne pouvez pas me répondre maintenant ? Je vous invite à boire un café et nous parlerons un peu.

— Il est préférable que vous veniez au poste. C'est une enquête pour homicide.

— Mais vous m’avez cru, n’est-ce pas ?

— Oui, j’ai tendance à vous croire, mais je dois vérifier quelques petites choses. Je vous convoquerai dès que ce sera fait.

— Quand ?

— Dans quelques jours. Restez joignable.
Au revoir, monsieur Bupain.

Il me planta en pleine rue en accélérant le pas. Se pouvait-il que je lui fasse peur ? Est-ce qu’on me verrait toujours comme un pauvre fou ? C’était injuste car, à Guidel, je n’étais pas perçu ainsi, ni à Paris par Berthie, Robin et Pablo. Il reviendrait vers moi dans quelques jours. Je décidai de rentrer chez ma mère pour attendre.

10.

Quand le bus entra dans Becherel, je ne pus m’empêcher de penser que j’avais là des ennemis dont le visage était dans l’ombre, de pauvres fantoches sans identité qui me voulaient du mal et de pauvres diables qui croyaient à cette sombre histoire. J’étais en territoire ennemi et je longuais

les murs pour accéder à ma maison heureusement à l'abri des deux places du village. Je passai donc le plus rapidement et discrètement possible dans le bourg et j'entrai chez ma mère sans savoir ce que je tairai.

Elle était installée dans son fauteuil, occupée à tricoter avec plusieurs pelotes à ses pieds.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu vois bien. Je tricote un pull.

— Il a l'air joli.

— C'est pour toi.

— Ah, c'est gentil.

— Alors ? Tu as vu la police ?

— Oui, rien de grave.

— C'est pour quoi ?

— Une enquête sur les types qui m'embêtaient quand j'étais petit.

— Ah bon, mais ils sont plus ici.

— Oui, mais Nicolas est accusé d'un braquage et ils le cherchent. Ils interrogent les gens qui l'ont connu. Il se cache et ils cherchent quelqu'un qui saurait où il est.

— Eh bien, tu serais bien le dernier à le savoir. C'est idiot... Ils m'ont fait peur avec ça. Ils auraient bien pu m'en parler. Il y en a dans le village qui m'ont dit que c'est parce que tu étais soupçonné d'avoir tué Éric Lardais. Je me suis mise en colère, je te dis pas, mais comme jamais !

— J'imagine. c'est n'importe quoi ! Je connaissais même pas ce type. Et il s'est suicidé, il a pas été tué. Non ?

— Ben oui, c'est ce que je leur ai dit. Ah, je te jure, parfois, ce village !

Puis, le silence. Elle savait donc pourquoi la police me cherchait ou croyait le savoir et ne m'en avait rien dit. Elle me poussait à aller vers eux alors qu'elle pensait que j'étais accusé de meurtre.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que des idées pareilles circulaient ?

— À quoi ç'aurait servi ?

— Mais tu as pensé que la police me cherchait pour ça. Parfois, je ne te comprends pas. Tu me protèges et, d'un coup, plus personne. Nada. Va mourir.

— Florent, je ne te permets pas de me parler comme ça. Je ne t'ai rien dit, parce qu'il n'y avait rien à dire. Ce sont des rumeurs, de sales rumeurs, parce que les gens ne nous aiment pas. Je savais bien que ce n'était pas pour ça.

— Bon, ok, c'est bon. N'en parlons plus.

— Si, parlons-en. C'est toi qui es parti, Flo, je ne t'ai jamais lâché. Jamais, tu m'entends !

Je ne sais pourquoi je choisis ce moment pour lui parler de Mathilde, de cette histoire qu'elle m'avait volée comme si ma mère avait alors mise à mal toute ma vie, comme si elle m'avait enchaîné à elle à tout jamais ou qu'en tout cas, elle en eut le souhait. Je parlai de Mathilde. Je m'emportais et je savais que j'avais en tête Joséphine, la promesse que je lui avais faite et tout cela qui tombait à l'eau, parce qu'ici j'étais un meurtrier, je tuais les gens, je leur collais une corde au cou et, ciao, je m'en allais ; mais pour ma mère, qui étais-je ? Pouvait-elle avoir pensé que je fus coupable de ce dont on m'accusait ? Pourquoi ne m'avait-elle pas prévenu ? Toutes ces questions me traversaient tandis que j'entendais en écho ma

voix, une voix grave, une voix d'homme qui jugeait sa mère. Elle se justifiait, elle pleurait. Elle s'expliquait, mais ma colère était infinie et prenait sa source dans de multiples petits ruisseaux qui s'étaient creusés au fil des années et, bien sûr, je finis par lui envoyer à la figure le départ de mon père. Sa fuite, parce qu'on ne pouvait pas rester avec elle, parce qu'elle vous bouffait et que pour vivre, il fallait partir. Je lui dis que j'étais parti pour la fuir, elle, pour exister enfin !

Elle ne dit plus rien. Elle ne pleurait plus. Elle me regardait avec son regard triste, son abattement habituel, sa posture de victime et je la haïssais d'être si prévisible. Ma mère ! Je ne sais pas si elle était assez fine pour avoir compris que la police se questionnait sur mon éventuelle culpabilité ou si, décidément, elle ne comprenait rien à ce que mon comportement disait de mes inquiétudes. Cela expliquerait bien pourquoi elle n'avait pas su que j'y étais ce jour-là, dans l'église, avec lui.

11.

J'entrai dans ma chambre, un lieu qui appartenait au passé. Il me semblait me retrouver dans un espace qui n'était que la copie de ce qu'il fût pour moi il y a de cela seulement deux ans, deux petites années. Deux années de découvertes et de culpabilité... Un lieu froid et mort qui n'était plus qu'un espace vide dont l'âme s'était envolée avec moi ce jour fatidique où on avait enterré Éric Lardais. Un lit d'enfant avec sa couette aux couleurs dépassées des drapeaux du monde entier, mes bandes dessinées par dizaines, les murs blancs, le plafond dont la peinture craquelait depuis tant d'années, beaucoup de blanc dans cette petite pièce et cette couette que je dois avoir depuis que j'ai un lit. Tout était blanc comme mon esprit l'était.

Je m'assis au sol et passai ma main droite sur l'une des lattes du parquet. Je caressai le bois tout en regardant par la fenêtre. Je me souvins de mon inquiétude lorsque l'angélus a sonné après

la mort d'Éric et lorsqu'il n'a plus sonné. Je scrutai la fenêtre qui avait laissé pénétrer le monde extérieur dans ma chambre, l'annonce de la mort d'Éric, le cri qui allait tout révéler et mon départ. Je me souvins de tout ça. Je grattai à présent la latte au sol, tentant de la soulever en glissant mon doigt dans un trou creusé par le temps. Pourquoi n'avais-je pas pu faire de cette chambre mon abri alors que l'église parvenait à m'offrir un lieu de sécurité ? Quelle étrange idée que de me réfugier sous l'ombre d'un clocher plutôt qu'entre ces quatre murs qui étaient destinés à protéger ma solitude... J'arrachai la latte du parquet en m'écorchant au passage. Du sang coulait de mon doigt et ça n'avait pas d'importance. Je tentai d'arracher une autre latte qui, elle, résistait. Je brisai l'abri qui n'en avait jamais été un parce qu'elle était là, bien sûr, parce qu'elle tournait autour de ma chambre comme une mouche que vous ne pourrez jamais chasser. Ma mère veillait, ma mère fouillait, ma mère attendait. Derrière la porte, peut-être, ou dans la cuisine. Elle veillait à ne rien laisser échapper et je sus alors que cette

chambre n'était pas vraiment la mienne. Je fixai le bout de bois que j'avais en main. Je pensai que j'aurais pu chercher pendant mon enfance ou mon adolescence de telles cachettes sous les lattes, derrière les meubles pour y cacher des dessins, des lettres, des secrets. J'aurais pu jouer à cacher et elle aurait joué à trouver. Je ne suis pas joueur, alors, au lieu d'avoir des secrets, j'ai cultivé le vide : le vide et l'absence.

J'observai chaque recoin de ma chambre et ne constatai que ce blanc, ce trou, ce vide abyssal. Est-ce que, durant mon enfance, j'avais eu des jouets ? Est-ce que ma chambre regorgeait de petits personnages, de constructions appliquées, de dessins et d'autres créations ? Je n'avais aucun souvenir de tout cela. Je n'avais en tête que le harcèlement, la solitude, l'ennui et puis, le clocher, le refuge, une forme d'apaisement, ou comme une acceptation de ma solitude. Il me sembla que dès lors, j'avais trouvé cet espace loin de tous, caché, et j'acceptai l'être que j'étais, cette différence que je ressentais et que d'autres nommaient sauvagerie, autisme, bêtise ; mais il avait

bien dû y avoir un moment où j'avais joué dans cette chambre, dans cette même solitude, peut-être. Si du temps où mon père était là, j'étais un enfant normal, enjoué, vivant, quelles étaient alors mes activités ?

« Vivant ». Étais-je mort à son départ comme semblait le dire ma mère avec ses mots à elle : « Tu n'étais plus le même », « Tu étais comme éteint, tellement triste » ? Je triturai ma blessure avec le bout de bois et imaginai que j'aurais bien pu penser à la mort comme ultime solution. Jamais une telle idée n'avait pénétré mon esprit même au temps qu'on dit tourmenté de l'adolescence. La mienne ne le fut pas. Jusqu'à Mathilde. Jusqu'à la conscience que ma mère me volait. Elle n'avait pas pu jusque-là, puisque je n'avais aimé qu'elle et mon père, sans doute. J'aimerais tant retrouver la mémoire. Je collai ma main blessée sur mon cœur et la frottai à mon tee-shirt blanc.

12.

J'attendis. Ce Léon Millet allait-il m'immobiliser ici des jours, des semaines, des mois ? J'avais besoin de rester là où tout s'était passé, de clore cette histoire et, pour cela, j'attendais d'être officiellement innocenté par la police. J'attendais donc cette seconde entrevue avec ce Millet, qu'ils aient procédé à leur enquête sur moi s'il le fallait. Puis, je partirai, je rentrerai. Les journées me paraissaient affreusement longues. Je restais enfermé dans cette chambre qui devenait un enfer tant elle mettait en lumière l'absence de souvenirs. Je voulais comme Raymond Queneau pouvoir écrire : « Je me souviens », mais rien ne revenait, ou seulement ces dernières années avec Mathilde, puis son absence. Cet abandon qui aurait dû m'en rappeler un autre. Mon père, cet homme qui était là jusqu'à mes six ans, cet homme que ma mère avait tant aimé et tant haï. Je passai ces journées à tenter de créer une image de notre vie avant son départ, mais rien

ne venait. De qui étais-je le fils ? Pourquoi cela devenait-il si important ? Il y avait quelque part dans le monde un homme qui était mon père, qui avait vécu avec moi, m'avait aimé, sans doute, puis s'en était allé sans jamais donner de nouvelles. Peut-être pensait-il parfois à nous, à moi ? Peut-être n'osait-il pas réapparaître au seuil de notre porte ou même nous écrire ou nous téléphoner ? Peut-être ne m'avait-il jamais aimé ?

Je devenais fou enfermé à longueur de journée dans cette chambre vide à manger silencieusement avec ma mère heureuse d'avoir retrouvé son fils. Elle tentait bien de me pousser à lui parler, mais je me sentais en territoire ennemi et je restais silencieux, répondant peu à ses sollicitations. J'aurais pu lui poser des questions sur ma vie de petit garçon, mais je savais qu'elle répéterait inlassablement la petite chanson que j'avais toujours entendu, cette image idéale de notre petit trio heureux et puis, pof, parti, plus rien ; et moi qui me ferme, change et deviens ce que je suis : « un garçon éteint », comme elle dit. Elle ne savait pas que j'attendais un autre rendez-vous

à la gendarmerie pour partir. S'imaginait-elle que j'allais rester indéfiniment avec elle ? Elle me conseillait d'aller prendre l'air sans comprendre que je ne pouvais pas risquer de me retrouver face à ceux qui m'avaient dénoncé ou même, à ceux qui me pensaient capable d'un crime. J'étais en territoire ennemi et je restais cloîtré.

Fréquemment, j'allais à la cave pour être loin du regard de ma mère, pour occuper un lieu sombre avec, sans doute, le désir de retrouver un peu ma vie d'avant. Je passais des hauteurs du clocher à cette pièce qui me semblait ensevelie sous la terre et, bien sûr, je revoyais ces outils, cet atelier qui avait sans doute servi à tailler, couper, visser, que sais-je ? Seul vestige de mon père, je me perdais en contemplation de ces outils qu'il avait tenu entre ses mains, outils que j'avais également apporté à l'église pour bloquer le mécanisme de la cloche. J'attendis donc et j'attendais dans la cave. Ma mère me poussait dehors, je sortais et passais par la grande grille qui menait de la rue à la cave et dont j'avais forcé sans mal le verrou. J'attendais et je fouillais. Ferraille

et bois, voilà toutes les richesses que je trou-
vai. Je n'étais plus le même que lorsque j'étais
constamment dans le clocher. Le temps me pa-
raissait long et ma tête était pleine à craquer. Je
retournai dans tous les sens l'idée qu'un habitant
de Becherel s'était rendu à la police pour trans-
former ce suicide en crime. Les jours passants,
je me terrai de plus en plus dans cette pièce
qu'éclairait à peine la lumière du jour. Une faible
ampoule siégeait au-dessus de l'établi, offrant un
éclairage sommaire à ce bois poli par le temps.
Je me demandai si mon père passait beaucoup de
temps dans cette pièce, si j'avais pu rester ici avec
lui... Je pris les outils dans mes mains, les cares-
sai, en évaluai le poids, la texture, comme pour
sentir mon père dans ces objets qu'il avait tenu
entre ses mains. Je ne cherchais plus à retrouver
une mémoire enfouie dans les plus profondes
couches de mon pauvre cerveau, ni même une
mémoire plus sensitive, mais je cherchais à sentir
ce que lui-même avait perçu, à être lui l'espace de
quelques instants, être dans la cave, debout, pen-
ché au-dessus de l'établi faiblement éclairé par

cette vieille ampoule poussiéreuse et savoir ma mère en haut en train de s'affairer pour la maison, pour son mari, pour le petit garçon qui devait traîner entre ses jambes et mon père caché là, sous la terre, sous la maison.

Ma mère disait qu'il passait beaucoup de temps à bricoler, mais bricoler quoi ? Bricoler pour quoi ? Qu'avait-il fabriqué ? Elle ne disait rien, en somme. Un soir, à table, je lui posai ces questions, des questions précises, nombreuses, pointilleuses. Elle ne voulait pas en parler. Elle soupirait comme pour repousser ce passé trop lointain, trop perdu. Ne pouvant rien obtenir d'elle sur cette nouvelle obsession, je voulus la forcer à me dire qui avait parlé, qui m'avait accusé, qui faisait circuler les rumeurs mais là non plus, je n'obtins rien si ce n'est ce bout de phrase :

— Va donc demander au curé, il sait tout.

« Il sait tout » et, si c'était vrai, savait-il tout ? Je connaissais Éric, maintenant que j'avais rencontré trois de ses amants, les êtres qui l'avaient sans doute le plus aimé au monde. Alors, le curé savait peut-être, mais moi plus encore...

C'est cependant dans cette petite phrase de ma mère que s'est glissée en moi l'obsession d'aller le voir.

13.

L'angélus sonna sans que j'en éprouve la moindre émotion. Je sortirai à la levée du jour et je l'attendrai. Depuis ces quelques jours, depuis l'entrevue avec Millet ou, plutôt, depuis la mort d'Éric, je n'avais pas prêté la moindre attention à l'angélus. J'étais un autre homme. Le clocher, ma peau de peureux, ma mère et le village : tout cela était du passé, un temps englouti par cette corde, cette corde qu'il s'était glissé autour du cou. Les angélus, ma vie rythmée, mes rendez-vous dans le clocher, tout cela était terminé depuis bien longtemps.

J'étais devant la porte de l'église alors que l'angélus sonnait. Je savais que le curé viendrait au moins une heure avant sa messe et qu'il viendrait seul. La porte était fermée, je m'appuyai contre la pierre et scrutai la place, craignant le passage d'un

habitant. Le jour se levait doucement, je serai sans doute reconnu si quelqu'un venait à s'aventurer sur la place. Alors ? N'avais-je pas le droit de me promener librement dans Becherel ? Je craignais de façon totalement irraisonnée un lynchage, qu'on me tombe dessus, qu'on m'insulte, me frappe, qu'on me punisse violemment d'être moi, d'être là. On, on, on. Ce « on » m'a toujours fait peur et donné le sentiment d'être en danger. Ces personnes qui parlent, parlent, parlent. Celles qui inventent, celles qui colportent, celles qui font enfler la parole des autres et d'autres encore qui la transforment encore et encore jusqu'à construire des monstres, des victimes, des moins que rien et je suis à présent ici, peut-être pour chaque habitant, le criminel qui pend les hommes dans les églises.

Je fus soulagé d'apercevoir le Père Fages trotinant vers l'église de son pas alerte, un léger sourire aux lèvres. Je m'avançai de quelques pas, veillant à rester dans l'ombre pour ménager l'effet de surprise. Lorsqu'il se rapprocha, je l'appelai : « Père Fages, j'ai à vous parler. »

Il me reconnut immédiatement.

— Je t'attendais.

— Hein ? Mais je ne savais pas moi-même que je viendrais vous voir.

— Il le fallait, pourtant.

— Pourquoi ? C'est vous qui m'avez accusé ? C'est ça. Bien sûr. C'est évident. Le père *je-sais-tout*.

— Florent, calme-toi. Entre. Nous allons discuter dans l'église. C'est un lieu où tu te sens bien, n'est-ce pas ?

— Il n'y a aucun lieu où je me sente bien. Mais entrons !

Je le suivis dans une petite salle remplie de cartons de cierges. Je me fis la réflexion qu'il n'aurait pas à en commander avant une dizaine d'années. Nous nous assîmes sur les deux chaises qui traînaient là et j'attaquai :

— Père Fages, vous savez bien sûr que des gens dans le village m'accusent de meurtre.

— Oui, Florent, je le sais.

— Qui est-ce ?

— Tous ou presque.

— Oui, mais qui a commencé ? Qui a allumé la mèche ? Qui est allé à la police dire que j'avais tué un homme et que je lui avais passé la corde au cou ?

— Je ne sais pas... Je ne sais pas... Je t'assure. Le bruit a commencé à courir il y a quelque temps. J'ai entendu cette histoire se raconter au sortir de la messe. Puis, elle s'est diffusée partout ailleurs. J'ai demandé à Jeanne ce qui se passait. Elle m'a dit que madame Gradenne lui avait parlé de ça. Elle le tenait elle-même de son fils et, pour son fils, je ne sais pas... Florent, je savais que tu viendrais. Tu... Je sais, ou je crois, savoir ce qui s'est passé.

— Et qu'est-ce qui s'est passé, alors ?

— Tu étais là, n'est-ce pas ?

— Oui.

Là, je ne sais pas pourquoi, j'ai éclaté en sanglot. Je ne pouvais plus articuler un seul mot. Il restait en face de moi sans rien dire, puis il finit par attraper ma main, seulement cela, tenir ma main et me laisser pleurer. J'avais en face de moi un père. C'était à cela que je pensais lorsque

je sentais sa main dans la mienne. Je finis par me calmer. Nos regards s'entrecroisèrent durant un long moment.

Il me demanda d'une voix douce et feutrée ce qui s'était passé et je lui racontai. Bien que ce ne fût pas la première fois, il me semblait que c'était à présent bien différent. Peut-être parce qu'il m'avait toujours connu ou parce qu'il savait ce que représentait pour moi l'église, ce que c'était que d'avoir peur face à quelqu'un quoiqu'il fasse ? Il m'écoutait en sachant ce qu'était le clocher pour moi et ce que représentait ma peur. Il m'écoutait en saisissant que je ne pouvais qu'être sidéré par l'apparition d'Éric dans le clocher. Parler me fit du bien. Raconter les bruits, son cou qui craque et qui craque toutes les nuits dans mes rêves, le bruit des cloches et de son corps qui tape contre le bois. Il me demanda si j'avais raconté cela à la police. Je lui dis que oui, à la police et à quelques autres.

— Je sais de quoi est mort Éric Lardais.

— Comment ça ?

— C'était ce que j'étais venu dire à ses parents quand ils ont appelé la police.

— De quoi est-il mort ?

— De sa pendaison, bien sûr. Mais je sais pourquoi il l'a fait. Il a voulu devancer une mort prochaine, une mort certaine.

— Tu veux dire qu'il était condamné ?

— Oui.

— Malade ?

— Oui... Il avait le SIDA.

— Ah !

Je lui racontai ma rencontre avec Berthie, Robin et Pablo, le bel être qu'était Éric et ma colère, bien sûr, de n'avoir rien empêché et, parfois, le sentiment que c'était peut-être comme cela qu'il fallait que ça se passe. Il avait choisi. Il en était libre. Le père Fages m'indiqua d'un geste qu'il ne souhaitait pas entrer dans ces questionnements.

— Pourquoi saviez-vous que je viendrais ?

— Ta culpabilité.

— Mais je ne suis pas coupable !

— Oui et non.

— C'est ça, oui et non ! Vous n'y comprenez rien, en fait. Vous ne savez pas ce que vous auriez fait vous-même. On ne sait jamais comment on peut réagir face à l'impensable. Si vos peurs archaïques, votre cerveau reptilien vous envoie un signal de danger... Alors, vous faites comme moi : vous vous enrôlez sur vous-même, vous vous balancez, vous vous endormez, vous fuyez, vous êtes un animal, un pauvre diable capable de rien... Ou du pire, mais c'est pas moi qui l'ai tué, c'est pas moi qui lui ai refilé le SIDA, c'est pas moi qui l'ai empêché d'être soutenu face à la maladie. Tout ça, ce n'est pas moi !

Je partis précipitamment, courant dans l'escalier de bois menant au clocher. Il me suivit et me vit assis, recroquevillé, la tête enfouie au plus près de mon ventre. Il me dit : « Reste là le temps de ma messe, je te rejoins après. »

14.

Dès qu'il fut parti, je me levai, rejoignis l'escalier de bois, en montai quelques marches afin d'accéder à la poutre à laquelle Éric s'était accroché armé de sa corde. Hissé sur la pointe des pieds, je passai à plusieurs reprises ma main sur le bois rugueux. Je montai encore quelques marches et sautai vers la poutre, la saisissant des deux mains, mes pieds pendant dans le vide.

De la force de mes bras, je me tractai vers le haut, m'y reprenant à trois fois et risquant une chute de près de trois mètres. Je finis par parvenir à me soulever suffisamment haut pour passer l'une de mes jambes au-dessus de la poutre. Je dus allonger le haut de mon corps, car j'étais très exactement sous la cloche. À califourchon sur la poutre, le haut de mon corps allongé, collé au bois, la cloche massive au-dessus de mon dos, mes deux jambes pendant dans le vide, contorsionné, donc, je regardai au sol un long moment malgré la sensation de vertige qui m'étreignait. Là où je

regardais s'était déjà pendu un homme. Quelqu'un avait coupé la corde et l'homme avait sans doute été déposé au sol avec respect. Cet homme, c'était Éric Lardais que j'avais vu vivant et dont jamais je n'oublierai le regard noir. Je ressentis une douleur à la poitrine.

Je fixai mes deux mains sur la poutre et lançai mes jambes dans le vide. Pour cela, je basculai d'abord ma jambe de l'autre côté et me pendis à nouveau suspendu à mes bras. Puis, je lâchai tout, mais je n'avais pas une corde au cou et je tombai sur mes pieds, me réceptionnant douloureusement sur les genoux et les mains. Je tombai dans un bruit fracassant à l'endroit-même où Éric avait dû être déposé. Ce fut alors que je les vis arriver un à un. Une troupe de neuf personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux, faisait cercle autour de moi. Je perdis connaissance un instant, des cris me ramenèrent à moi comme si on venait me repêcher brutalement du fond d'une rivière. Seulement, il ne s'agissait pas de me sauver, mais bien de m'agresser.

— Il est là. C'est lui... Père Fages. Il est là-haut.

— Ah ! Tu fais moins le malin !

— Dégage de notre église !

Une vieille dame me poussait avec sa canne sans discontinuer. J'étais courbé, lui offrant de quoi décharger sa haine. La voix du Père Fages recouvrit ensuite tout ce tumulte. D'un cri, d'un seul, il les somma de descendre et de me laisser. Ce qu'ils firent dès lors qu'il arriva près d'eux. Il m'aida à me lever. J'avais atrocement mal au dos.

— Je ne comprends pas. Comment est-il possible que ces gens pensent que j'ai pu tuer Eric ? Et faire passer ça pour une pendaison ? C'est ignoble !

— Je ne sais pas, Florent. Ils ne te connaissent pas. Quelqu'un a dû lancer cette idée en invoquant des raisons qui expliqueraient son acte. Des rumeurs, j'en ai vu circuler ici. J'en ai vu qui ont chassé des gens. Tu ferais mieux de partir ou de rester discret le temps que tout ça se calme.

— Mais je ne peux pas être plus discret. Je suis la discrétion même. Je n'ai jamais été que

cela. J'attends que l'enquête soit close et je vous assure que plus jamais, je ne mettrai un pied dans ce village.

— Je comprends, Florent. Mais j'ai peur que les êtres humains soient les mêmes partout.

— Oui, sans doute mais, ici, ils m'ont vu grandir et m'ont rangé dans une case, enfermé dans un tiroir et, dessus, il est écrit FOU. Voilà la différence.

— Tu n'es pas fou, Florent.

— Je sais. Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Oui... Allez, il faut rentrer chez toi, à présent.

— C'est ça. Et vous croyez pas que vous avez un rôle à jouer dans tout ça ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Un homme se suicide dans l'église. Vous savez que je n'ai rien fait d'autre que de l'abandonner à son sort. Il avait le SIDA. Il ne l'a sans doute dit à personne, ici. Vous ne croyez pas qu'il a voulu dire quelque chose en mettant fin à ces jours dans son village, dans l'église, et pas ailleurs ?

— Si. Sans doute... Mais qu'y puis-je, à présent ?

— Vous pourriez informer sa famille sur sa maladie et proposer une messe où vous lui rendriez hommage parce que, peut-être, il a remis son corps... Et son âme... Entre les mains de Dieu. Dire que c'est un suicide lié à une sale maladie, ce qui attestera le fait que je n'y suis pour rien.

— Je ne peux pas faire cela, Florent, pas sans une demande de la famille. Ce n'est pas à moi de leur annoncer ce que tu me dis alors que je n'ai pas de preuves de ce que tu avances. Il faudrait qu'un médecin atteste de ça ou la police et que ce soit eux qui l'annoncent. L'as-tu dit à la police ?

— Oui... Laissez tomber. Vous ne valez pas mieux que les autres. Je m'en vais.

Je quittai l'église le corps et l'esprit tourmenté. Je regagnai la cave en espérant que la police appelle au plus vite.

15.

Un matin, ma mère finit par savoir où je passais mes journées. Elle ouvrit la grille menant à la cave par l'extérieur de la maison, surprise de me voir assis à l'établi un marteau à la main. Elle surgit devant moi après avoir complètement ouvert la grille, son grand corps se projetant devant l'établi.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Rien.

— Tu bricoles ?

— Non.

— Pourquoi tu restes pas à la maison plutôt qu'être là dans le noir ?

— C'est pas ce que faisait mon père ?

— Pas seulement... Ton père, il bricolait.

— Ah oui ? Et il bricolait quoi ? Et quand ?

— Le soir, le week-end. Il fabriquait... Il sculptait.

— Il sculptait ?

— Oui.

— Mais parle-moi ! J'ai besoin de le connaître.

— Il est parti, Flo. Il est parti. Tu n'as pas de père.

— Si, j'ai un père. Il a été là six ans. Pourquoi il est parti ?

— Parce qu'il... J'en sais rien... Il supportait pas, je sais pas, la famille, le village, la maison, peut-être même moi !

J'avais réussi à la rendre triste. Elle pleurait et, à nouveau, elle s'était refermée, laissant pourrir en elle ce qu'elle savait de mon histoire. Je parvins tout de même à savoir que mon père était fasciné par les cartes géographiques et qu'il sculptait des cartes : carte d'une région, carte de pays qu'il rêvait de visiter, cartes du monde, globes terrestres laissant apparaître mers et montagnes, campagnes et villes, collines, sentiers, ruisseaux, rivières, mers. Il les peignait ensuite, mais qu'étaient devenues toutes ces cartes de bois ? Avait-il pu les apporter avec lui ? Était-il parti avec un léger bagage ou avait-il emmené tout ce à quoi il tenait ? J'avais toujours le marteau

en main et ma mère s'était à présent assise sur le tabouret qui traînait au fond de la cave. Elle était silencieuse et me regardait avec un regard triste.

— Tu le regardais travailler ?

— Oui, parfois.

— Tu l'as beaucoup aimé ?

— Infiniment.

Dans ces moments, je la respectais profondément, parce qu'elle n'aimait jamais à moitié. Un peu comme moi, sans doute.

Je me rendis compte de ce qu'il avait représenté pour elle, de ce pourquoi elle n'avait jamais laissé la possibilité à un autre de le remplacer. Toute ma vie, j'avais cru être celui qui l'empêchait de fonder une nouvelle famille, d'aimer à nouveau et ce n'était pas cela. Il l'avait quittée, mais elle lui était restée fidèle. Une fois qu'elle aimait, elle aimait démesurément, quoiqu'on lui fasse. C'était pour cette raison qu'elle m'avait accueilli à mon retour de Guidel avec bienveillance et calme.

— Maman, j'ai besoin d'être seul.

— Tu peux rester à la maison. Je ne te dérangerai pas.

— Non, j'aime bien être ici.

— Bon, comme tu veux. Je t'attends pour manger ?

— Oui, comme d'habitude.

Elle est sortie par la grille menant à la rue, la refermant précautionneusement derrière elle. J'étais à nouveau seul face à l'établi, observant les outils et imaginant plus précisément leur utilité. Ainsi, chacun d'eux servait à creuser dans du bois des creux, à les ciseler pour représenter des lieux. Je comprenais mieux également pourquoi j'avais trouvé un carton rempli de pots de peinture et de pinceaux. Je recommençai à fouiller afin de comprendre l'utilité de tout ce qu'il y avait dans les cartons. J'eus beau tout retourner, déballer, étaler, je ne trouvai rien qui eut un quelconque rapport avec ces cartes et globes terrestres en bois. J'aurais tant aimé tenir entre mes mains un objet de sa conception, mais je m'éloigne de notre sujet : Éric Lardais et mon meurtre, ou son meurtre. Éric Lardais et mon père... Je ne pouvais ôter de mon esprit l'idée que mon père sculptait comme Berthie. Enfin, pas

tout à fait, car elle était une artiste modelant des visages et des corps, tandis que mon père se restreignait à des cartes géographiques. Était-il un artiste ou un copiste ? Une carte du monde ou d'un territoire ne laissait aucune liberté créative. Je tentai désespérément de rattacher mon monde à celui d'Éric, mais il ne me fallait pas chercher ce qui nous reliait dans sa vie d'adulte à Paris, mais bien dans ce village dont nous étions tous les deux originaires, ce village qui nous avait rejeté tous deux, Éric avec sa vie parisienne, son homosexualité, sa maladie et moi, avec ma sauvagerie, mon isolement, ma marginalité.

16.

Elle m'avait bien recommandé de ne pas l'appeler. J'ai pensé qu'elle souhaitait me pousser ainsi à aller au bout de ma démarche. Enfin, ma démarche... La sienne, plutôt ! Pourquoi tombais-je toujours amoureux de filles aussi déterminées ? Je voulais l'appeler. Je devais lui dire que la police me recherchait, que j'étais accusé d'un

meurtre, que des personnes dans le village voulaient ma peau.

J'allai dans une cabine téléphonique à la sortie du village pour appeler Joséphine chez sa mère, estimant avoir assez de nouvelles pour rompre ma parole. Je reconnus immédiatement la voix de cette femme, sa froideur et sa méfiance. Celle-ci me répondit qu'elle était absente. Je transmis mon numéro de téléphone à contre-cœur, ne souhaitant pas que ma mère décroche et parle à Joséphine.

J'appelai aussi Peppone au bar, espérant qu'il puisse transmettre mon message à Jo ou lui rappeler simplement mon existence. Je lui dis que je restais quelque temps auprès de ma mère qui était souffrante. J'y rajoutai une histoire incluant la nécessité que j'aide la police dans le cadre d'une enquête sur un suicide. Je savais que Peppone répèterait tout à Joséphine tant il serait fier de lui donner de mes nouvelles. Elle comprendrait alors que l'enquête concernait la mort d'Éric et le doute de la police sur mon implication. Je dis simplement à mon affectueux ami que

ma mère était immobilisée à la suite d'une chute et que je devais m'occuper de ses repas et des tâches de la vie quotidienne le temps qu'elle puisse à nouveau se déplacer. Je restai vague sur le suicide, expliquant qu'il y avait eu une pendaison dans le village et que la police interrogeait les personnes qui connaissaient l'homme comme c'était la procédure avant de classer effectivement la mort en suicide. Il me passa Hervé à qui je posai des tas de questions sur son activité, évitant ainsi qu'il tente de me faire parler sur ce qui m'arrivait. Je pris les choses en mains, dirigeant la conversation. Je commençais peu à peu à comprendre qu'être actif évitait un certain nombre d'ennuis. C'était une façon d'avoir le contrôle sur les événements, voire sur les personnes, leur indiquant l'espace de liberté que vous leur laissiez pour vous répondre. J'avais toute ma vie opté pour la passivité comme si m'effacer pouvait m'apporter la paix. Ma technique était l'oubli. Si j'étais discret, si on ne me voyait pas, si je prenais le moins de place possible, alors, je ne serais presque pas là. Presque. Tout était dans ce

presque, parce qu'on ne pouvait pas disparaître. Au moment où je parlai à Hervé, je compris que je pouvais établir des règles dictant à l'autre où était sa place. Pour cela, il fallait oser dire non comme l'avait fait Léon Millet quand je lui avais demandé de boire un café, comme le faisait Joséphine en ne me rappelant pas, comme l'avait fait mon père avec son départ. Je pouvais dire non, mais aussi forcer l'autre à me répondre, à m'écouter, en tout cas, et à ce moment-là, s'il ne le souhaitait pas, il aurait lui aussi la possibilité de refuser. Peut-être mon père n'avait-il pas su faire cela, dire à ma mère : « Non, je ne veux pas vivre là, non, on ne va pas chez tes parents tous les dimanches, non, je ne veux pas d'enfant. » Toutes ces idées me vinrent à l'esprit en parlant à Hervé et je décidai d'aller voir les frères d'Éric et de leur dire ce que je savais. Restait à savoir comment procéder... Il fallait que je les cueille au sortir de chez eux, l'un ou l'autre. Je devais faire entendre la voix d'Éric. J'étais venu pour ça et je ne repartirai pas sans l'avoir fait. Pour croiser les frères d'Éric, il me faudrait bien sortir dans le village.

Je devais relever la tête, être fier, m'assumer. M'assumer tel que j'étais. Je quittai la cabine téléphonique et traversai le village le dos droit.

17.

Je laissai tomber ma vie de cloîtré et je me mis à me promener dans le village comme je ne l'avais jamais fait. Je parcourus les rues, traînai devant les boutiques, observai l'architecture des maisons, j'arpentai les jardins, m'aventurai dans des chemins jamais encore explorés qui menaient pour la plupart vers des champs et je découvris mon village comme un espace habité d'une histoire. Traversé par une étrange affection pour Becherel, je commençai à me demander si je n'avais pas finalement des racines qui s'étaient plantées là sans que je ne m'en rende compte.

Je pris sur moi pour ne pas fuir lorsque je croisai quelqu'un. Je contrôlai alors ma respiration, veillai à rester digne et saluai d'un léger mouvement de tête. Personne ne m'adressait la parole et j'étais soulagé sans doute autant qu'eux.

J'avais parfois l'impression que deux ou trois personnes regroupées commentaient ma présence. Je laissai glisser ces pensées qui peut-être n'avaient rien à voir avec la réalité. J'affichai aux yeux de tous ma solitude et mon droit d'être là au milieu d'eux. Quelque chose m'échappait, toutefois. Pourquoi les quelques personnes qui étaient dans l'église voulaient me détruire ? J'avais vu dans leurs yeux une telle haine et je ne croisai à présent qu'indifférence. Avais-je dû faire face à l'envers de leurs bons sentiments, à leur rapport à la morale ou au péché ?

Peu à peu, j'orientai mes promenades vers le lotissement où habitait la famille d'Éric. Je trouvai un tout petit chemin en face de leur entrée au sein duquel je me dissimulai et restai des heures à épier leurs allées et venues. Au bout de quatre jours, j'avais dressé une liste assez précise de leur emploi du temps. La mère sortait le matin à huit heures dix et prenait sa voiture, une belle Mercedes noire rutilante. Avant de démarrer, elle jetait un coup d'œil dans le rétroviseur et resserrait lentement les lèvres, sans doute pour ajuster le rose

qui lui ourlait la bouche. Elle démarrait ensuite et s'éloignait de la maison pour la journée. À huit heures trente-cinq, le père montait dans son Espace et démarrait en trombe comme s'il était déjà très en retard. L'un des frères, un jeune homme qui devait avoir mon âge et tout aussi grand que son père, partait à vélo à dix heures trente tandis qu'un garçon qui n'avait sans doute pas dix-huit ans ne sortait qu'à treize heures trente à pied. Je rentrais chez ma mère une fois que tout le monde était sorti et je revenais vers quinze heures. Son frère rentrait toujours à vélo à dix-sept heures quarante suivi de près par la Mercedes qui faisait son entrée dans leur parking à dix-sept heures cinquante. Le père ne rentrait jamais avant dix-neuf heures quarante. Le plus jeune frère rentrait quant à lui vers dix-neuf heures dix. Donc, si je voulais voir les deux frères, il me fallait les rencontrer entre huit heures trente-cinq et dix heures trente.

Lorsque je partis après l'angélus le vendredi matin observer pour un cinquième jour les sorties, je sus que j'agirai. Le père sortit comme à

son habitude. Il me sembla toutefois plus lent que les autres jours. Mon jugement était sans doute faussé par la peur. Je m'avançai vers la porte, abaissai doucement la poignée et entrai.

Je revis le salon, cette table à laquelle ils m'avaient fait asseoir, je jetai un coup d'œil au verrou qui devait cette fois rester ouvert. J'allai vers la cuisine et reconnus cette porte dans l'encadrement de laquelle j'avais vu les deux frères d'Éric il y a de cela à peine un peu plus d'une semaine. La cuisine était meublée sommairement. Une table blanche en formica pouvant accueillir six personnes siégeait au centre de la pièce. Un grand plan de travail occupait une partie de l'espace avec à son bout un double évier en céramique marron qui tranchait avec le bleu dépassé des murs. Je sortis de la cuisine, me retrouvant au salon. Je m'aventurai sur le côté droit qui laissait apparaître un escalier de bois. Je montai à l'étage après avoir pris soin de retirer mes chaussures. Je traversai un couloir et repérai deux portes de chaque côté. Ce devait être quatre chambres. Au fond du couloir, je vis encore deux portes

ouvertes cette fois. Je me dirigeai vers elle et découvris tout d'abord une salle de bain sur la gauche et des toilettes sur la droite. Le jeu des couleurs continuait, puisque chaque pièce avait son propre papier peint. La salle de bain arborait un papier peint vert-pomme et les toilettes étaient peintes en turquoise.

Il me restait juste à pousser doucement l'une des quatre portes. Si c'était bien quatre chambres, alors, l'une d'elle était celle d'Éric. Dans deux d'entre elles, il y avait logiquement ses deux frères qui dormaient. Je repartis vers l'escalier, n'osant risquer de me retrouver nez à nez avec l'un des frères. Je fis volte-face, trop curieux de découvrir la chambre d'Éric. J'ouvris la première porte à gauche. Rose. La chambre des parents. Un grand lit ancien, un édredon d'un blanc satiné. Des coussins vert-émeraude. Au-dessus du lit siégeait une photo de famille : les parents et les trois enfants. Éric devait avoir quinze ans, sur cette photo ; l'un de ses frères dix et l'autre, quatre. Éric était le seul à ne pas regarder le photographe. J'essayai de percevoir au

travers de cette photo ce que pouvait penser ou ressentir cet adolescent. Il avait déjà les traits fins que je lui avais remarqué et que Pablo avait si bien su rendre dans son portrait. Se sentait-il bien, dans cette famille ? Je n'aurais su le dire à partir de cette seule image. Je m'approchai d'une commode en bois assortie avec le lit, en ouvris avec gêne les trois tiroirs. Je n'y trouvai que des vêtements. Je sortis de la chambre. Il restait trois portes. Dans deux des chambres, il y avait les deux frères. J'ouvris délicatement la porte se situant face à la chambre des parents, elle était occupée. Je refermai immédiatement. J'ouvris tout aussi précautionneusement la porte se situant sur le même côté. Occupée elle aussi. Je me retirai et refermai la porte. Il restait donc la chambre située en face de celle des parents. Ce ne pouvait être que celle d'Éric. Enfin, anciennement, puisqu'il avait quitté sa famille depuis bien longtemps. J'entrai.

18.

J'étais installé sur le grand lit en train de regarder des photos d'Éric lorsque j'entendis du bruit dans la chambre de l'un de ses frères. Je remis en hâte les photos dans le tiroir du bureau après en avoir glissé une dans ma poche et longeai le couloir. Après avoir descendu l'escalier avec précaution, je remis mes chaussures et débranchai le téléphone. Je sortis de mon sac à dos les viennoiseries que j'avais achetées à la boulangerie et mon thermos de café, puis allai dans la cuisine chercher trois bols que je n'eus aucun mal à trouver dans le premier placard que j'ouvris. Je m'assis à la table au plus près de la porte d'entrée pour empêcher que l'un d'eux ne ferme le verrou s'il en avait le réflexe. Malgré mon habituelle anxiété, je me disais qu'entre jeunes Gens, nous pourrions nous parler. Je jetai un coup d'œil à l'horloge. Il était neuf heures vingt.

Lorsque le plus grand des frères descendit, vêtu d'un polo blanc et d'un pantalon de pyjama

en velours gris, je me levai et dis :

— Je me suis permis de rentrer sans y être invité. J'ai apporté de quoi partager tous les trois un petit déjeuner. J'ai besoin de vous parler.

Le jeune homme se retourna, cherchant sans doute à vérifier si son frère pouvait être derrière lui.

— Vous... Vous êtes entré comme ça ! Mais... Vous n'avez pas le droit ! Sortez de chez nous !

— Je vous en prie. J'ai besoin de vous parler. Je n'ai rien fait à Éric... Je vous assure. Je dois vous parler de lui. Réveillez votre frère, on discute autour d'un café et je m'en vais.

— Mais...

— Je vous en prie... Quel est votre prénom ?

— Frédéric.

— S'il vous plaît, Frédéric.

— Ok, je vais le réveiller. Mais au moindre faux pas, je vous sors.

Il monta les escaliers en quatre enjambées et je l'entendis appeler son frère : *Emeric*. Je n'en

revenais pas. Éric. Frédéric. Emeric. Comment était-ce possible ? Comment pouvait-on donner les trois variantes d'un même prénom à ses enfants ? Quelle place avait donc Éric dans cette fratrie ? Le plus jeune frère suivait dans l'escalier et je remarquai qu'il dépassait Frédéric d'une tête. Aussi longiligne qu'Éric, il était lui aussi très mince et grand.

— Ok, on va t'écouter.

Ils s'assirent pendant que je leur servais un café. Je ne savais comment présenter ce que j'avais à dire sans m'accuser. Si je commençais par sa mort, ils risquaient de me mettre dehors. Je devais absolument procéder autrement. Il me fallait leur annoncer ce qu'ils ne savaient pas, ce qui revenait à commencer par la fin.

— Votre frère était malade, gravement malade.

Ma pauvre annonce fut suivie d'un éprouvant silence. Nous étions tous les trois devant nos bols de café, avec notre croissant, et nous nous regardions. Il fallait que je continue :

— Il avait le SIDA et j'ai toutes les raisons de penser qu'il s'est suicidé avant que la maladie ne lui fasse perdre toute autonomie et ne détériore son corps... Je sais cela de son dernier amant.

— Son dernier amant ?

— Oui.

— Et vous, vous êtes qui pour Éric ?

— C'est une question difficile, mais avant d'y répondre, je veux que vous sachiez que j'ai rencontré des personnes qui l'ont profondément aimé lorsqu'il vivait à Paris. Je tiens à vous dire à quel point il était apprécié. Il avait réussi merveilleusement sa vie professionnelle, mais aussi conquis le cœur de très belles personnes.

— Vous êtes qui ? répéta Frédéric.

— Florent Bupain, je suis d'ici. J'ai grandi ici.

— Vous êtes qui pour Éric ? demande Emeric à la suite de son frère.

— J'y viens... J'ai eu des difficultés dans mon enfance, mon adolescence. J'étais timide, très anxieux et harcelé par des jeunes de mon

âge. J'étais seul, déscolarisé et des garçons bien plus costauds que moi cherchaient à me frapper, à me faire du mal, à m'humilier. J'ai fini par trouver un lieu dans lequel ils n'osaient entrer. L'église. Ce lieu au-delà de la protection qu'il assurait est devenu pour moi un refuge. Comme le curé ne voulait plus que je m'y cache, je me suis réfugié discrètement dans le clocher et j'y suis allé chaque jour jusqu'au moment fatidique où...

— Où ? dit sèchement Frédéric.

— Où il s'est pendu.

— Vous étiez là ?

— Oui.

Le silence encore. Emeric avala son croissant en deux bouchées tout en me regardant fixement.

— Et vous avez fait quoi ?

— Rien.

— Rien ?

— Oui, rien et c'est de cela dont je suis coupable. Je suis désolé. C'est cela aussi que je voulais vous dire.

— Vous êtes désolé, ben tiens !

— Je n'ai pas pu. Je ... Je ne sais pas expliquer ça. Mais j'en assume l'entière responsabilité.

— Pourquoi venir chez nous au risque qu'on appelle encore la police ?

— Parce que... Je sais pas... C'est important que vous sachiez. Je crois savoir pourquoi il s'est suicidé... L'esprit a horreur du vide.

— Quoi ?

— Rien. Je crois que quand un drame comme ça touche une famille, il est important de comprendre. De savoir pourquoi les gens s'en vont.

Le silence et puis, cette phrase qui résonnait dans ma tête : « Savoir pourquoi les gens s'en vont » et ce mot qui heurtait mon crâne : « Papa ».

— Je vais vous demander de partir.

— Bien sûr. Je vous donne mon numéro et mon adresse si vous voulez qu'on en parle plus longuement.

Je leur tendis le petit papier que j'avais préparé. Je quittai la maison, me dirigeant vers la

porte à reculons, mon thermos dans une main et mon sac dans l'autre.

19.

J'avais eu peur de leur violence, mais ils s'étaient montrés à l'écoute. Je leur avais dit tout ce qui était nécessaire, leur laissant la possibilité de revenir vers moi s'ils voulaient avoir d'autres éléments sur la vie de leur frère ou sur sa mort. Mes pas me conduisirent vers l'église. La contournant, je me dirigeai vers le fond du temple, tentant de pousser la petite porte que j'empruntais souvent lorsque j'étais enfant. Elle était malheureusement comme fermée comme c'était le cas depuis des années. Je m'assis contre la porte. Je me souvenais de ce moment où j'étais appuyé contre l'entrée de l'atelier de Pablo. J'étais maintenant à Becherel, j'avais parlé à la famille d'Éric... Lorsque la police me libérera, je pourrai rentrer à Guidel, Joséphine me rejoindra et tout cela sera derrière moi, derrière nous. Je sortis la photo d'Éric de ma poche. Je

ne savais pas pourquoi j'avais eu ce réflexe de la prendre, pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre... J'avais une photo d'Éric j'avais une photo de mon père. Un portrait qui laissait apparaître leurs visages. Éric était aussi brun que mon père était blond, tous deux avaient ces mêmes yeux noirs et c'était tout, juste ce regard noir. Les visages étaient différents, celui d'Éric dégageait une grande douceur, sa jeunesse laissant deviner une peau encore imberbe tandis que la photo de mon père me laissait imaginer un homme qui, bien que jeune, paraissait déjà très mature. Éric et papa. « Papa » : quel étrange mot dans ma bouche. La photo de mon père était dans ma chambre chez ma mère cachée entre les pages d'un livre, mais elle était gravée en moi et si j'avais su dessiner, j'aurais pu la reproduire à l'identique. C'était Éric que j'avais entre mes mains, cet homme qui aurait pu vivre, qui avait vécu mais si peu, si vite. Cet homme-là, ce visage-là, que j'avais entre mes mains, cette vie à laquelle il avait mis fin devant moi, ce geste que j'aurais pu arrêter, cette maladie qu'il aurait pu ne pas contracter. Éric : « Je

regrette », pensais-je en regardant sa photo. « Je regrette. » Peut-être aurais-tu renoncé ? Peut-être m'aurais-tu parlé, peut-être aurais-tu pu vivre encore, au moins quelques années, parler à tes amis, tes amants, ta famille, les laisser t'aider à traverser cette merde qui t'attendait ? Je regardais ces belles mèches brunes qui cachaient un grand front. Ma grand-mère disait que les personnes qui avaient un grand front étaient intelligentes, que je l'étais et que tu l'étais, Éric. Je sais et ce n'est sans doute pas lié à la hauteur de ton front, l'espacement de tes sourcils ou que ne sais-je encore... Tu étais intelligent, parce que tu aimais, parce que tu savais voir la beauté, tu étais beau et intelligent et tu t'es passé cette corde autour du cou parce que la maladie était trop grave, trop destructrice, trop avilissante. Je m'excusai, seul contre cette porte, cette porte qui m'empêchait de monter dans ce clocher qui m'avait abrité et t'avait vu mourir. Je m'excusai et ces excuses n'étaient rien face à mon crime. Je fixai ton regard, un regard aussi vieux que cette photo, et je voulais te dire que je t'aimais

sans te connaître, que je t'aimais parce que ma route avait croisée la tienne, je t'aimais parce que j'avais vu combien Berthie, Robin, Pablo t'avaient eux-mêmes aimé et parce qu'ils étaient beaux, blessés, touchants. Éric, je fixai ton regard, je pensai à tes frères et je cherchai à savoir si eux aussi avaient cette profondeur que tes amis m'ont décrite en parlant de toi. Je restai longtemps le dos contre la porte, ta photo entre mes mains, à penser à toi sans me détester, mais en demandant pardon, pardon et pardon.

20.

J'étais resté toute la journée dehors, égrenant sur les routes et tournant autour de Beche-rel, me berçant de cette marche pour tenter de laisser se diffuser en moi une expérience nouvelle. Je voulais imaginer assez concrètement la vie d'Éric, sa vie d'enfant, une vie à trois et à cinq. Trois frères dont il était l'aîné. Trois frères, peut-être : des solidarités, des similitudes, des différences, des admirations, des petites haines

et des petites guerres. Pourquoi trois déclinaisons d'un même prénom ? Je ne savais rien de leurs relations, mais je cherchai à trouver dans la marche des réponses en imaginant Éric avec ces deux garçons avec qui j'avais échangé. Frédéric m'avait semblé armé, sans doute contre lui-même et il arborait une cuirasse qui laissait peu de chance à quiconque de passer, d'aller vers lui mais, en revanche, Emeric paraissait extrêmement sensible, à fleur de peau. Je pensai aux parents qui tous deux manifestaient une dureté extrême et ancienne. Ils avaient perdu un enfant et cela peut-être les avait changés. Seulement, je savais par Berthie qu'Éric était très loin de sa famille, de toute sa famille et ce, depuis très longtemps. Alors, ses frères, avec la tristesse et la colère que j'ai perçu dans leurs regards, n'avaient pas été là pour lui, ne l'avaient pas compris ni entendu. Je marchai de villages en villages, de chemins en sentiers, de ruelles en routes seul autour de Becherel avec cette famille que j'essayais de comprendre. Lorsque la nuit commençait à pousser le jour, je me dirigeai

vers ma maison. Je passai la porte. Son chapeau m'apparut d'abord, posé sur la commode du salon, puis je les vis tous les deux : Léon Millet et ma mère assis face à un verre d'eau.

Je restai figé devant leurs regards fixes, celui d'une mère et celui d'un flic. Léon Millet se leva et vint me serrer la main. Une poigne de fer dans ma main morte, un regard franc, net, coupant, un regard dans lequel je compris ce qu'il faisait là.

Gêné par sa présence, je me sentis obligé de parler :

— Vous faites quoi... Ici ?

— Il me semble que vous en avez une idée.

— Peut-être. Mais laissez ma mère en dehors de tout ça.

— Enfin, Flo, dit-elle dans un cri. Qu'as-tu fait ? Monsieur Millet ne m'a rien dit.

— Ah bon et qu'est-ce qu'il fait là, alors ?

— Il me pose des questions sur toi.

— Puis-je interroger Florent ?

— Je vous laisse. Je vais dans ma chambre.

— Merci, madame.

Il s'assit, m'indiquant d'un geste de faire

de même.

— Vous êtes aujourd'hui encore allé chez monsieur et madame Lardais. Vous y êtes entré sans y être invité. Vous rendez-vous compte ?

— Je voulais leur parler. C'est tout. Je l'ai fait, c'est fini.

— Vous pouvez le dire ! Frédéric Lardais m'a dit que vous étiez chez eux à leur réveil. Il ne l'a pas dit à ses parents pour éviter que monsieur Lardais ne vous fasse la peau, je le cite.

— Mais... Je n'avais pas le choix.

— Si, vous l'aviez. Vous auriez dû leur parler dans la rue si c'était si important. Il vous faut maintenant en assumer les conséquences.

— Les conséquences ?

— Emeric Lardais a essayé de se suicider.

— Quoi ?

— Il est à l'hôpital, ses jours ne sont pas en danger.

— C'est ma faute encore...

— Il semblerait. Ne les approchez plus, s'il vous plaît. Laissez-moi clore cette enquête.

— Et je disparaïs.

— Si vous voulez... Je vous demande de venir dans quarante-huit heures au commissariat. Je vous poserai encore quelques questions. D'ici là, je ne veux pas entendre parler de vous. C'est compris ? Restez ici, ne bougez pas, n'ayez aucun contact avec cette famille. Vous saluerez votre mère de ma part.

Il sortit, me laissant seul avec cette annonce d'un second suicide. Je montai dans ma chambre et m'y enfermai sans même avoir prévenu ma mère de son départ.

21.

Je l'entendis descendre doucement l'escalier. Dès qu'elle posa un pied au salon, elle m'appela : « Florent. » Trois fois. Puis, elle remonta bruyamment et toqua. Devant l'absence de réponse, elle tenta d'ouvrir en actionnant la poignée, mais sans résultat. J'avais déplacé mon lit et l'avais collé à la porte. Elle se rendit vite compte qu'il lui était impossible de pénétrer dans ma chambre.

— Florent, qu'est-ce que tu fais ? Ouvre cette porte !

Je ne répondis pas. Elle continua à tambouriner, y ajoutant son éternel discours moral. Je l'entendis s'éloigner d'un pas lent et lourd. Ma mère ! J'étais assis près de la fenêtre face à mon lit qui arborait les drapeaux du monde entier. Alors que j'empêchais le monde extérieur de pénétrer dans ma chambre par la seule issue depuis laquelle pouvait provenir le danger – l'intérieur de la maison –, je laissai la fenêtre ouverte, l'air pénétrant violemment dans la pièce. Les pages de ma bande dessinée s'affolaient sur mon lit, le papier claquait. Un orage se préparait. J'étais assis au sol près de la fenêtre ouverte qui insufflait l'air de Becherel dans mon nouvel abri. J'obéirai à Millet et ne bougerai pas pendant quarante-huit heures. Je sortis son papier de ma poche. Rendez-vous lundi dix heures. Deux jours et une soirée... Puis, je partirai, ou il m'enfermerait s'il voulait. J'étais capable de rester cloîtré dans ma chambre pendant deux jours. J'avais cette capacité de laisser le temps défiler sans rien faire, rester

là, rêver, faire le vide. Ce n'est pas vrai, je ne savais plus faire le vide. Depuis Éric, je ne savais plus, il avait empli ma tête et ma vie de pensées et de questions là où avant il n'y avait rien.

Je pensai à présent à Emeric : une tentative de suicide lui aussi. Pourquoi ma venue avait-elle pu déclencher en lui l'envie de mourir ? Je ne m'étais pas trompé lorsque j'avais perçu sa sensibilité. Je repassai en boucle ce petit-déjeuner en tentant de me souvenir en détail des réactions d'Emeric. Il n'avait pratiquement pas parlé, sauf pour me demander à la suite de son frère qui j'étais pour Éric. Il avait appris pour le SIDA, pour l'homosexualité, pour ma présence au moment de la mort de son frère. Qu'avait-il fait ? Comment avait-il voulu se donner la mort ? Médicaments, veines tranchées, pendaison ? La violence sur soi, en tout cas. Sur lui plutôt que sur moi... Pourquoi ? Y a-t-il des familles à suicides ? Étais-je encore coupable ? Allait-il recommencer ?

Je laissai défiler les heures, passant de la fenêtre à mon lit, lisant mes bandes dessinées d'enfant et pensant à Éric et à sa famille. Ma mère

montait régulièrement égrener son chapelet de morale. Elle finit par me laisser un repas devant la porte. Je le ramassai sans bruit, puis replaçai mon petit système de fermeture. Elle avait glissé un mot sur mon plateau. Je le mis en boule et le jetai par la fenêtre sans le lire. Je m'installai sur mon lit pour déguster la ratatouille qu'elle avait préparé. Le vent avait été remplacé par une pluie battante. Je laissai la fenêtre ouverte, prenant plaisir à entendre l'eau frapper sur les toits et ruisseler le long des maisons et des rues. Je gardai mon plateau vide dans la chambre un moment. La nuit était bien noire quand je tentai une ouverture pour descendre mon plateau à la cuisine et laver la vaisselle. Je remontai le plus discrètement possible et jetai un coup d'œil dans la chambre de ma mère qui dormait profondément comme à son habitude. Je me couchai la fenêtre ouverte et m'endormis assez rapidement.

Je rêvai des trois frères : Éric, Frédéric et Emeric assis sur un banc avec un petit canif qu'ils se passaient pour se couper les veines. Je les regardai sans intervenir comme on regarde un

film à la télévision. Assis au sol face à eux, j'observai la scène sans émotion. Je me réveillai au petit matin avec une image très nette de ce rêve. Je n'avais pas le sentiment que c'était un cauchemar et cela m'inquiéta.

Je descendis au petit matin me préparer un café. Je restai à la cuisine, épiant les bruits qui pourraient venir de la chambre de ma mère. Il était pourtant certain qu'elle dormirait toute la matinée comme à son habitude. Je n'avais pas envie de la croiser, de devoir m'expliquer sur ce que me voulait la police ni savoir ce que lui avait dit Millet. Je remontai dans ma chambre vers neuf heures du matin. J'avais très envie de sortir, de marcher en forêt, de laisser filer le temps en étant au plus près de la nature, au cœur des arbres, de les toucher, de me perdre au milieu d'eux, de grimper dans l'un d'eux. Pourtant, je restais là, cloîtré dans mon espace clos pour obéir scrupuleusement à Millet. Je décidai de ranger toute ma chambre ou plutôt de la vider, trier tout ce qui s'y trouvait, jeter, garder et, peut-être enfin, me souvenir.

22.

J'étais assis au centre de la chambre entouré d'un côté de livres, de papiers et dessins et de petits jouets de l'autre. Cette chambre qui me semblait vide était en fait riche de mille trésors d'enfance. Cinquante-six bandes dessinées, quatorze dessins, quatre feuilles arrachées d'un cahier recueillant des confidences avortées, un atlas de géographie pour enfants, un dictionnaire datant de 1979, neuf schtroumfs, trois soldats de la guerre des étoiles, une figurine du Petit Prince, un ourson en peluche beige, quatre cartes postales de ma grand-mère... J'avais beau passer tous ces trésors entre mes mains, les observer, les lire, les retourner, les toucher, les sentir, les caresser, rien ne revenait. Seulement de l'affection pour le garçon que j'avais été. Il y avait une vie là entre ces quatre murs, un enfant qui avait grandi sans doute dans une grande solitude, un enfant que j'aimais, qui me touchais quand je voyais ces dessins appliqués et ces doux mots de

ma grand-mère. J'étais au milieu de tout mon passé quand j'entendis qu'on m'appelait par la fenêtre.

— Florent, Florent.

Je me penchai et vis Emeric, son visage anguleux tourné vers moi.

— Oui.

— Je peux te parler ?

— Oui, je descends... Non, plutôt, viens : j'arrive. Je viens t'ouvrir.

Je décalai mon lit pour m'ouvrir un passage et me précipitai vers la porte d'entrée, heurtant ma mère au passage.

— Y'a un copain qui passe me voir.

Elle ne répondit rien à mon grand soulagement. J'ouvris à Emeric, l'invitant à entrer après lui avoir serré la main. Je le guidai vers la cuisine.

— Assieds-toi. Je te sers quoi ?

— Je ne sais pas...

— Un jus de fruit, un coca ?

— De l'eau, ça ira.

Je nous servis deux verres d'eau. Je fermai la porte de la cuisine.

— Merci d'être venu.

— J'ai besoin.... Que tu me parles de mon frère.

— Tu veux dire ?

— D'Éric. Quand il était vivant.

— Tu sais, je ne l'ai pas connu. Mais je suis allé rencontrer ceux qui l'ont aimé, à Paris... Tu dois me penser fou.

— Oui, un peu.

— Avant de te raconter ce qu'ils m'ont dit, ce que j'ai vu, compris, peux- tu m'expliquer ? J'ai su que...

— Oui, j'ai fait une connerie. C'est rien. Une connerie. J'ai pris des médicaments, un peu trop, pour dormir, je crois, ou pour.... Je ne sais pas. Je t'assure, je peux entendre, j'ai besoin, je le ferai plus... Je dirai même pas que je suis venu te voir.

— Ok, ok.

Je lui racontai dans un chuchotement sans fin ma rencontre avec Berthie. J'essayai de retracer tout ce qu'elle m'avait appris, ce qu'elle était, ce qu'Éric aimait chez elle... Puis, je lui soufflai dans l'oreille la force de Robin, leur amour, leur

galerie et leurs découvertes artistiques, leur vie à deux, les soirées parisiennes, la jalousie, les autres hommes et, enfin, Pablo, cette passion qu'ils avaient l'un pour l'autre, la maladie, ce qu'il en avait dit à son amant, sa volonté de ne pas se voir dépérir à petit feu, devenir maigre et laid, dépendant, mort avant de l'être.

Il m'écoutait, son regard noir planté dans le mien.

— Je ne sais plus...

— Tu ne sais plus quoi ?

— Qui il était, comment réunir ce que tu sais et ce que je sais moi.

— Je suis désolé.

— Ce n'est pas ta faute. Ça, en tout cas.

— Tu m'en veux pour ce que je n'ai pas fait.

— Oui.

— Je suis désolé.

— Ça ne change rien.

Je lui demandai de me parler de son Éric à lui. Après un silence pendant lequel il semblait décider de la valeur qu'il pouvait m'accorder, il commença à me raconter comment était Éric en famille.

J'ai cru alors sentir la présence de ma mère derrière la porte de la cuisine. Je proposai à Emeric de monter dans ma chambre pour être plus tranquilles. Je remis le lit près de la fenêtre et nous nous installâmes dans cette petite pièce qui nous offrait une étrange intimité. Je bafouillai quelques excuses pour le peu de confort, mais lui expliquai que je souhaitais que nous soyons plus à l'écart de la curiosité de ma mère.

Il s'assit sur le lit tandis que je m'installai sur la chaise de mon bureau. Il m'expliqua avoir douze ans de différence avec Éric et avoir peu de souvenirs de lui quand il vivait encore avec eux.

— Éric était discret mis à part le problème Berthie dont je me souviens très bien.

— Le problème Berthie ?

— Ma mère la détestait. J'étais petit, mais je me souviens très bien des conflits entre Éric et ma mère au sujet de Berthie. Petit à petit, Éric a déserté la maison, je crois, pour être avec elle. Je ne sais pas trop... On ne l'a jamais compris, Éric. Enfin, mes parents, mon frère. Ils étaient trop différents.

— Et toi ?

— Moi, je ne sais pas. Il ne me parlait pas beaucoup quand il venait. Je crois qu'on ne se connaissait pas... Je lui en veux.

— De ?

— De s'être tué, de ne pas s'être intéressé à moi, de m'avoir mis dans le même sac qu'eux. C'est peut-être aussi parce que ma mère est très proche de moi et que lui, il n'a pas eu ça.

— C'est pas le même que celui dont je t'ai parlé ?

— Ben, le tien est le vivant. Éric, quand il venait, il se taisait.

Plus que de parler de son frère, Emeric s'est ouvert sur ce que sa famille disait d'Éric, sur l'histoire qui lui a été racontée par bribes attrapées çà et là dans des conversations informelles et décousues. Il m'a ainsi ouvert une fenêtre sur leur monde familial et sur la vie d'un garçon rejeté parce qu'il était différent ou parce qu'il était arrivé au mauvais moment dans l'histoire d'un couple. Il m'avoua penser que sa mère n'aimait pas son frère, ne l'avait jamais aimé... Après sa naissance,

elle avait fait une dépression qui avait duré trois ans. Son père n'aimait pas particulièrement les bébés et, quand il avait commencé à s'intéresser à Éric, il avait été déçu par le peu d'intérêt qu'il montrait pour les activités qu'il lui proposait. Puis, Frédéric était né. Leur mère allait beaucoup mieux et, surtout, il était d'une grande complicité avec son père. Éric a ainsi grandi sans faire de bruit jusqu'à l'adolescence où il a présenté Berthie à ses parents. Elle a été perçue comme trop excentrique et des conflits incessants opposaient Éric à ses parents. Ceux-ci pensaient qu'elle se droguait et qu'elle était dangereuse pour leur fils. Puis, il est parti et s'est totalement renfermé.

Il ajouta :

— Ce que tu m'as raconté sur elle montre que Berthie l'a bien plus aimé que mes parents et c'est triste... Je m'en veux. Si j'avais été plus vieux, je serais peut-être allé à sa rencontre. Il m'intriguait.

Nous parlâmes ainsi longtemps. Il se posait des tas de questions sur le fait que personne n'ait su qu'il était homosexuel. Puis, il est arrivé ce qui devait arriver. Il m'a demandé de raconter

sa mort. Je sus qu'à partir du moment où il s'ouvrait à moi, cette question se poserait et que je devrais décider de l'étendue de mes aveux.

23.

Mes quelques secondes de réflexion me firent réaliser que mon dilemme devait m'amener soit à traumatiser ce garçon en lui livrant les images de son frère et la violence de son acte, soit à ne pas être pardonné de ma sidération qui ne pouvait pas être comprise si je n'expliquais pas ce qu'est un homme qui se met la corde au cou et l'impensable de ce geste. Je devais le protéger ou je devais me défendre. Je suis faible, peu altruiste, et j'étais pétri de culpabilité. Je pensai à Joséphine qui prônait la vérité en toute circonstance, en tout cas, concernant cet événement.

Malgré ma crainte qu'il tente à nouveau de mettre fin à ses jours, je lui décrivis tout. Je lui livrai les plus infimes détails. Il blâmait et je continuai. Je déroulai le fil, restant fidèle à chaque détail de ce drame, pensant qu'il comprendrait

ainsi ma sidération. Il sentirait que lui aussi peut-être, il aurait vécu ce même saisissement, ce corps glacé par la peur et l'horreur. Je ne pouvais expliquer ce qui en plus de la sidération devant son geste m'avait figé et qui m'était propre : la peur d'être découvert, la terreur devant l'interaction, la fuite intérieure face à l'inconnu. Tout cela, personne ne pouvait le comprendre, car c'était un poison qui m'était singulier. Peut-être même était-ce une maladie...

Pâle, il soutenait mon regard. Contre toute attente, il m'interrogea sur sa maigreur et je confirmai. Emeric se centrait sur la maladie, oubliant la corde. Il finit par poser la question qui m'obsédait : « Pourquoi l'église ? » Je ne répondis rien. Puis : « Tu crois qu'on pourrait parler à ses médecins ? », mais je ne répondis rien.

— Ça ne va pas ? me dit-il.

— Si, si. Je ne sais pas... Ça fait beaucoup, là. Je... Je m'en veux. J'ai peur...

— Peur de quoi ?

— Je ne sais pas. J'ai peur, c'est tout. Je suis fait comme ça.

— Tu veux que je parte... Je vais y aller.

— Ok.

Je l'accompagnai vers la porte d'entrée de la maison afin de veiller à ce que ma mère ne lui parle pas. Je sortis à sa suite, le saluant d'un mouvement de tête et d'un sourire discret. J'étais dehors et je ne tins pas la parole que je m'étais faite ni par ailleurs mon engagement auprès de Millet. Je partis en direction de Miniac sous Becherel pour marcher, être seul en mouvement, laisser se diffuser en moi ce moment que je venais de vivre. Je marchai sur ces chemins déserts, me repassant en boucle ces quelques heures avec Emeric et leur étrangeté. Il me semblait que nous nous connaissions depuis toujours, que nous avions été dans une sorte de communion et, pourtant, je ne pouvais m'ôter de l'esprit qu'il était le petit frère d'Éric et que j'aurais pu empêcher que sa vie soit en quelque sorte brisée. Qu'allait-il faire, à présent ? Ce n'était après tout qu'un adolescent.

Je marchai et, peu à peu, je me recentrai sur moi. Je les oubliai, eux, la famille Lardais et leur

histoire qui devait ressembler à tant d'autres hormis l'issue, peut-être. Un enfant moins aimé, c'était sans doute d'une banalité extrême... Je ne voulais plus penser à ça. Le samedi tirait à sa fin, je verrai Millet et je partirai.

Je rentrai chez moi, décidé à mentir à ma mère et à ne rien lui révéler de ce mystérieux ami venu me rendre visite et que je n'avais pas pris la peine de lui présenter. Je fus presque jovial avec ma mère, souhaitant sortir de cette guerre froide que j'avais mise en place. Je perçus son soulagement et son attention à ne pas déclencher à nouveau un tel enfermement. Elle marchait sur des œufs, donc, et j'aimais ça. Je me sentais puissant. Nous dinâmes en paix, parlant de tout et de rien et évitant tout sujet sensible, c'est à dire : nous, le garçon qui était venu, la police, mon père... Nous échangeâmes sur la saison qui s'annonçait chaude, sur Guidel et ses alentours, sur le peu de touristes à Becherel en ce moment. Sur rien, donc. Nous regardâmes ensuite un film à la télévision, un vieux téléfilm sans intérêt qui me permit de vider efficacement mon esprit. Je vous

épargne l'ennui d'un dimanche, de ce dimanche d'attente. Le lundi glissa jusqu'à nous et j'allai enfin à la rencontre de Millet.

24.

Léon Millet m'accueillit avec un visage dénué d'expression. J'avais attendu ce rendez-vous et ce moment était comme une fin. J'étais là pour l'écouter et j'attendais face à son regard glaçant. Je restai silencieux. Il finit par rompre notre communication visuelle en se penchant pour sortir un dossier qu'il déposa devant moi. Il l'ouvrit à la dernière feuille sur laquelle était écrit en rouge la seule question, soit celle qui hantait tous ceux qui se sont intéressés à la mort d'Éric. Il était inscrit au feutre : « Pourquoi l'église ? » Je levai les yeux vers lui et lui dis simplement : « Je ne sais pas. » C'est pourtant la seule question intéressante, me répondit-il.

— N'est-on pas là pour statuer sur ma culpabilité ?

— Elle est simple, monsieur Bupain.

— C'est-à-dire ? Vous me croyez coupable de... ?

— De ce que vous avez avoué ici. Non-assistance à personne en danger. Vous pourriez être poursuivi pour vous être abstenu de porter secours à une personne en péril. Je ne sais pas encore si la famille portera plainte.

— Alors, vous ne me pensez pas coupable de ce dont on m'accuse ?

— Ce qui me gêne, c'est le « on ».

— Comment ça ?

— La plainte vient du curé.

— Quoi ? C'est pas possible ! Mais pourquoi ? Il me connaît comme personne. Il sait que jamais je n'aurais pu faire une chose pareille.

— Il a justifié son hypothèse en expliquant que vous aviez des troubles mentaux. Il a décrit des choses que vous aviez faites enfant.

— Quelles choses ?

— Vous torturiez des animaux, d'après lui et, un jour, il vous a vu faire du mal à un petit garçon.

— Moi ? Quel mal ? Quel petit garçon ?

— Je ne sais pas, un garçon plus jeune que vous aviez bloqué en haut de l’escalier menant au clocher et que vous étiez en train d’étrangler quand il vous a trouvé.

— Mais... Ce n’est pas vrai ! Je vous jure. J’étais totalement asocial. Jamais je ne m’en serais pris à un autre. J’étais constamment terrorisé.

— C’est ce que dit votre mère, oui. J’ai questionné le médecin qui a attesté du suicide et, pour lui, c’était impossible. Éric Lardais est bien mort du fait de la pendaison. Il a conclu ainsi son rapport, ce qui a fait cesser toute poursuite judiciaire. Il n’y a pas eu d’autopsie. J’ai interrogé monsieur Pablo Estaminda et le médecin d’Éric à Paris qui m’ont tous deux expliqué qu’Éric était très déprimé quelques mois avant son geste. Le père Fages n’a pas porté plainte contre vous ni même déposé une main courante. Vous le pouvez aussi pour propos diffamatoires car, au-delà de l’alerte qu’il a donnée à la gendarmerie, il a parlé de son soupçon à son entourage et a fait naître la rumeur, rumeur qui est arrivée jusqu’aux oreilles de monsieur Lardais qui n’a pourtant à ma

connaissance aucun lien avec l'église.

— Oh mais moi, vous savez...

— Oui, vous ?

— Je ne vais pas m'éterniser. Dès que je sors d'ici, je rentre chez moi à Guidel.

— Je ne vous en avais pas empêché.

— Je sais.

— Monsieur Bupain, si le curé ment sur votre enfance, pourquoi le fait-il ?

— Je ne sais pas. Peut-être pour donner un peu d'épaisseur à son histoire ?

— Je doute qu'il veuille juste vous nuire. Soit il croit que vous avez tué Éric et, effectivement, il se rend convaincant, soit vous avez oublié ces moments de votre enfance qu'il relate ou, encore, soit il ment délibérément dans un but précis. Qu'en pensez-vous ?

— J'en sais rien. J'ai très peu de souvenirs de mon enfance, de ce qui se passait chez moi. Mais je me souviens de l'église, du temps que j'y passais. C'est vrai que je m'asseyais dans l'escalier qui mène au clocher, j'y restais des heures, jusqu'au jour où il m'a chassé de l'église.

— Pourquoi vous a-t-il chassé ?

— J'y étais tout le temps. Je n'allais pas à l'école. Il a dit à l'époque que c'était pour mon bien.

— Et ensuite ?

— Eh bien, je passais par la petite porte de derrière qui était ouverte à certaines heures et je montais au clocher. Je restais là-haut. Personne ne le savait, je crois. J'allais à l'école et le reste du temps, j'étais là-haut.

Puis, je lui racontai à nouveau ce moment où Éric pénétrait dans le clocher : son passage par l'escalier, sa corde, le nœud savant qu'il fît, la corde au cou, son saut, ma sidération. Il me questionna sur ce qui s'était passé ensuite. Je racontai ma marche jusqu'à Evran, mon retour chez ma mère, mon idée de bloquer le mécanisme de la cloche pour qu'on trouve le corps. J'évoquai mon sentiment que le curé savait et me protégeait, puis mon départ et ma culpabilité.

— Le curé savait ? Savait quoi ?

— Eh bien, que j'avais vu ! Enfin, c'est ce que je j'ai cru comprendre. Mais il pensait peut-être que je l'avais tué ! J'en sais rien, moi.

— Pourquoi alors aurait-t-il attendu deux ans pour parler ?

— Je sais pas. Vous ne le lui avez pas demandé ?

— Si. Il dit qu'il n'avait pas pensé avant que ce pouvait être un meurtre, mais que Dieu a rappelé à sa mémoire le petit garçon que vous étiez et que l'hypothèse que vous l'ayez tué s'est imposée à lui.

— Dieu, ben tiens !

— Vous n'êtes pas croyant ?

— Non... Je ne sais pas. Peut-être.

— Vous n'êtes pas croyant. Éric n'était pas croyant. Qu'est-ce que vous alliez tous faire dans une église ?

— Ben moi, c'était pour être seul dans un lieu calme.

— Il n'y a pas d'autres endroits pour ça ?

— Ben, je ne sais pas. Je me sentais bien, là-haut.

— Bon, de toute façon, je clos cette enquête sans meurtre, dit-il dans un petit rire sec.

— Ce n'est pas drôle !

— Non, monsieur Bupain. Pas drôle, je le conçois. J'ai un autre problème sur les bras. Emeric Lardais s'est échappé de l'hôpital et il est introuvable.

— Quoi ?

— Ça vous concerne ?

— Non. Mais...

— Mais ?

— Il est venu chez moi hier après-midi. Nous avons discuté au moins deux heures dans ma chambre.

Alors que je m'excusais d'avoir parlé à Emeric, Léon Millet me rassura en m'indiquant qu'on allait vite le retrouver.

— Rentrez chez vous, monsieur Bupain, et oubliez tout ça.

Je quittai le commissariat l'esprit plus embrouillé que jamais.

MOI, ÉRIC ET LES AUTRES...

1.

Éric, Berthie, Robin, Pablo, Emeric, Léon Millet et vous tous à Guidel ; Hervé, Peppone, bien sûr Joséphine, vous tous qui avez enrichi ma vie... Je suis désolé que tout ceci ait commencé par la mort d'Éric. Je voudrais tellement m'être levé, avoir crié, lui avoir parlé, je voudrais tellement m'être détourné de moi, m'être lancé dans ce vide que représentait le fait d'interrompre son geste, d'être là, vraiment là... Je rentrai à Guidel par un arrangement complexe de correspondances en bus, pressé de retrouver non seulement mes amis, mais surtout Joséphine et de lui raconter ce qui m'était arrivé à Becherel.

Je rêvai qu'elle considère mon courage, ma capacité d'agir.

Je suis rentré avec dans la tête cette foutue question : « Pourquoi l'église ? » et cette autre : « Pourquoi le curé m'accuse-t-il ? » J'étais bien sûr inquiet pour Emeric et j'appelai Millet le lendemain de mon arrivée à Guidel. Il m'indiqua qu'Emeric avait appelé ses parents. Il était parti à Paris pour quelque temps. Je sus alors ce qu'il était allé y faire, le même pèlerinage sans doute que le mien en y ajoutant le médecin d'Éric. Millet m'avait dit : « Oubliez tout ça. » Facile ! Je le tentai, pourtant, reprenant ma vie avec les ventes à domicile, les achats de meubles, les moments partagés avec Hervé et Peppone au bar.

Joséphine tint sa promesse et vint vivre avec moi quinze jours après mon arrivée à Guidel. J'avais alors goûté au bien-être de mon retour dans ma petite maison, ma cabane de pierre, mon abri. J'avais retrouvé mon lit, mon fauteuil, mes meubles de bois, mon arbre, mes livres, ma solitude. Je n'avais pas imaginé ce que représentait le fait qu'elle me rejoigne à Guidel. Je n'étais

plongé que dans ce bonheur de la revoir, son doux visage, ses robes légères comme le vent, son petit foulard assorti à ses yeux. Ma Jo avec nos belles discussions autour des livres que nous lisions, ces livres qu'elle choisissait pour moi, ces livres qui me racontaient une histoire, la nôtre, la sienne, la mienne, les livres que je lui faisais découvrir aussi au hasard des trouvailles d'Hervé.

Lorsqu'elle débarqua avec ses deux valises après une marche solitaire et éreintante, je pris soudainement conscience qu'il s'agissait de vivre ensemble. Être l'un pour l'autre le matin, l'après-midi, le soir, ne plus avoir ces moments d'intimité, de solitude, d'introspection, être toujours vigilant à lui montrer le meilleur de moi-même, à la faire rêver, à m'aimer encore. Mon estomac se resserra lorsque je l'aperçus, produisant des crampes qui guidèrent instinctivement mes mains sur mon ventre. Je me repris vite et courus vers elle pour la soulager du poids de ses valises et la serrer dans mes bras.

Nous entrâmes tous deux dans ma bicoque. Je m'excusai immédiatement de ne pas lui offrir

un plus grand confort. Elle me rassura en me prenant délicatement la main et en m'expliquant à quel point elle aimait cette petite maison qui me ressemblait tant. Elle exprima également son inquiétude quant à la promiscuité qui s'annonçait alors que nous nous connaissions finalement si peu. Je la rassurai maladroitement, puisque j'étais moi-même affolé par cette première tentative de vie à deux.

Après avoir posé ses affaires sur le lit, nous nous installâmes sous l'arbre et je lui racontai tout dans les plus infimes détails. À ma grande surprise, elle tomba d'accord avec Léon Millet sur le fait que je devais retrouver ma vie et laisser derrière moi la mort d'Éric. Je lui demandai ce qu'elle allait faire de ses journées à Guidel pendant que je serais au travail avec Hervé. Elle m'expliqua qu'elle allait travailler au bar avec son oncle, que sa mère avait accepté qu'elle arrête ses études qui ne la menaient qu'au métier de professeure. Nous plaisantâmes sur l'antipathie qu'avait sa mère vis-à-vis de moi. Il était à peu près sûr que Hervé allait me chamberer quand

il saurait que je vivais avec Joséphine et cela m'était égal. Je repris donc ma vie à Guidel, une vie faite d'amitiés, de rituels, de rencontres, une vie avec Joséphine qui me semblait de jour en jour plus belle et plus sensible.

Tout pourrait être clos ici. Il était mort, devant moi, et je n'avais rien fait. Il s'était tué, je ne l'avais pas tué, sa famille ne le comprenait pas, il ne comprenait pas sa famille, le curé était complètement fou, tout Becherel me détestait, ma mère était triste, j'aimais ma vie ici, à Guidel, j'aimais Joséphine... Voilà, ça pourrait être ça. Cependant, c'était sans compter l'arrivée de cinq personnes qui iraient me replonger dans la vie d'Éric.

2.

C'était un lundi. Un lundi comme un autre. Un jour sans travail ni pour moi, ni pour Jo, un lundi dans ma jolie petite maison avec ma jolie petite femme, un lundi dans le jardin ; enfin, le jardin, ou plutôt la nature, car rien ne m'appartenait

en réalité : la nature autour de ma maison, de mon arbre. J'arrachais les mauvaises herbes qui risquaient d'abîmer les pierres sommaires qui nous constituaient un abri quand je vis arriver un homme blond aux cheveux longs suivi de près par Berthie, la fille-orange, la fille-couleur, ma Berthie qui me fascinait tant, puis Robin, Pablo, Emeric qui marchaient à leur suite. Je me levai avec je crois une grande lenteur. Je connus pour la seconde fois de ma vie un effet de sidération paralysant, ma bouche béante m'empêchant de m'exprimer et je restai immobile, stoïque, avec seulement à l'esprit l'envie de disparaître. Comme là-bas, comme dans l'église... Berthie se mit à crier mon nom avec un enthousiasme qui me sortit de ma torpeur. Pendant qu'elle m'appelait, je criai : « Jo », « Jo » « Jo, on a de la visite. » Elle sortit de la maison d'un pas tranquille. Berthie me prit dans ses bras, puis s'excusa. Je la rassurai, fier de lui présenter Joséphine. Je tendis ma main à Robin qui passa outre et me fis la bise, suivi de Pablo qui me prit affectueusement dans ses bras. Je serrai la main d'Emeric et au jeune

homme que je ne connaissais pas. Nous nous installâmes au pied de l'arbre, Joséphine dressa au sol une nappe et apporta des biscuits, une cafetière pleine et du jus de fruit.

— On est venu, Flo, parce que t'es un drôle de type..., dit Berthie. Non, je plaisante, on a des trucs à te dire. D'abord, je te présente Cyril.

— Et moi, je vous présente Jo, on vit ensemble, ici, et elle est au courant de tout.

Robin ajouta :

— Tu ne dois rien comprendre à notre venue comme ça, tous ensemble. Mais il s'est passé des choses... Tu dois savoir. Surtout, on a appris aussi ce qui t'est arrivé.

— Ce qui m'est arrivé ?

— Ben oui, l'accusation de l'avoir tué, ajouta Pablo.

Emeric expliqua alors être allé voir Robin, Berthie, puis Pablo.

— Il nous a parlé de ton intrusion chez lui, de l'accusation qui planait sur toi, dit Berthie.

— C'est bon, c'est fini. C'est le curé qui a mis ça dans la tête de tout le monde.

— Ah bon ! s'exclama Cyril.

— Oui, enfin, plus rien ne m'étonne. Ce village est... Mauvais. Pour moi, je veux dire.

— Vous voyez, dit Cyril, vous voyez ! C'est pour ça, l'église. C'est pour ça.

— Peut-être, dit Pablo. Peut-être.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites ou, plutôt, ne dites pas.

Alors, Robin pris longuement la parole. Il m'expliqua que lorsqu'Emeric était venu, il allait très mal, il pleurait sans arrêt, il était pétri de culpabilité et de tristesse, bien sûr. Dans l'incapacité de l'apaiser, il décida de l'emmener voir Berthie.

— Je me suis dit que ça lui ferait du bien de voir quelqu'un qui avait appartenu à son univers et à celui d'Éric.

Emeric poursuivit en disant qu'il voulait à tout prix rencontrer le médecin, qu'il ne pensait qu'à ça. Ni Robin, ni Berthie ne connaissaient son nom. Alors, il était allé voir Pablo.

— Pablo m’a alors parlé longuement de toi, il m’a dit que tu étais quelqu’un de profondément humain, que jamais il ne fallait penser du mal de toi même si tu n’avais rien pu faire pour Éric. Pablo m’a expliqué les raisons du suicide de mon frère, ce que c’était que d’avoir le SIDA au quotidien, dans le corps et dans la tête. Je lui ai demandé s’il voulait bien qu’on aille tous ensemble voir le médecin parce que tout seul, je ne pouvais pas. Alors, on a organisé ça. On s’est pointé dans la salle d’attente de l’hôpital et on a insisté auprès de la secrétaire. Elle a prévenu le médecin qui a dit qu’il me recevrait seul parce que j’étais de la famille.

Emeric nous expliqua longuement, alors que le soleil déclinait et que nous avions épuisé nos réserves de nourriture, ce qu’avait été la vie d’Éric depuis sa rupture avec Pablo. Le médecin lui avait expliqué le combat d’Éric, ses souffrances physiques, l’espérance d’un traitement, les effets secondaires de plus en plus insupportables, son entêtement à demeurer seul à partir du moment où il se sentait décliner, sa peur de

la maladie, sa volonté de mettre fin à sa vie avant de ne plus pouvoir le faire.

Je les invitai tous à rentrer à la maison, car la lumière du jour nous éclairait à peine. Nous nous installâmes dans notre petite bicoque tous les sept. Pendant que je préparais une salade, Jo sortit une bouteille de vin et nous trinquèrent à notre rencontre. Ce fut alors que je demandai à Cyril pourquoi il était venu, de qui il était l'ami, qui il accompagnait. Ils répondirent presque en chœur : « À cause du curé ! »

— Vous allez m'expliquer votre histoire avec le curé, mais je prépare un repas d'abord et j'appelle Paule pour voir si vous pouvez dormir dans son gîte ce soir.

— Vous verrez, c'est très bien, là-bas. On vous y amènera après notre petite soirée, ajouta Joséphine.

Je déposai sur la table une salade verte, une assiette de charcuterie et une autre de fromage. Je donnai à chacun une assiette et des couverts au gré des moyens du bord. Nous passâmes une soirée extraordinaire faite de rires mais aussi

et surtout, nous arrivions ensemble à mieux comprendre Éric, ce qu'il avait vécu du début à la fin de sa vie et peut-être qu'ensemble nous tentions, ou plutôt, ils tentaient de faire avec cette vie sans Éric en partageant ensemble des morceaux de vie, des petits bouts de leurs histoires mêlées à celle d'Éric. Minuit approchait sans que nous n'ayons parlé du curé. Cyril était resté très silencieux. Un silence qui me questionnait, mais que je n'avais étrangement pas envie de briser.

3.

Je les accompagnai chez Paule, laissant Joséphine à la maison. Je m'engageai dans une petite marche en pleine nuit de ma petite colline au village avec derrière moi, en ordre de marche, Berthie, Robin, Emeric, Cyril et Pablo. Ma lampe de poche diffusait un faisceau lumineux que je projetais sur le sol, tendant le bras pour que chacun puisse bénéficier d'un coup d'avance sur le lit d'herbe et les quelques pierres qui jalonnaient le sentier jusqu'à l'entrée de Guidel. Paule avait

laissé la clef sous la pierre qui faisait office de banc devant la maison. Je passai ma main sous la roche et en sortis une clef teintée de terre humide. Il ne devait pas y avoir eu beaucoup de visiteurs depuis un bon moment. J'ouvris la porte et découvris un salon coquet mais désuet décoré de canapés et de fauteuils au tissu de velours d'un rouge dépassé. Nous montâmes à l'étage et je leur montrai leurs chambres. J'allais partir quand Robin m'attrapa le bras.

— Flo, faut qu'on te parle du curé.

— Oui.

— On se met au salon. Venez tous... On va boire une tisane.

Nous descendîmes au salon. Ils s'y installèrent tandis que j'allais mettre de l'eau à bouillir. Robin, Cyril et Emeric se serrèrent dans le canapé tandis que Pablo, Berthie et moi étions installés dans un fauteuil. Je savais que je n'avais plus qu'à écouter et je croyais savoir ce que j'allais entendre, mais j'avais tort.

— Vas-y, dit Robin en serrant la main de Cyril.

Il se racla la gorge avant de déployer un discours qu'il semblait avoir préparé :

— Voilà, je suis la personne qui a dit à Berthie et à Robin que Éric avait... Que ce qu'il avait fait... Je suis la seule personne avec qui il est resté en contact à Becherel. Il... Plutôt, c'était mon ami et je savais combien il avait aimé Berthie et Robin. Après, quand il a quitté Robin, il a pris ses distances. Je crois que j'avais été un peu trop moralisateur. Il m'avait dit qu'il avait le SIDA et, quelques semaines plus tard, il m'annonçait qu'il aimait un autre homme, qu'il était en train de tout bazarder pour lui. Je ne sais pas, j'ai craqué, je l'ai jugé, j'ai été dur en lui disant qu'il allait mourir de ses amours. Je l'ai mis face à ce qu'était cette maladie, à l'horreur de la phase terminale... Je suis homosexuel aussi et j'avais perdu mon compagnon quelques mois avant. Il le savait... Je ne sais pas, mais sa joie, son amour naissant, sa naïveté de croire qu'il pouvait vivre sereinement une passion avec cette maladie au milieu d'eux, je ne les ai pas supportés. J'avais tellement peur de le perdre... Je ne voulais pas

entendre parler de Pablo. Je ne voulais pas qu'il quitte Robin qui était un pilier pour lui, quelqu'un qui ne l'aurait jamais lâché. On ne se parlait plus. J'ai tenté de le contacter quelques mois plus tard, mais il ne me répondait pas, alors, j'ai laissé tomber. Je m'en veux tellement de lui avoir dit avec tant de réalisme ce que serait sa mort avec ou sans Pablo. Je m'en veux tellement...

— C'est ça que tu es venu me dire... Que tu es coupable de sa mort, de sa décision de se suicider ?

— Non, ça, je fais avec. Il y a un autre problème. Enfin, problème... Va savoir... Il y a un autre savoir que je détiens. Que je dois partager à présent même si je m'y suis longtemps refusé. Je l'ai dit à Emeric quand il est venu me voir... Puis, quand j'ai su que le curé t'accusait de meurtre, je voulais te le dire, parce que je me suis dit que si tu étais dans l'église, c'est que peut-être toi aussi, comme moi, comme lui, tu...

— Je...?

— Tu as été abusé par le curé.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? De quoi tu parles ?

— Je parle d'agression sexuelle, d'attouchement, de cochonneries avec les enfants, les garçons...

— Non, mais non ! Tu veux dire... ?

— Oui, je veux dire que le curé a touché des tas de petits garçons et que je croyais que t'en faisais partie et tant mieux pour toi si c'est pas le cas et que, en tout cas, c'est pour ça qu'il t'a accusé : pour te fermer la bouche.

— Mais je ne sais rien de tout ça et pourquoi deux ans plus tard ?

— Parce que je suis allé le voir et que je lui ai dit que j'allais tout balancer et que c'était sa faute si Éric était mort. Que tout le monde le saurait. Voilà. Je voulais te le dire, parce que si Éric s'est tué, c'est sans doute bien à cause du SIDA, pas de moi, pas de toi, mais à cause de cette putain de maladie et, s'il l'a fait dans cette église, c'est à cause du curé et seulement à cause du curé !

Je le regardai sans réagir. Quand Robin me demanda si j'étais sûr que ce type ne m'avait pas

touché, je lui répondis que oui, j'étais sûr, que c'était le genre de choses qu'on n'oubliait pas. Berthie demanda ensuite ce qu'on pouvait faire. Je proposai qu'on aille parler à Millet qui était un flic intègre, qui semblait se méfier du père Fages et qui se questionnait sur le lieu du suicide.

Nous prîmes la sage décision d'aller nous coucher et d'en reparler le lendemain. Je m'allongeai sur le canapé sans penser que Joséphine pourrait s'inquiéter de ne pas me trouver auprès d'elle à son réveil.

4.

Je sentis dans la nuit une présence, puis qu'on s'allongeait près de moi. Une couverture nous recouvrait. Je reconnus immédiatement l'odeur douce et poivrée des cheveux de Joséphine. Je la serrai dans mes bras, puis sombrai à nouveau dans le sommeil. J'entendis au petit matin des bruits de vaisselle dans la cuisine. Je réveillai Joséphine et lui soufflai dans l'oreille : « Le curé agressait les petits garçons, c'est pour

ça, l'église... Éric est venu pour ça se tuer dans l'église, Cyril a été agressé aussi et le curé voulait que je ne dise rien, c'est pour ça qu'il a dit à Léon Millet que j'étais fou. » Elle me demandait s'il m'avait fait quelque chose, je répondis que non et que je n'arrivais toujours pas à croire ce qui était arrivé à certains garçons.

J'aperçus Cyril dans la cuisine et me levai pour le rejoindre. Il me dit que Berthie était allée à la boulangerie. Je l'aidai à préparer les bols, le café et le thé. J'avais très envie de parler avec lui sans savoir par où commencer. Il m'évita d'avoir à trouver l'amorce en lançant lui-même la conversation :

— Tu sais, j'ai conscience que je débarque chez toi... Tu ne l'as pas connu, Éric. C'est pas ta faute si t'étais dans l'église. De toute façon, c'est sûrement comme ça que ça devait se passer, c'est comme ça qu'il a voulu que ça se passe.

— Oui, mais...

— Mais rien, Florent. Il est mort, c'est tout. Tu ne sais pas, toi, ce que c'est que cette maladie qui fait de nous des corps mortifiés, des

pestiférés... Des corps qui n'en sont plus tant ils sont souffrants, transformés, abîmés et affamés.

— Tu as le SIDA, toi aussi ?

— Non, mais tant de mes amis sont morts !

— Je suis désolé.

— Tu n'y es pour rien, Florent. Pour rien.

— Oui... Et le curé, alors ? Je peux te demander ce qu'il a fait ?

— Oui. Quand on était petit avec Éric, on allait au catéchisme plus pour être ensemble qu'autre chose. C'était une dame qui s'occupait de nous mais, une fois par mois, le curé nous prenait dans l'église. Nous deux et peut-être d'autres, je sais pas. Il nous faisait monter dans le clocher pour qu'il nous parle de ce que nous apprenions avec cette dame, sauf que c'est pas ça qui se passait...

— T'es pas obligé de me dire.

— Si, ça va. Il voulait nous regarder, toucher à nos sexes. Moi, je devais toucher Éric et Éric devait me toucher et pendant ce temps, lui, il faisait sa petite affaire. Ça a duré un an. On n'en parlait pas.

— Excuse-moi, mais... Pourquoi vous y retourniez ? Vous pouviez pas arrêter le cathé ou ne pas monter là-haut ?

— Non, on avait six ans... Je sais pas, on avait peur, et nos parents voulaient qu'on finisse l'année de cathéchisme estimant que quand on commençait quelque chose, on le finissait.

— C'était Juliette, la dame ?

— Oui, mais je crois pas qu'elle était au courant.

— Et tu crois qu'Éric s'est pendu là-haut parce que... ?

— Ça me semble évident.

— Tu penses qu'il y a d'autres enfants ?

— Je sais pas. J'en ai aucune idée.

Berthie revint de la boulangerie avec toute sa lumière, particulièrement excitée par sa balade dans le village. Joséphine se leva en hâte et alla l'embrasser. Nous nous installâmes tous les cinq à table, heureux d'être ensemble devant un fastueux petit déjeuner. Berthie était subjuguée par le calme du village et les visages souriants qu'elle y avait croisé.

Je leur demandai s'ils se connaissaient tous les deux. Ils m'expliquèrent qu'ils étaient les personnes les plus proches d'Éric et qu'ils se connaissaient bien à l'adolescence. Ils traînaient beaucoup tous les trois : Cyril, Éric, Berthie, jamais l'un sans l'autre. Puis, Cyril ajouta que quand Éric était sorti avec Berthie, il avait pris un peu de distance. Il voulait les laisser tranquilles. Il était en plein questionnement autour de son homosexualité dont il n'osait parler à Éric. Il s'était beaucoup renfermé à cette période. Quand Éric et Berthie sont partis à Paris, Éric lui a proposé de venir avec eux, de quitter ce village, d'aller vivre enfin la grande vie, comme il disait. Il avait alors décliné, ne se sentant pas capable de tout quitter, seul avec un couple. Alors, il resta à Becherel. Il allait souvent les voir à Paris et, peu à peu, grâce à eux, il rencontra d'autres homosexuels et commença à s'assumer. Il s'installa à Rennes avec un jeune homme à l'âge de vingt ans, cachant à ses parents son homosexualité. Lorsque je lui demandai s'il connaissait Robin, celui-ci arrivait justement dans le salon et répondit

à sa place :

— Ah ! Cyril, oui, je le connais. Tu venais souvent à la maison. Tu continuais à vois Berthie, non ?

— Oui, c'était une amie, mais c'est comme si j'avais su depuis le début qu'Éric était homosexuel lui aussi. Je n'osais pas lui en parler pour que ça ne soulève pas des questions pour lui.

— Des questions, quelles questions ?

— Ben, si on était homo à cause du curé... Cette idée me hantait depuis l'enfance, enfin, elle a commencé à me travailler vers dix ou onze ans. Seulement, avec Éric, on n'en avait jamais reparlé, de cette histoire... Je ne savais même pas s'il s'en souvenait. Parfois, j'avais l'impression que tout ça était irréel, mais son suicide est venu me rappeler que non, que c'était bien réel et qu'il s'en rappelait très bien.

— Et vous, il vous en a parlé, de son agression ? demandai-je à Robin et Berthie.

— Non, jamais ! dirent-ils en chœur.

Pablo dit en descendant l'escalier dans un pyjama de satin noir :

— Moi, je savais.

— Peut-être que ça le travaillait, parce que la maladie commençait à prendre le dessus, parce qu'il allait mourir avec ce secret, osa Joséphine.

Puis, elle demanda :

— Tu ne lui as pas conseillé de le dire à sa famille ou même de porter plainte ?

— On en avait parlé, mais il ne voulait pas remuer toute cette merde alors qu'il avait pris ses distances. Il était persuadé que le curé n'avait fait ça que sur eux deux.

Emeric descendit en s'excusant d'avoir tant dormi. Un silence s'ensuivit. Nous nous regardions, soucieux de ne pas le heurter. Joséphine rompit ce silence en lui offrant du café avec un grand sourire et en lui posant des questions sur sa nuit.

— Alors, on fait quoi pour le curé ? demanda-t-il.

— Je compte porter plainte, dit Cyril. Je crois que c'est mon affaire.

— Et quelqu'un peut porter plainte pour Éric même s'il est mort ? demandai-je.

— Ça alors ! Il faudra demander à la police, dit Robin, mais si quelqu'un peut le faire, ce seront tes parents, Emeric. Il faut déjà leur parler de tout ça.

— Oui, je vais le faire.

Après ce petit-déjeuner aux sujets graves, nous sommes passés voir Peppone au bar. J'étais fier de lui présenter mes amis. Nous sommes restés un moment où il a pu leur parler, peut-être un peu longuement, de l'histoire du village. Je les ai ensuite guidés vers la boutique d'Hervé qui était ravi qu'enfin je partage avec lui quelque chose qui avait à voir avec mon passé. S'il avait su combien ce passé était récent, il en aurait été bien étonné, et plus encore s'il savait que j'avais connu ces personnes parce qu'elles étaient toutes reliées à un homme que je n'avais pas connu et qui était mort sous mes yeux. Ils repartirent vers Paris, Rennes et Becherel en fin d'après-midi après que nous eûmes mangé ensemble chez Peppone. Robin, Berthie et Pablo allaient reprendre le cours de leur vie tandis que Cyril entamerait des démarches en allant voir Léon Millet de ma part

et qu'Emeric allait lever un lourd secret de famille.

5.

À leur départ, nous nous retrouvâmes avec Joséphine dans une étrange humeur teintée d'un besoin de laisser infuser les drames qu'ils étaient venus nous apporter ici, à Guidel, dans notre petite maison. Robin et Pablo étaient malades, cela pourtant je le savais mais, étrangement, c'est à ce moment-là, alors qu'ils étaient partis, que cela prenait une tout autre dimension, peut-être aussi parce Cyril nous avait raconté ce qu'était le SIDA, ce que cela faisait au corps, les maladies qui passaient et qui restaient, s'accrochaient et cette mort annoncée avec laquelle il fallait vivre. Joséphine était hantée à leur départ par ce curé pédophile dont je lui avais dit beaucoup de bien jusqu'à ce que je sache qu'il m'accusait de meurtre.

Nous devons, après leur départ, recoller tous les morceaux : cette enfance d'Éric avec cette

agression sexuelle alors qu'il était si jeune dans ce clocher au sein duquel j'avais passé tant de temps, puis son enfance avec son petit frère, ses parents que j'avais du mal à imaginer plus jeunes avec leurs deux garçons, puis cet autre petit frère... L'adolescence : Berthie, toujours Cyril, puis le départ, Paris et, certainement dans sa tête, cet horrible agression, ce curé pervers, cet ignoble silence en lui, Berthie qui ne savait pas et Cyril qui ignorait s'il se souvenait, sa vie à Paris, ses études, le succès de Berthie, puis la rencontre de Robin et, là, je me heurtai à une question insistante : « Était-ce Robin qui lui avait transmis la mort ? » Berthie disait que oui. Je ne savais qu'en penser. Que ce soit oui, que ce soit non, qu'est-ce que cela faisait ? Je tournai et retournai tous ces coupables. Je m'emmêlais cependant avec cette question... Plus nous avançons vers la vérité – je dis nous, parce que je n'étais plus seul –, plus mon esprit s'emmêlait. La question de Joséphine n'était pas la culpabilité, mais le poids du secret. Le secret de l'agression, le secret de la maladie... Elle pensait que sans le

secret, peut-être qu'il aurait pu vivre, être accompagné et trouver, avec Pablo possiblement ou bien, avec sa famille, du soutien. Nous étions ensemble avec Joséphine avec le même savoir. Cependant, nos questionnements étaient très différents. J'étais donc un peu seul, parce que je me fichais des secrets de famille.

Je voulais savoir comment on vit quand on s'est fait abuser par un représentant de Dieu et qu'on a six ans, comment on vit quand on se sent totalement incompris de sa famille, comment on vit quand on est malade, qu'on doit le cacher, quand on sait qu'on va mourir, qu'on va souffrir, comment on choisit de se tuer pour accuser... Est-ce que c'est une façon de continuer à vivre parce que notre mort a produit un effet ? Oui, notre mort est une parole. Je montai dans mon arbre avec ma lampe frontale et un livre que m'avait donné Cyril : « À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie » de Hervé Guibert. Joséphine m'envoya un plaid. Je m'installai au cœur de la nuit pour cette lecture. L'homme était beau sur la couverture. Regard puissant. Un homme brun

étendu, un homme mince, peut-être maigre ? La quatrième de couverture me mit dans l'ambiance : « J'ai eu le sida pendant trois mois. Plus exactement, j'ai cru pendant trois mois que j'étais condamné par cette maladie mortelle qu'on appelle le sida. Or, je ne me faisais pas d'idées, j'étais réellement atteint, le test qui s'était avéré positif en témoignait, ainsi que des analyses qui avaient démontré que mon sang amorçait un processus de faillite. Mais, au bout de trois mois, un hasard extraordinaire me fit croire, et me donna quasiment l'assurance que je pourrais échapper à cette maladie que tout le monde donnait encore pour incurable. De même que je n'avais avoué à personne, sauf aux amis qui se comptent sur les doigts d'une main, que j'étais condamné, je n'avouai à personne, sauf à ces quelques amis, que j'allais m'en tirer, que je serais, par ce hasard extraordinaire, un des premiers survivants au monde de cette maladie inexorable. »

J'étais pressé de découvrir ce livre qui m'aiderait à mieux comprendre ce qu'avait vécu Éric et ce que vivait actuellement Robin et Pablo et toutes

les autres personnes malades. Robin m'avait expliqué la maladie en détail et assez techniquement, je dois dire, tandis que Pablo m'avait parlé de ce qu'elle leur faisait vivre. J'avais pris l'habitude, grâce à Joséphine, d'utiliser le livre comme un buvard capable d'absorber la crudité du monde, des relations, des épreuves et de passer par les émotions d'un autre pour appréhender les miennes. J'étais ainsi heureux que Cyril m'ait offert ce livre. Avant Éric, je ne vivais pas, j'étais à l'abri de la vie, la vraie, celle où on marche à vue d'œil. Je n'avais aucune conscience du temps qui passait même si j'étais à un âge où on se sent éternellement vivant. Seulement, vivant, je l'étais bien peu : je végétais dans une attente de je ne sais quel évènement. Dans ma non-vie, cet évènement fit intrusion. Depuis, cette énorme pierre qu'a été la mort d'Éric ne cessait d'engendrer des ricochets. Elle me guidait vers le cœur de ce qu'est peut-être l'humanité, je veux dire, notre rapport à l'amour et à la mort. J'étais sans cesse plongé dans ces deux états : l'amour et la mort. Tout ce que je découvrais de cette terrible

maladie venait me chercher dans ma boîte noire. J'avais caché en moi, tout au fond, ma capacité à risquer par amour. Bien sûr, j'avais été aimé par ma mère, par Mathilde, j'avais aimé aussi, mais j'avais toujours tout arrêté avant d'avoir commencé. Quant à la mort, je ne l'avais jamais approchée, je ne lui en connaissais que le départ. Depuis Éric, cette corde, sa terrible chute arrêtée par cette chaîne, sa mort tellement terrible pour en éviter une autre si différente et tout aussi affreuse, douloureuse, monstrueuse... Depuis Éric, depuis Berthie, Robin, Pablo, j'ai rencontré l'amour. Celui pour Joséphine, bien sûr, mais aussi celui que jamais on ne met derrière soi, cet amour qui est aussi celui de l'amitié, cet amour qui est un lien entre deux êtres, lien que même la mort ne pourra défaire, je l'ai touché du doigt en approchant toutes ces personnes qui ont tellement aimé Éric. Même mort, il était encore avec eux. Ce sont eux qui me l'ont rendu vivant.

À présent, j'étais là-haut, dans mon arbre, avec un livre pour aller plus encore à la rencontre d'Éric, cet homme que je croyais connaître parce que

Berthie, Robin et Pablo le portaient intensément en eux et me l'avaient présenté. Je comprenais peu à peu que L'ami qui ne lui avait pas sauvé la vie, ce n'était pas seulement moi, mais aussi Robin qui, d'après Berthie, lui avait transmis sans le savoir le virus, mais aussi son frère, son autre frère, ses parents, Pablo de l'avoir laissé le quitter, Berthie de l'avoir trop aimé et de s'en être fâchée, de tous ceux qui l'avaient abandonné ou laissé faire. J'ouvris le livre, quittant mes réflexions sans fin autour de cette mort dont il fallait trouver un coupable, mais ce coupable était la vie, le SIDA, la famille, le curé et celui qui a vu, moi. Peu m'importait. J'entrai dans le livre.

6.

Je lisais parfois éclairé par ce que Robin, Cyril et Pablo m'avaient expliqué et qui m'aidait à mieux comprendre les enjeux exprimés au cours du livre. Je savais que l'AZT ralentissait seulement la progression du virus et que les effets secondaires pouvaient être importants. J'avais appris

qu'Éric avait pu bénéficier d'une bithérapie juste avant de quitter Pablo. Cyril m'avait expliqué qu'il y avait à présent la trithérapie, mais qu'Éric n'avait pas eu le temps d'y avoir accès, puisqu'elle était mise en place depuis seulement un an. Pablo pensait qu'Éric l'avait quitté au moment où il avait appris que le SIDA était en place et que son système immunitaire était trop affaibli. Il commençait à attraper froid souvent et tentait de le cacher. Il semblait parfois avoir du mal à respirer, avoir des nausées... Pablo avait peur pour lui, ce qui avait eu pour conséquence d'énerver Éric. Ils s'étaient mis d'accord dès le début de leur relation qu'ils étaient libres de se quitter à tout moment. Éric avait toujours été très clair sur sa volonté de mourir seul et de ne pas faire subir à celui qu'il aimait sa déchéance et sa mort. Pablo était confiant sur le fait que cela ne pouvait pas se passer comme ça.

Je lus avec en tête tout ce que j'avais appris sur cette maladie, ce que j'avais compris des traitements, des effets secondaires, de la surveillance médicale constante, de la peur des nouveaux

symptômes, des résultats médicaux, des sombres rêves, du sentiment d'être un vivant déjà mort... Je lus avec toutes ces explications à trois voix que m'avaient données Pablo, Cyril et Robin sur des registres très différents. Quand Robin parlait de chiffres, de taux de T4, des seuils à ne pas dépasser, de cellules, de réplication du virus, Cyril insistait sur les effets secondaires des médicaments, sur la lourdeur de ces traitements à prendre plusieurs fois par jour, sur les vomissements, les diarrhées, les nausées, les mycoses, la fatigue, sur les copains à l'hôpital, les morts, ceux pour qui les traitements ne fonctionnaient pas, les très jeunes, les vieux routards, les copains toxicos, la vie qui n'en était plus une tandis que Pablo parlait philosophie, dissertant sur la beauté de la vie tant qu'elle était là, sur le tournant que cette maladie avait donné à sa vie, sur la couleur qu'elle avait mise dans sa peinture. Je lus et rencontrai Hervé Guibert et ses amis, les médecins, leurs espoirs, la noirceur de cette mort qui trône au-dessus de votre tête chaque jour, la fatigue, le corps qui vous trahit. Il décrivait tout cela. Cette

maladie dont il croit être délivré au bout de trois mois s'installe subrepticement, par avancée et par recul, discrètement mais sûrement. Bill, cet ami, lui annonce que Melvil Mockney vient de trouver un remède. Cet ami, qui donne son titre au livre, représentant d'un grand laboratoire pharmaceutique, donne de faux espoirs : il est lâche, il manipule, il trahit, il joue sur le désir de vivre, sur l'espoir et prend bien du plaisir de cette position de sauveur. Il tue symboliquement. Guibert, l'auteur, le narrateur, aurait bien pu le tuer avec une goutte de ce sang-poison déposé dans son verre, mais il ne le fit pas. Je notai dans mon carnet, faiblement éclairé par ma lampe, ce passage : « [...] C'ÉTAIT CERTES UNE MALADIE INEXORABLE, MAIS ELLE N'ÉTAIT PAS FOUROYANTE, C'ÉTAIT UNE MALADIE À PALIERS, UN TRÈS LONG ESCALIER QUI MENAIT ASSURÉMENT À LA MORT MAIS DONT CHAQUE MARCHE REPRÉSENTAIT UN APPRENTISSAGE SANS PAIREIL, C'ÉTAIT UNE MALADIE QUI DONNAIT LE TEMPS DE MOURIR, ET QUI DONNAIT À LA MORT LE TEMPS DE VIVRE... C'ÉTAIT EN QUELQUE SORTE UNE GÉNIALE INVENTION MODERNE. »

Je lus toute la nuit sans lever le nez et sans que jamais la fatigue vienne me piéger. Le lever du jour me surprit tant j'étais emporté dans cette histoire qui n'en était pas une ou dans cette vérité, plutôt. Le jour se leva donc et je continuai à lire jusqu'à ce que Joséphine vînt m'apporter un café. Je lus encore les quelques pages qui me conduisirent à la fin de ce terrible livre. Je descendis de mon arbre avec ma lampe toujours vissée sur la tête, le plaid et le roman que je passai à Joséphine sans un mot. Je l'embrassai avant de rejoindre Hervé pour entamer une nouvelle journée de travail, l'esprit occupé par tant de questions et de réflexions. Je fus silencieux, ce matin-là, et Peppone et Hervé en déduisirent que j'étais fatigué.

7.

Je rejoignis Jo au bar à midi. Elle était en plein service, mais nous prîmes le temps de boire un café ensemble. J'espérais échanger avec elle autour du livre, mais elle ne l'avait pas ouvert.

Elle le lirait plus tard, me dit-elle. Nous évitâmes de parler de nos amis, du SIDA, du curé, d'Éric, désireux tous les deux de reprendre notre vie comme elle aurait dû être, simple, douce, fruitée. Nous nous aimions avec constance, mesure, nous nous admirions pour notre écoute réciproque, notre jeunesse, notre beauté, nos pensées sur le monde, la littérature, nous aimions notre vie, ici, avec la petite maison, la nature, l'arbre, le village, les amis, notre compréhension mutuelle de ce que nos mères nous avaient fait vivre. Le père de Joséphine n'était pas parti, mais il les avait trompées lui aussi. Le départ de mon père, son abandon était une trahison envers la promesse qu'il avait faite à ma mère et celle qu'il m'avait faite simplement en étant mon père. Le père de Joséphine avait fait pire, sans doute, car il avait doublé la mise. Double vie. Une femme, puis une autre. Un enfant, puis un autre. Du mensonge, des heures pour chacune, des jours pour l'une, des jours pour l'autre. Ce système impossible a duré dix ans jusqu'à ce que la mère de Joséphine découvre le grand jeu du petit bonhomme en

fouillant dans ses affaires. Elle trouva un album photo sous ses vêtements où elle put admirer de belles photos de famille, celles d'une autre famille. Pas de date, bien sûr, alors, elle imagina que c'était avant, un secret tout de même mais, enfin, qui n'en est pas. Alors, elle expliqua, elle expliqua sa colère, son incompréhension, la trahison, mais ce n'était pas à elle d'expliquer et il était resté silencieux. Joséphine s'en mêla et le fit craquer. Alors, il cracha tout, l'autre femme, la première, et son fils Philippe qui avait six mois de moins que Joséphine. La mère et la fille l'ont poussé dehors, poussé littéralement, violemment, à coups de poing, les poings d'une gamine et ceux d'une femme blessée. Ce fut la fin. Joséphine n'a jamais revu son père. Elle sait où il vit, elle sait qu'elle a un frère, elle sait aussi que jamais elle ne le reverra, qu'il n'existe plus pour elle. Déterminée, ma Jo : sur cette question, en tout cas.

Peppone nous apporta un café gourmand ponctué d'un : « Voilà les enfants. » J'avais trouvé ici un oncle comme il me le répétait, des amis, une

copine, un boulot. Seulement, tout se mélangeait, j'étais venu parce qu'Éric était mort, pour le fuir. J'avais commencé à vivre, puis Jo m'avait demandé de ne pas me cacher, d'affronter, d'aller le chercher, de le réhabiliter, alors, je les avais rencontrés, je l'avais rencontré et, maintenant, on se retrouvait avec un pédophile, une maladie qui passait d'amant en amant, un suicide qui dénonçait le curé certainement, mais aussi peut-être sa famille, le silence... Alors, devant nos cafés gourmands, il y avait tout ça entre Joséphine et moi. La légèreté, nous la souhaitions, mais nous n'en trouvions pas le chemin.

Nous nous tenions la main, nous nous regardions avec tout l'amour que nous avions l'un pour l'autre et ce silence entre nous était un beau silence. Il était fait du bien que nous nous faisions l'un à l'autre, de tout le respect que nous nous portions, mais aussi de notre incapacité à nous parler de la petite vie que nous avions là alors qu'autour de nous, il y avait les bourreaux d'enfant, le SIDA, les suicides, la souffrance et le malheur.

Je repartis à la boutique aider Hervé à ranger les nouveaux arrivages de meubles. Il me parla de mes amis. Dégagé de son regard, je pouvais raconter, inventer à ma guise, j'étais un peu Éric, Cyril, un peu Berthie, je mélangeais tout, je me créais un personnage, un jeune homme entouré de ses amis, un jeune homme vivant à l'affût de nouvelles aventures, un adolescent rêvant de liberté, un enfant joueur. Quelle blague ! Hervé m'écoutait avec une attention palpable et finit par me dire que ce n'était pas la peine de cacher tout ça et que j'étais tout de même un drôle de lascar. J'en convins. Pendant que nous réaménagions toute la boutique, il m'expliqua sa vie à lui, sa solitude, cette femme qui était morte deux ans après leur mariage, son incapacité à faire à nouveau confiance, à en aimer une autre... Je regrettai d'avoir menti, mais je ne voulais pas lui parler du suicide, du SIDA, du curé, je voulais qu'il me trouve normal, qu'il ne me juge pas ou que je ne le juge pas si jamais il se révélait homophobe ou rejetant vis-à-vis de mes amis ou du choix d'Éric.

Après une bonne journée de travail, nous allâmes tous les deux chez Peppone savourer une bonne bière. Joséphine était rentrée à la maison, je l'imaginai en train de lire ce livre, je prenais mon temps avec mes amis pour lui laisser tout le loisir d'avancer dans sa lecture. Sur le zinc, quelques verres vidés que Peppone débarrassait lentement et nos coudes sur le comptoir. J'étais bien devant mon oncle d'adoption avec son corps planté derrière son bar et son regard de miel, à côté d'Hervé qui me rassurait avec son dos aussi droit que le tuteur d'une plante, ses cheveux drus plantés dans son crâne et son envie de me connaître, d'en savoir toujours plus sans avoir l'air de trop y toucher. Les quelques habitués qui passaient au bar ou se dispersaient dans la salle m'étaient devenus aussi familiers que les lieux. Les tables en formica tendrement vétustes, les miroirs au fond de la salle, le parquet vernis au sol avec ses mille accrocs m'offraient un lieu de quiétude. J'aimais être là avec mes amis et ces quelques connaissances. Pour la première fois, j'investissais un lieu social. Après une seconde bière, je

les laissai à leurs conversations sur l'histoire du village et j'arpentai ma petite colline vers mon ermitage.

8.

Je montai la colline heureux de la retrouver, heureux de pouvoir échanger avec elle sur ce livre et sur ce qu'il contenait, sur ce que vivaient les malades, sur les espoirs, les amours avec cette merde, au milieu, sur la peur, sur la mort, sur le corps ratatiné parce qu'il ne peut plus se défendre, j'étais fasciné par la liberté de ton de ce livre, alors, je grimpai avec empressement la douce montée qui me conduisit à elle. Je la trouvai confortablement installée dans notre fauteuil en train de lire. Je m'assis sur le lit avec mon carnet et relisai les notes que j'avais prises dans ce livre que je n'ose appeler un roman, je regardai alternativement Joséphine et mon carnet jusqu'à ce que je me rende compte qu'elle lisait un autre livre. Je me penchai pour en lire le titre : *Secret de famille* d'Irène Frain.

- Mais tu lis pas le livre de Cyril ?
- Non, franchement, j'ai pas envie.
- Et bien sûr, tu lis une histoire de secrets !
- Je lis bien ce que je veux.
- Oui, enfin...
- T'es pas le centre du monde, Flo. J'en ai marre de toutes ces histoires.
- Mais c'est toi... ?
- Quoi, c'est moi ?
- C'est toi qui nous as mis au milieu de tout...
- De tout quoi ?
- Cette merde ?
- Quelle merde ?
- Le pervers. Le suicide. Le SIDA.
- C'est trop, Florent.
- Mais j'y peux rien. Je t'ai jamais rien caché.
- Je sais. C'est pas ça que je dis.
- Ben, tu dis quoi ?
- Rien.

Première dispute. Elle sortit. Je restai là. Je la détestais. Je voulais à ce moment-là qu'elle

disparaisse de ma vie. Tout se réorganisait dans ma tête. Sans elle. Elle m'avait toujours poussé à aller chercher tout ça, toujours plus loin, toujours plus précisément et maintenant, elle me reprochait d'avoir remuer trop de merde... Oui, elle avait raison, c'était un beau merdier, sale, triste, moche, mais on avait retourné toute cette terre crasse ensemble, elle avait orchestré chacune de mes actions et il fallait bien qu'elle fasse avec ou sans moi. Je restai dans la maison, refusant de faire un pas vers elle. Elle ne le lirait pas. Soit. Dont, acte. J'étais seul. On l'est toujours. Je le savais.

Son livre trônait sur le fauteuil, la couverture dévoilait une femme habillée de blanc, seule devant une grande bâtisse blanche elle aussi. En lisant la quatrième de couverture, je ne découvris rien de plus que ce qu'avouait le titre. J'ouvrai la porte et jetai le livre à l'extérieur. Elle bondit comme une furie et m'inonda de reproches et d'injures. Je n'avais jamais pensé découvrir tant de tensions sur son visage, j'en voyais à présent toutes les imperfections : ces traits tirés, trop fins,

trop durs. La maison était minuscule, je ne pouvais lui échapper sans sortir. Alors qu'elle aboyait, je pesai les solutions que j'avais pour prendre place face à elle. Sortir, l'ignorer, gueuler. Je ne voulais ni sortir, ni gueuler, ni pleurer, surtout. J'optai pour l'ignorance. J'étais seul avec l'intrusion de sa voix et de son corps. Elle finirait bien par s'arrêter. Je n'avais pas prévu qu'elle foncerait sur moi et projeterai sa main sur ma joue avec une force qui me fit tanguer. C'est alors que j'explosai. Littéralement. C'est elle qui pleura. Je me surpris à évoquer la perte de liberté que m'infligeait notre couple, le sentiment d'étouffement que provoquait parfois sa présence, sa dureté quand elle me demandait de ne pas l'appeler alors que j'étais en train de découvrir ce qu'avait été la vie d'Éric alors que je m'accusais auprès d'inconnus d'un crime que j'étais sûr d'avoir commis. Elle pleurait. Nous nous tombions dans les bras.

Première dispute. Premiers soupirs. Premiers regrets... Premières larmes partagées. La vie de couple. Des baisers. Une nuit d'amour.

L'oubli. Le silence. Une conversation banale. La vie reprend avec ce que nous taisons, ce que nous n'osons plus partager. Les effets de la dispute passèrent. Un petit accroc dans notre histoire, dans notre lien. Un petit accroc qui ne semblait rien, on recoud à coups de douceur, de tendresse, en parlant d'autre chose, en oubliant cette petite déchirure. Sans en avoir encore l'expérience, je savais que, lorsque les disputes se répètent, le tissu se creuse d'entailles, il devient difficile à réparer, la tendresse se fait plus rare, creuse l'écart entre deux êtres qui s'aimaient, croient peut-être s'aimer encore, veulent oublier les petites agressions, les sourdes attaques, mais ce n'était qu'une première dispute pour un partage qu'elle me refusait et qui était pour moi le signe qu'elle rejetait nos nouveaux amis. Elle avait beau vouloir à présent lire le livre, je me refusai à le lui prêter. Je le cachai au milieu de tout un tas d'affaires diverses dans l'étagère qui me servait de débarras, persuadé de la punir de sa crise injustifiée. Nous oubliâmes l'accroc, nous nous aimions et nous naviguions.

9.

Fidèlement installé sur mon vélo, je sillonnai Guidel et ses alentours en tous sens et par n'importe quel temps en adaptant mon matériel : du coupe-vent au blouson fourré. Beaucoup de mes clients appréciaient mes passages hebdomadaires ou quasi-quotidiens. Ils passaient leur commande à la boutique, indiquant le jour et l'heure souhaités. Si j'avais peu de demandes, je continuais mes visites inopinées au hasard de ma course. Ma bicyclette était bien chargée le matin et bien légère le soir. Je n'hésitais pas à m'arrêter pour boire un verre et discuter quelques minutes avec chacun, fidélisant ainsi mes clients. Je crois que la plupart de ces gens m'appréciait et je soupçonnai même certains de commander quelque livre ou objet simplement pour avoir un peu de visite. Beaucoup de mes clients étaient des personnes âgées qui avaient peu de contacts extérieurs. Je livrais sans compter les kilomètres ni le poids des marchandises. Guidel n'avait peut-être jamais

autant lu que depuis que Hervé avait inventé ce système ou, plus exactement, depuis que j'étais arrivé.

Matin et soir, je retrouvais Hervé et Peppone au bar. Nous avions une belle complicité. Je sentais bien qu'ils me prenaient tous deux comme leur fils étant donné le regard qu'ils portaient sur moi, fait de fierté et de douceur. Peppone nous assommait de ses blagues, je souriais de le voir rire, Hervé passionné d'histoire ne manquait pas une occasion de nous gratifier d'une page d'histoire de la France. Joséphine travaillait au bar de dix heures à dix-sept heures. Elle s'intéressait à la cuisine et nous préparait de savoureux petits plats plus inventifs les uns que les autres. Frustrée de ne servir chez Peppone que des steaks-frites et ses variantes, elle pensait de plus en plus à devenir cuisinière. Elle avait acheté à Hervé tous les livres de cuisine qu'il avait chinés. Nous parlions de nos journées en partageant des anecdotes sur les gens du village. Je leur parlai de toutes ces solitudes que je rencontrais et qui s'émerveillaient des petites histoires du village que

j'emportais avec moi, leur donnant des nouvelles de vieilles connaissances. Joséphine discutait avec Peppone de la possibilité d'ouvrir un restaurant gastronomique à Guidel. Peppone et sa sœur lui proposaient de lui donner suffisamment d'argent pour que la banque accepte de lui octroyer un crédit. Sa mère m'avait peu à peu adopté, se rendant au choix de sa fille qui ne lui semblait finalement pas si mauvais. Nous avons peu à peu réalisé quelques modifications dans notre maison, créant une pièce supplémentaire afin d'isoler une chambre du salon-cuisine. Nous parlions de temps en temps d'un possible déménagement dans une maison plus grande, mais nous avons du mal à nous imaginer ailleurs tant nous étions attachés au charme de cette résidence fabriquée de bric et de broc. Ainsi, nous alternions entre des moments où nous rêvions de plus de confort, d'espace et, surtout, d'une ligne téléphonique. Hervé m'avait installé l'électricité et vérifié les canalisations d'eau, consolidé le toit. Je n'avais à ce moment-là aucune envie d'avoir le téléphone de peur d'une irruption de

ma mère dans ma vie. À présent, je m'astreignais à l'appeler une fois par semaine, mais plus par devoir que par envie. Cela me faisait plaisir de l'entendre, mais je craignais toujours que son besoin de tout savoir ne me dépouille de tout ce que j'étais en train de construire. J'espérais qu'un jour, elle me parlerait du curé, ce qui signifierait que Cyril avait fait savoir ce qui lui était arrivé. Je n'avais plus de nouvelles ni d'Emeric, ni de Cyril, ni même de Berthie, Pablo ou Robin. Chacun s'en était retourné à sa vie. J'en étais, sans me l'avouer, intérieurement blessé. Ils savaient où me joindre, il suffisait d'appeler à la boutique ou au bar. Je ne me voyais pas appeler chez les parents d'Emeric. Je n'avais pas le numéro de Cyril. J'avais hésité cent fois à appeler Berthie et toujours renoncé, ne sachant trop ce que je pourrais lui dire. Ma vieille sauvagerie reprenait le dessus, elle me dictait le silence, elle me serrait le ventre et le cœur, me désengageait de toute pensée qui me mettrait en action.

Tout cela était fini. C'est ce que me répétait Jo. Je lui en voulais un peu de m'avoir poussé

à les rencontrer, à rentrer dans des relations si intimes pour dire ensuite que tout cela n'était rien. Je devais laisser le rythme de Guidel m'imprégner, continuer à être celui que les gens attendaient, l'être suffisamment sociable, solidaire, généreux, mesuré, un brin solitaire, amoureux, le bon copain, le fils rêvé, un gendre sérieux... Je marchais en étant ce Florent-là et, parfois, se glissait dans mon esprit le visage acidulé de Berthie, la distinction de Robin, la douce folie de Pablo, le drame de Cyril et celui d'Emeric.

10.

Les mois défilèrent ainsi dans cette vie qui aurait pu durer toujours. Le temps m'attachait à Guidel, me donnait une terre, peut-être des racines, j'en avais l'impression en tout cas. Je gagnais une place au milieu des autres. Chaque journée dans ma vie bien réglée m'éloignait toujours plus d'Éric. Le souvenir de son visage, de son corps se dissipait peu à peu, je ne rêvais presque plus de lui. J'avais envie de le retenir. Lorsque

rarement, il occupait mes nuits, il partait, quittait l'église, Becherel, quittait Paris, je le voyais toujours marcher de dos et partir vers un paysage très blanc, un brouillard massif qui le laissait passer. Je ne parlai pas à Joséphine de ces quelques rêves ni de ma peur d'oublier cet homme que je n'avais pas connu, mais avec qui j'avais partagé ce tout dernier moment de sa vie.

J'avais reçu tant de chocs depuis sa mort : celui de quitter ma mère, mon village, celui de trouver cette maison, de découvrir Guidel, d'avoir un travail, des amis, d'être aimé, d'aimer Joséphine, de découvrir la vie d'Éric, le monde parisien, la vie la nuit, l'homosexualité, le SIDA, la vérité sur le père Fages, la police dans ma vie, intégrer en moi une image plus juste de mon père, mais tout avait changé et tout était fini. Les mois passaient et je glissais vers une autre rive. La mort d'Éric aura été de ces moments qui vous changent, qui bouleversent tout et, maintenant, le vide. J'étais dans un trou, un creux, j'en venais et j'y retournais. Différemment, bien entendu. Il y avait eu ma vie à Becherel que j'avais fini par assécher en

ôtant tout contact avec les autres, en m'enfermant dans un mutisme et une solitude que je jugeai à l'époque salvateurs. Puis, ce drame, cet accident, ce meurtre de soi, sa mort devant moi, ma mort devant lui, mon départ, mes aveux, mon enquête, mes découvertes, moi vivant avec eux, tout leur amour pour lui, leurs histoires, à deux, à trois, à quatre, ma rencontre d'Éric grâce à Berthie, Robin, Pablo, leur lien tous les quatre ensemble, séparément, la famille d'Éric, Cyril qui débarque avec son lot de misère, l'agression sexuelle, l'homophobie de ses parents, j'étais vivant au milieu de tout ce monde.

C'était fini, maintenant, et je n'avais pas tant compté pour eux ; ni en bien, ni en mal, ils ne m'en voulaient pas, j'étais passé, ils étaient ailleurs, chacun en soi. J'étais là avec Jo, mes amis, le travail et je ressentais ce drôle de creux dans mon ventre. J'étais bien, mais ils me manquaient. Leur énergie, leur excitation, leurs mondes respectifs, tout cela m'avait été ôté.

Lorsque j'appelai ma mère, je tentai de lui avouer que je m'ennuyais, parfois, que la vie se

répétait, inlassablement identique. Je la sentis heureuse que je m'ouvre à elle. Elle me rassura, tentant de me montrer combien j'avais de chance d'avoir une femme qui m'aimait, un travail, des amis. Elle en profita pour me demander à nouveau de venir me voir quelques jours pour qu'enfin je lui présente mon petit monde. Je finis par lui accorder une journée. J'étais trop dur avec elle : ingrat, même. Nous convînmes qu'elle viendrait dimanche prochain et je raccrochai sans être soulagé de mes doutes et avec en tête cette journée à organiser. Hervé et Peppone me pressaient de rencontrer ma mère, puisque je leur avais dit qu'elle était ma seule famille. Joséphine savait que ça arriverait mais, étant donné le portrait que je lui avais dressé du personnage, elle craignait particulièrement ce moment. J'avais passé l'âge de penser que mes amis me jugeraient en fonction de ce qu'il découvrirait en la voyant. Je n'avais pas honte comme certains collégiens qui cachent scrupuleusement leurs parents de peur d'être rejeté tout d'un coup si on découvrait leur milieu social ou la tonalité de leur personnalité

et si, en voyant leurs parents, on percevait l'enfant qu'ils avaient été. Je craignais seulement qu'elle dévoile tout de mon enfance. Je n'avais aucune envie qu'elle décrive mes bizarreries ou mon anxiété malade alors qu'elles appartenaient sans doute au passé. J'annonçai assez rapidement sa venue à Hervé et Peppone qui ne cachèrent pas leur étonnement tant ils avaient renoncé à rencontrer ma mère, acceptant une histoire qu'ils sentaient complexe et nécessairement secrète. Elle venait donc chez moi, chez eux. Nous verrions bien dimanche.

11.

La ville était déserte. Peppone était resté dans la voiture. Assis sur une chaise isolée au milieu de cette vieille gare, j'étais particulièrement tendu. Je la vis arriver chargée de sacs, un sourire envahissant un visage que je trouvais vieilli. Je m'avançai vers elle et la soulagea de ses cabas que je devinai emplis de nourriture. Peppone nous rejoignit. Je les présentai. Elle profita de ces

quelques minutes en voiture pour échanger avec Peppone, parlant de sa vie à Becherel. Il lui proposa de nous inviter tous deux prendre le petit-déjeuner au café afin d'y rencontrer Joséphine qui tenait le bar pendant son absence. Ma mère accepta, ne cachant pas sa hâte de rencontrer mon amie. Ma douce Jo avait mis sa robe vert-tendre avec son éternel foulard du même ton. Elle accueillit ma mère avec un sourire discret tandis que Peppone nous conseilla de nous installer à une table située près de la vitrine afin de profiter de la lumière. Je lui proposai de se joindre à nous mais il refusa, prétextant du travail au bar. Jo était très intimidée et je retrouvai le regard enfoui au sol qu'elle avait lors de notre première rencontre. Je lançai la conversation avec enthousiasme, expliquant à ma mère la vie que nous avons ici. Je lui parlai brièvement des projets de Joséphine, puis décrivis mon travail et les rencontres que j'y faisais. Ma mère me donna les dernières nouvelles de Becherel, évoquant l'un et l'autre habitant. Discours étrange, car je n'étais attaché à personne là-bas. Elle semblait

vouloir montrer à Jo que nous avions une vie normale à Becherel tous les deux, en interaction avec des amis, des connaissances dont j'aurais pu souhaiter avoir des nouvelles. Tout était faux et chacun faisait des efforts pour faire croire le contraire ou s'en persuader. Hervé me fit un signe de la main. J'en profitai pour me lever et quitter cette atmosphère que j'avais du mal à supporter. Je lui proposai de venir saluer ma mère. Devant mon insistance, il s'installa avec nous, vite rejoint par Peppone. Mes deux amis étaient gais et bavards, ne tarissant pas d'éloge sur mon cas. Hervé proposa une visite de la boutique, ce que ma mère accepta volontiers. Il la fit pénétrer dans son antre, lui annonçant avoir triplé son chiffre d'affaires depuis mon arrivée et lui expliquant que cela était dû à ma personnalité si singulière, cette sincérité mêlée à une maladresse poétique, mes mollets de cycliste, mon goût de la rencontre, ajouta-t-il en souriant. Elle répéta comme pour elle-même : « Goût de la rencontre. »

— Oui, répéta-t-il, il aime les gens. Hein, Florent, tu aimes les gens ?

— Je les aime bien.

— Tu ne veux pas vendre, mais tu vends parce que tu les aimes, ils te touchent, tu les touches. Voilà, madame, votre fils est un excellent vendeur, parce qu'il n'en est pas un. C'est le pari que j'ai fait en l'engageant et on a gagné, hein, Florent ? On a gagné grâce à toi.

Je ne répondis rien, ma mère non plus. Après avoir présenté différents objets à ma mère à partir desquels ils échangèrent sur l'évolution de la société depuis leur jeunesse, Hervé proposa de nous amener chez moi en voiture. J'acceptai, car la route à pied serait pénible pour ma mère qui marchait difficilement. Nous passâmes chercher Joséphine qui, prétextant devoir aider son oncle, nous promit de nous rejoindre pour le repas. Hervé nous déposa au bout du chemin. Je vis mon arbre et retrouvai le silence, celui très réel de l'absence de paroles entre nous et le silence de la pensée. J'étais là, avec elle, chez moi, lui offrant une journée dominicale en famille.

Je la guidai fièrement dans notre petite maison après qu'elle eut admiré le jardin. La visite fut

rapide, efficace. Elle aimait. Elle voulut préparer le repas, je resituai le fait que nous étions chez moi et non chez elle et que Joséphine et moi avions tout préparé. Nous n'avions qu'à réchauffer quand elle rentrerait. Le temps me parut long jusqu'à l'arrivée de Jo. Elle ramena une bouteille de vin et, après avoir dit quelques mots de sa matinée au café, elle mit à chauffer la blanquette de veau qu'elle avait préparée. Je nous servis à tous trois un verre de vin, mettant sur la table quelques biscuits apéritifs et des légumes crus accompagnés d'une sauce. Ma mère dit faire une exception en acceptant le verre de vin, l'alcool lui étant déconseillé avec son traitement. Le vin m'échauffa un peu et je retrouvai la parole. Peut-être n'était-ce pas l'alcool, mais la présence de Jo qui me détendit ? Quoiqu'il en fût, je retrouvai la parole, parlant d'Hervé, de Peppone, de quelques habitants que j'appréciais. Ma mère évoqua elle aussi des voisins et expliqua à Joséphine l'histoire de notre village. Son activité de production du lin, le meilleur fil de lin de Bretagne, précisa-t-elle, qui prit fin avec la révolution industrielle. En

1989, une première fête du livre libéra l'idée et la mise en action de celle-ci de mettre le livre au cœur du village. Des libraires, illustrateurs, relieurs, imprimeurs, artisans d'art s'installèrent. Les boutiques ouvrirent les unes après les autres. Elle avait vu ce village pousser, prendre vie, se développer. Elle avoua ne pas être particulièrement attirée par la lecture, mais elle était née là, fière de son village. Elle mentionna à voix plus basse le coup de foudre de mon père pour Becherel, attachement peut-être aussi grand que son amour pour elle. Était-il tombé amoureux d'elle ou d'elle dans Becherel ? Joséphine, en me regardant, me dit : « C'est pour ça que tu aimes tant lire. » Remarque inutile, me dis-je. J'en voulais tellement à ma mère quand elle parlait de mon père : pas tant qu'elle l'évoque, mais qu'elle m'ait privé de cette nouvelle information pendant tant d'années et qu'au hasard de telle ou telle conversation, elle m'offre un élément qu'elle aurait pu tout aussi bien ne jamais évoquer. Ainsi, il aimait ce village que je détestais. Brûlant de curiosité, je lui demandai ce qu'il aimait de Becherel.

— Les gens, il aimait les gens. Il parlait de famille, d'un esprit de rébellion qui traînait là, une sorte de fief à l'abri du reste du monde. À vrai dire, je ne comprenais pas bien ce qui le charmait tant. Enfin, il est parti quand même !

— Oui, ça, on sait.

— T'énerve pas, Florent. Tu me demandes...

— Ben oui, je te demande et ça fait presque vingt ans que je te demande.

— Je fais ce que je peux.

Joséphine fit diversion en apportant le plat avec entrain et en prenant la parole sur la cuisine et son apprentissage récent de la gastronomie française. Nous mangeâmes en paix, laissant de côté mon père, les silences de ma mère, les mystères qu'elle créait sans le vouloir par pudeur, peut-être, ou par oubli ou parce que depuis vingt ans, elle se gavait de médicaments pour endormir son esprit mais, enfin, nous passâmes un bon moment, le concluant idéalement par un fraisier qu'avait confectionné Joséphine au petit matin.

Ma mère était très touchée de l'accueil que nous lui avions réservé, Joséphine l'avait conquise par son charisme et sa douceur. Peppone vint nous chercher vers dix-sept heures pour que nous la raccompagnions à la gare. Je l'escortai jusqu'au quai devant lequel elle ne manqua pas de me demander quand elle serait grand-mère... Je ne répondis rien, mais la détestai de son manque de discernement. Évidemment qu'elle ne le serait pas... Jamais. J'aurais voulu répondre seulement cela : « Jamais », mais je n'osais pas. Nous nous quittâmes les yeux dans les yeux, percevant pleinement cet écart absolu qui faisait que jamais nous ne pouvions nous rencontrer.

12.

Peppone resta silencieux dans la voiture, me laissant l'initiative d'ouvrir le bal. Ma bouche resta close. Il se gara face au café. Silence toujours. Je le suivis. Joséphine était affairée au rangement de la vaisselle. Peppone nous servit une bière à

tous les trois sans prononcer un mot. À quoi jouait-il ? Je finis par lâcher :

— Voilà, c'était ma mère.

— Elle est très gentille, dit Peppone.

— Oui.

Puis, ce fut tout. La bière me faisait toujours penser à Berthie qui m'avait sans le vouloir initié aux joies du détachement provoqué par l'ivresse. Cette délicieuse insouciance revint au second demi. Nous plaisantions gaiement, Peppone nous racontant de savoureuses blagues, Joséphine nous laissant découvrir quelques histoires mignonettes de son cru. Une heure plus tard, Hervé nous rejoignait. Nous reprenions tous une bière pour l'accompagner. Une belle soirée s'annonçait. A dix-neuf heures, Peppone ferma boutique et demanda à Joséphine si elle ne voulait pas nous préparer un petit encas. Elle nous amena salade, charcuterie et fromage. Hervé suggéra d'ouvrir une bouteille de vin pour ne pas faire offense à cette belle assiette, Peppone sortit un Chinon 1990 qu'il ouvrit avant de nous servir dans trois grands verres à vin cette liqueur censée

opérer un mariage divin avec une tranche de comté, de brie ou de fromage de chèvre. Nous étions au bar, mais nous nous imaginions les rois du monde. Ma mère était loin, je voyais ma copine, ma douce Jo, si belle, et mes deux amis, l'avenir me semblait à présent doux et prometteur. J'avais un lieu, une place, et je n'avais besoin de rien d'autre. Je les remerciai avec emphase de cet accueil qu'ils m'avaient réservé à mon arrivée. Je partis avec eux dans un grand éclat de rire. Nous étions bien soûls quand le téléphone sonna. Peppone, pour plaisanter, dansait d'un pied sur l'autre, exagérant son hésitation à répondre. Il décrocha, écouta ce qu'on lui disait et me passa le combiné sans dire un mot à son interlocuteur.

— Y'a quelqu'un ?

— Oui, vous êtes ?

— Léon Millet, je viens de vous le dire.

— Ah... C'est Florent, Florent Bupain.

— J'aurais besoin de vous voir. Est-ce que vous pourriez venir au poste assez rapidement ?

— Oui, mais attendez, je demande si je peux prendre un jour de congé.

Hervé opina du chef.

— C'est bon, demain. L'après-midi.

— Parfait. À quinze heures trente, c'est possible ?

— Oui, je serai là.

— À demain.

— À demain.

Ils me regardaient tous trois avec des yeux arrondis par la curiosité. L'excitation générée par l'alcool délia ma langue et je racontai tout jusqu'à l'enfant que j'avais été, ce qui me permettait d'expliquer ma présence dans l'église, peut-être ma sidération, puis ma course à la découverte des proches d'Éric pour me déculpabiliser principalement. Je dis aussi combien Jo m'avait poussé dans ce chemin, outrée par le silence que venait signer un suicide dans une famille. Elle poussait mon pied avec le sien, mais je poursuivis. Je parlai de tout ce que j'avais découvert, de ces amis que je croyais avoir, et bien sûr de la raison pour laquelle Millet me convoquait que je devinais sans mal. Peppone et Hervé restaient silencieux, hochant la tête comme pour manifester

qu'ils m'écoutaient attentivement. Hervé me prit dans ses bras, peut-être pour camoufler les larmes qui commençaient à embuer mes yeux. J'étais bien, j'avais envie qu'il m'étreigne ainsi longtemps, ce fut toutefois bref, mais je goûtai le nectar de ce qu'aurait pu être un père. Il relâcha son étreinte et me félicita de mon courage. Pourquoi imaginais-je toujours qu'un père pouvait vous consoler ? Peppone me dit qu'il comprenait. Jo gardait ce regard baissé qui promettait des reproches une fois que nous serions rentrés à la maison.

13.

La marche nous fit légèrement dessoûler, un vent frais giflait nos visages tandis que main dans la main, nous avançons en silence vers notre petite maison. La marche nous offrit une vingtaine de minutes l'un près de l'autre avec pour seul contact cette main serrée. Je la remerciai pour ce lien sans jugement, sans parole, cette solitude à deux. Nous nous couchâmes sans nous

parler et nous fîmes l'amour encore tout émous-sés par la chaleur de l'alcool.

Je me levai avant elle. Il était près de dix heures. Le café grognait, passant difficilement la barrière de tartre de notre vieille machine et me faisant craindre le réveil de Joséphine et une conversation que je redoutais. Je savais qu'elle me reprocherait non d'avoir dit la vérité, mais de l'avoir fait sans la consulter et de l'avoir ainsi mise en difficulté. Son silence d'hier soir était éloquent, tout comme son impossibilité de soutenir mon regard et, pourtant, je ne regrettais rien, bien au contraire. Je me demandais seulement si l'alcool ne risquait pas d'avoir effacé dans l'esprit de Peppone et de Hervé le souvenir de cette soirée. Pourquoi pensais-je à cela alors que, moi-même, je me souvenais de chaque parole prononcée jusqu'au grain de leurs voix ? Je me douchai et m'habillai à la hâte le temps que la cafetière parvienne à extraire de son ventre toute l'eau que j'y avais versé. Je déjeunai et partai, sac sur le dos, en proie à un sentiment mitigé de devoir retourner à Becherel, d'y revoir ma mère,

d'y rencontrer à nouveau Millet, peut-être Emeric et Cyril si j'arrivais à trouver ses coordonnées.

J'enfourchai mon vélo, fonçant jusqu'à la gare et espérant attraper un train pour Rennes sans attendre trop longtemps dans cette pauvre gare un peu déserte, un peu sinistre. La chance me sourit. J'avais tout juste dix minutes pour prendre un billet au guichet, dérangeant un employé manifestement déprimé ou, tout du moins, profondément ennuyé par le vide constant de cette gare qu'ils fermentaient un jour. Je m'installai dans ce train à moitié vide et sortis de mon sac un bouquin que j'avais piqué chez Hervé. Je me lançai dans l'aventure d'un écrivain raté envouté par une femme fascinante à cause de sa folie, de son inconstance, de sa beauté. Bien que la description physique ne lui correspondait pas, j'imaginai tout à fait Berthie à sa place. Elle avait cette force, cette capacité à vivre et à provoquer la passion, à s'emballer et à frapper un grand coup dans la fourmilière comme Betty, le personnage du roman. Je ne connaissais pas Berthie,

pas assez, mais je sentais tout cela en elle. Le voyage passa en un éclair et je quittai ma lecture à regret. J'arrivai à Rennes vers treize heures et pris un bus qui me conduisit à Dinan en une heure. Je rêvassai en regardant défiler le décor, ces routes que je connaissais par cœur pour les avoir souvent parcourues à pied sans craindre ni fatigue, ni lassitude. J'arrivai à Dinan peu après quatorze heures. Une heure trente à tuer avant d'aller voir Millet... Je pénétrai dans le jardin anglais communautaire. M'installant sur un banc de pierre, je me laissai porter par ce paysage familier avec cette vue plongeante sur le port et sur le bras de mer de Dinan. Je repris ma lecture, heureux d'en avoir le temps avant d'aller me confronter à mon histoire à moi, à celle d'Éric et de Cyril. J'étais avec Betty et Zorg, leur amour, leurs espoirs, leur folie. Betty et Berthie. Était-ce les prénoms, leur sonorité presque identique qui me faisaient tant penser à Berthie, à cet amour fou qu'elle avait eu pour Éric ? Étaient-ils dépendants l'un de l'autre comme dans ce roman ? L'amour n'était-il pas toujours dépendance, de

toute manière ? Robin et Pablo étaient-ils esclaves eux-aussi d'un lien destructeur ? Éric avait brisé chacune de ses relations les unes après les autres pour mourir seul, volontairement seul quoi qu'en pense Jo. Le temps avait filé et je me dépêchai de rejoindre le commissariat. La femme à l'accueil me reconnut et me salua en mentionnant mon nom, m'indiquant le chemin vers le bureau de Millet. Il se leva pour me serrer la main avec chaleur et entra assez vite dans le vif du sujet.

— Vous ne m'avez pas questionné au téléphone sur les raisons pour lesquelles je voulais vous voir.

— Non... Il doit s'agir d'Éric Lardais, je suppose.

— Sans doute. Mais pas seulement. J'ai une plainte d'agression sexuelle qui a eu lieu à Becherel sur des enfants il y a près de vingt-cinq ans. J'ai des raisons de penser que vous avez pu vous aussi être victime de cette personne. Avez-vous subi des agressions sexuelles, Florent ?

— Non, jamais... Je ne crois pas.

— Vous ne croyez pas ?

— J'ai beaucoup oublié mon enfance, je n'ai aucun souvenir d'une quelconque agression sexuelle... Cela a un lien avec Éric ?

— Vous rapportez donc tout à lui ?

— Non... Je ne sais pas. Vous m'avez dit qu'on allait sans doute parler d'Éric.

— Et du curé, vous ne voulez pas en parler ?

— Je me fiche du curé... Mais si c'est important, soit.

Un silence se profila entre nous. Puis, il posa la question, celle qu'il ne pouvait pas ne pas me poser :

— Avez-vous vu le père Fages avoir des gestes déplacés avec des enfants ?

— Non. Mais si ça s'est passé il y a vingt-cinq ans, j'étais un nourrisson. Quand j'étais petit, je n'ai jamais vu de rapport bizarre avec des enfants.

— Et des propos déplacés ?

— Non plus.

Il me demanda si j'allais au catéchisme. Face à ma réponse négative, il voulait que je lui parle

des autres enfants, des enfants de cœur, des enfants qui venaient à la messe, des camps de vacances organisés par la paroisse. Je lui expliquai à nouveau ce qu'avait été mon enfance, l'impossibilité pour moi d'intégrer tout groupe et pas plus les cours de catéchisme que les colonies de vacances.

— Je me cachais dans l'église, voilà tout. Je n'ai rien vu de ce que vous supposez. Mon but était de disparaître et non pas de regarder. J'aurais pu voir comme j'ai vu Éric sans rien dire, peut-être, mais je vous assure que je n'ai rien vu. Je ne venais pas quand des enfants étaient dans l'église.

— Je sais, Florent, mais je voulais m'en assurer.

— C'est fait. Et Éric ?

— Quoi, Éric ?

— Il a été agressé ?

— Je ne peux vous en dire plus, Florent.

— Alors, vous pouvez poser toutes les questions et moi, aucune.

— Oui, c'est un peu ça... J'ai des raisons de penser que oui.

— Et d'autres enfants ?

— J'ai des raisons de penser que oui.

— Et le suicide d'Éric ? Il pourrait être dû à... ?

— Je suis flic, je ne suis pas psy. Il s'est suicidé. On ne l'a pas tué. À partir de là, ce n'est plus mon affaire.

— Quelle est votre affaire, alors ?

— Le curé et ses victimes.

— Et s'il en fait partie ?

— Il est mort, Florent.

— Oui, mais ça n'empêche pas l'enquête ?

— Non, ça ne l'empêche pas.

— Ah !

— Pourquoi *ab* ?

— Ben tant mieux, je veux dire.

— Oui, tant mieux. On va s'arrêter là, si vous le voulez bien. Si des souvenirs vous reviennent, appelez-moi.

— Oui, au revoir.

— Au revoir.

Il ne m'avait pas parlé de Cyril et Cyril ne semblait pas lui avoir dit que je savais. Il fallait

vraiment que je le vois, que je sache si les parents d'Éric étaient au courant. Je me dirigeai vers l'arrêt de bus pour aller à Becherel et pouvoir contacter Emeric qui me renseignerait et pourrait peut-être m'aider à joindre Cyril. Le bus passant vingt minutes plus tard, je me replongeai dans ma lecture afin de ne pas penser à la surprise de ma mère quand elle me verrait arriver.

14.

Je suis rentré sans frapper comme on entre chez soi. Ma mère a sursauté avant d'exprimer sa joie de me voir. Je lui dis en plaisantant que nous nous étions vus hier et que je ne lui avais sans doute pas encore manqué. Elle sourit et me demanda la raison de ma venue d'une voix qui, manifestement, révélait ses craintes. Je décidai de lui dire la vérité, appliquant les préceptes de Jo, me simplifiant la vie et me garantissant une circulation dans le village des crimes du curé. Elle s'assit, assommée sans doute par le poids de mes révélations. Je ne parlai pas de ce qu'avait vécu

Cyril, ne m'en sentant pas le droit tant que je ne savais pas ce qu'il avait rendu publique. Il me suffirait de parler de la courte entrevue avec Millet. Cela suffirait à ma mère pour comprendre ma venue. Elle fut troublée par le fait que la police pensait que j'ai pu être victime et me demanda elle aussi s'il s'était passé quelque chose. Tout à coup émergeait dans son esprit l'idée que mon changement de personnalité à l'âge de six ans pourrait ne pas s'expliquer par le départ de mon père, mais par un viol. Je l'arrêtai tout de suite et la colère surgit en moi comme un cheval délesté de ses rennes. Je ne voulais pas qu'elle me vole mon droit à avoir manqué terriblement d'un père, à ce que ce jour où il avait disparu ait fondamentalement changé ma vie. Je lui criai :

— Mais non, je n'ai rien vécu. On ne m'a jamais agressé. J'ai perdu mon père. C'est ça, peut-être seulement ça. Et celui que je suis devenu à six ans, eh bien, c'est moi, c'est celui que je dois être. Avant, j'étais un bébé, un tout petit garçon, tu ne sais pas ce que je serais devenu s'il était resté.

Je m'appuyai à la table pour ne pas tomber. Mes jambes tremblaient sans que je comprenne vraiment pourquoi.

— Ça va, Flo, ça va. Je voulais juste être sûre, parce que c'est très grave.

— Je sais que c'est grave, mais ça ne me concerne pas ! Pas ça !

— Tant mieux, tant mieux... Mais ça concerne qui ?

La graine de la curiosité était semée. Je ne l'alimentai pas plus. Elle mènerait bien sa propre enquête.

— Tu vas rester quelques jours ?

— Oui, peut-être un jour ou deux.

Elle me servit un verre de vin et commença à préparer le repas. Je réalisai ce que je savais déjà, bien sûr, mais qui restait somme toute assez mystérieux : quoi que dise ma mère, j'étais à fleur de peau, la colère menaçait de déborder à chacune de ses paroles, même la plus insignifiante. Je me sentis perpétuellement incompris, critiqué, alors qu'elle m'aimait au-delà de toute mesure. Nos conversations portaient ainsi leur lot

de tragédies, de ces dialogues vides cachant des sentiments intérieurs. Nos émotions créaient des raz-de-marée qui, parfois, passaient la barrière de notre bouche ou de nos yeux. Ainsi se réinstallait le silence, un calme qui avait ce pouvoir de cacher la tempête. Je me tus, elle se tut. Tout allait bien.

Je retrouvai les saveurs de mon enfance, ces légumes mijotés qui accompagnaient une viande tendre et je ne sais quoi dans ses sauces qui rendait mièvre tout autre cuisine. La Madeleine de Proust, sans doute. Je retrouvai ma chambre, mon lit, mes rêves. Mes rêves et ceux d'Éric, celui dans lequel il se pendait devant moi, ce rêve où je revoyais la scène dans sa stricte réalité. Je le fis trois fois dans la nuit, à l'identique. Il montait l'escalier, accrochait la corde, se la passait autour du cou, sautait, je regardais, je ne regardais plus, je serrais ma tête dans mes mains. Voilà, trois fois. Le même. Je me levai d'une nuit sans repos. Je crus d'abord que le glas sonnait dans mon rêve, que ça recommençait, cet effrayant signal de ce rêve qui revenait comme un

boomerang. C'était à présent la vraie cloche, « ma cloche », comme je disais avant. J'ouvris la fenêtre pour laisser pénétrer l'air frais dans ma petite chambre blanche et, peut-être, pour entendre mieux cet angélus qui avait rythmé ma vie. Tout cela me semblait une pure folie, toutes ces journées passées dans un clocher à attendre que la journée se passe, non, même pas cela, je n'attendais pas, j'étais posé, je me posais là, j'étais. Il n'y avait pas d'avenir, il n'y avait pas de passé. Seulement un lieu et moi dans ce lieu. J'étais fou, sans doute. C'est un acte fou que de rester des heures au même endroit comme dans une cellule et de ne penser à rien. Comment avais-je réussi cela ? Il faut des années de méditation à certains et je savais faire le vide instinctivement pour trouver l'apaisement, pour vivre loin des autres. Un jour, un psychiatre avait dit que j'étais psychotique. Ma mère avait demandé un contre-avis qui avait nié le premier et parlé d'une grave phobie sociale. Qu'est-ce que cela me fait, après tout, que je sois fou ou que je ne le sois pas ? Seulement, cet acte encore plus fou, celui d'Éric, m'avait

extrait de ma folie à moi, m'avait jeté dans le monde. J'étais né avec la mort d'Éric, dans la mort d'Éric, par la mort d'Éric. J'étais lié à lui éternellement, parce que né dans sa mort. C'est tout, c'est ce que personne ne peut comprendre, pas même vous qui me lisez. Le vent pénétrait dans la chambre, je sentis ce souffle sur mon visage, c'était le souffle de la vie, voilà ce que je me disais à ce moment-là, en ce début de matinée à Becherel, loin de ma Jo, de mes deux amis... Le souffle de la vie. Avant d'aller me frotter à Emeric, au sexe, à la mort, je pris cet air dans la figure, je respirai, j'étais heureux.

15.

Après un petit déjeuner rapide, je sortis, bien décidé à ne pas me cacher des villageois. Digne, droit, Florent Bupain, habitant de Guidel, en couple, vendeur ambulancier, brocanteur, barman à l'occasion. Je n'étais plus l'enfant fou dont tout le monde savait à présent que j'avais un lien à la pendaison d'Éric car c'était avant, c'était

fini, je restai droit, le regard au loin, déterminé à conserver mon droit d'être là, je n'étais pas coupable, en tout cas, pas tant que la famille Lardais ne portait pas plainte contre moi pour non-assistance à personne en danger ou violation de domicile. Je trainai vers l'église, ne sachant si je souhaitais croiser le curé ou si je le redoutais. L'entrée principale était fermée, je tentai sans succès d'actionner le loquet des deux autres portes de la bâtisse. Je me demandais si le curé continuait à vivre normalement, s'il était au courant que la police fouinait. Millet ne m'avait demandé aucune discrétion particulière, ainsi, j'en déduisis que le curé devait être au courant. Avait-il déjà été interrogé, placé en garde à vue ? Se pouvait-il qu'il aille en prison avant un jugement ?

Je me dirigeai ensuite vers le seul endroit vers lequel je voulais aller : la maison des Lardais. Le petit chemin face au lotissement m'offrait un repli permettant de ne pas être vu. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Dix heures quarante. Les parents étaient sans doute déjà partis au travail.

Frédéric aussi. Je sonnai. Une fois, deux fois. J'allais partir quand la porte s'ouvrit. Je fus saisi d'une décharge électrique qui figea mon corps et mon esprit. Frédéric se tenait devant moi, il me jaugeait de toute sa hauteur, ses traits me semblaient toujours aussi massifs, mais durcis par une nervosité que je ne lui avais pas connue lorsque je l'avais rencontré à ce fameux petit-déjeuner orchestré par mes soins. Je finis par articuler :

— Je cherche à voir Emeric s'il est là.

— Et tu lui veux quoi, à Emeric ?

— Ben rien ... Prendre des nouvelles.

— Tu crois pas que t'as mis assez de merdier dans cette famille ?

Je ne répondis rien, puis :

— La merde, elle était là avant.

— Oui, peut-être mais là, tu dégages !

J'obtempérai et fis mine de repartir vers le village. J'entendis la porte claquer et pris place dans le petit chemin. J'attendis patiemment. Il finirait par sortir. Planqué dans de hautes herbes, accroupi contre une clôture, j'observai la porte

close, envahi par l'image des trois frères vivant dans cette maison avec leurs parents, trois solitudes, trois sensibilités, trois vies, cinq pour être plus juste. Je jetai un coup d'œil au garage, l'absence des voitures de leurs parents me rassura. Le vrombissement d'une moto me saisit, je me plaquai contre la clôture tout en observant le conducteur. Ce fut rapide, mais la corpulence massive du motard m'indiqua que ce ne pouvait être que Frédéric. J'attendis encore quelques instants avant de sonner. Quatre, cinq appuis longs, la peur au ventre. Personne. J'actionnai la poignée et poussai la porte. Aucun coup de verrou n'avait été mis. Était-ce possible ? Pouvais-je encore entrer dans cette maison ? Le visage de Millet m'apparut, son regard sévère, la loi en bandoulière, il semblait me demander de rebrousser chemin, immédiatement. Je n'en fis rien et entrai dans cette maison qui m'était de plus en plus familière.

Je craignis de tomber nez à nez avec l'un des membres de la famille, mais j'avançai tout de même à pas feutrés dans la maison. Après un

rapide coup d'œil dans le salon et la cuisine, je m'engageai dans l'escalier, veillant à ce que le bois ne grince pas sous mes pieds. Je montai donc avec lenteur à l'affût d'une présence. Lorsque je gravis la dernière marche, je vis au fond du couloir l'ombre d'Emeric, il m'apparut comme un spectre tant il était pâle, évanescent, absent à lui-même. Il ne semblait pas surpris de me voir.

— Emeric ?

— Florent.

— Ça va ?

— Je ne sais pas... Non.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh...

— Je... Je m'excuse d'être entré comme ça.

— T'as bien fait.

— On peut parler ?

— Oui, viens.

Il entra alors dans la chambre d'Éric. Il s'assit en tailleur sur le lit. Je fis de même. Emeric était livide et obstinément silencieux. Gêné par

notre proximité physique, je dis la première chose qui me vint à l'esprit et questionnai notre présence dans cette chambre :

— On est là pour parler de lui, non ?

— Oui... Non... Pas seulement... Je sais pas. Qu'est ce qui se passe, Emeric ?

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu me demandes ce qui se passe !

Je me levai alors et restai debout face au miroir qui me renvoyait mon image plantée au milieu de cette chambre et Emeric qui n'avait pas bougé. Je décidai de prendre sur moi et je lui parlai de l'appel de Millet, de mon entrevue avec lui, je m'excusai de ne pas l'avoir contacté tout en précisant que j'avais beaucoup pensé à lui. J'eus l'impression que son corps se détendait, ses épaules se relâchaient doucement, son visage reprenait vie et il finit par dire :

— Mes parents ne croient pas qu'il soit arrivé quelque chose.

— Mais Cyril... Il leur a dit ?

— Non, je n'ai pas eu de nouvelles de lui. C'est moi qui leur ai dit... Ils ne veulent rien

entendre ni eux, ni mon frère. Il faut que je me barre. J'en peux plus. Je vais partir.

— Partir ?

— Partir normalement. Ailleurs. Je deviens fou, ici.

— Mais pourquoi on est dans sa chambre ?

— Je m'y suis installé.

— T'es sûr que c'est une bonne idée ?

— Je m'en fous.

— Il faut qu'on parle à Cyril.

Il se calmait. Je m'assis près de lui et l'écoutai déverser un flot ininterrompu de paroles plus ou moins sensées, son débit était tellement rapide que je ne saisissais pas tout, mais je comprenais qu'il mélangeait l'histoire d'Éric, la sienne, qu'il se mettait à haïr ses parents et son frère aîné. Je ne savais que répondre. Sans doute il n'attendait d'ailleurs rien de moi. Je lui demandai s'il savait comment joindre Cyril. Je voulais absolument savoir où en était l'enquête, ce que pouvait faire la police, puisqu'Éric était mort et que ses parents refusaient de croire ce que Cyril affirmait et donc de témoigner dans cette affaire. Je

ne courais plus après Éric ni la compréhension de la place de ce qu'il avait vécu enfant dans sa décision de se suicider. J'étais hanté par l'image du curé, cet homme que j'avais toujours perçu comme un sauveur, un homme bon, capable de comprendre les tourments d'un enfant. J'étais persuadé que jamais il ne m'avait touché et je me demandais bien pourquoi. Pourquoi Éric, pourquoi Cyril ? Y en avait-il eu d'autres ? Pourquoi les uns et pas les autres ? Je n'arrivais pas à imaginer ces scènes que m'avait décrites Cyril avec une précision crue. Pourtant, bien sûr, pas un instant je n'avais mis en doute son vécu. Une curiosité malsaine me poussait à vouloir savoir si le père Fages avait été interrogé, avait avoué, s'il se repentait, s'il avait peur, se cachait, si dans le village on était au courant, en particulier les vieilles femmes qui l'entouraient presque amoureusement.

Emeric avait besoin lui aussi de revoir Cyril pour qu'encore une fois il lui parle de son frère, de leur enfance, de leur homosexualité, du SIDA. Il ne parlait pas de Berthie, Robin ou Pablo alors

que je rêvais que nous nous retrouvions tous les six. Je pensais peu à Jo et avais besoin d'être seul avec la bande d'Éric. Je comprenais la tristesse et la colère d'Emeric de n'avoir pas rencontré son frère tant qu'il était vivant. Je comprenais qu'il déteste ses parents, parce que je n'arrivais pas à leur trouver la moindre excuse ni même une fragilité touchante. Ils me semblaient faire preuve d'une rigidité que même la mort de leur fils n'arrivait pas à fissurer. Nous décidâmes de partir à la recherche de Cyril, n'ayant comme point de départ que le numéro de ses parents.

16.

Nous enfourchâmes nos vélos un peu hésitants sur la façon dont nous allions mener nos explorations. Le vélo de course d'Emeric prit les devants en filant sur la route menant à Dinan. Je le suivis, ralenti par des pneus passablement dégonflés. Emeric tourna vers Plouasne jusqu'à une longère devant laquelle il déposa son vélo.

— On est où ?

— Chez ses parents.

— T'es sûr que c'est une bonne idée ?

— Je m'en fous. On verra bien... T'es bien venu chez nous, toi !

— Oui, mais je sais pas si c'était terrible. Je veux dire, du point de vue de tes parents.

Alors que je m'emmêlais dans des justifications contradictoires, il s'approcha de l'entrée de ce corps de ferme et frappa en actionnant une main de bronze fixée à la porte. J'étais encore sur mon vélo quand une femme d'une cinquantaine d'années vint ouvrir. Emeric se présenta et demanda s'il était possible qu'elle lui communique les coordonnées de Cyril. Une vieille femme se planta alors derrière celle qui devait être la mère de Cyril et énonça de mémoire un numéro. Je tentai de le retenir, car le regard de la femme brune ne présageait rien de bon. Emeric demanda de pouvoir noter les coordonnées énoncées par la vieille femme, mais le claquement de la porte mit fin à toute conversation. « Et merde ! », dit Emeric dans un éclat de voix. Je répétai le numéro. « Ouah ! », me dit-il. Je lui demandai

de l'apprendre aussi.

Nous reprenions nos vélos et repartions vers Becherel à la recherche d'une cabine téléphonique. Nous vidions nos poches et nous nous questionnions du regard pour savoir qui de nous deux appellerait. J'attrapai le combiné et glissai une pièce. Quelques sonneries sans réponse me laissèrent le temps de revoir le visage de cette vieille femme, sans doute sa grand-mère, et de l'amour dont sa mémoire venait témoigner. Cyril répondit. Je sentis tout de suite qu'il était heureux que je le contacte. Il me posa mille questions, j'ajoutai des pièces jusqu'à ce que notre petit tas se réduise considérablement et lui demandai alors à la hâte quand et où nous pourrions nous voir. Il me proposa un rendez-vous à Rennes en fin de journée. Emeric me reprocha de ne pas avoir parlé de lui. Je tentai de le rassurer en lui affirmant que Cyril serait content de le voir et qu'il n'y avait aucun problème à arriver tous les deux. Nous reposâmes les vélos là où nous les avions pris. Pendant que je l'attendais contre la clôture dans le petit chemin, il passa chez lui prendre

quelques affaires, pensant que nous resterions à Rennes cette nuit.

Je m'assis le dos plaqué contre le grillage, occupant machinalement mes doigts à gratter le sol, pensant à Cyril, à la joie qu'il dégagait, à sa générosité. Je fouillais la terre tandis que j'imaginai Cyril et Éric ensemble, leur enfance, leur adolescence. Leur vie ici avant le départ à Paris, avant Berthie. J'entendis confusément des cris venant de la maison des Lardais et devinai que Emeric s'opposait, débordait, explosait. Les éclats de voix traversaient la fenêtre entrouverte et j'y reconnus les tonalités de trois hommes entrecoupées par la voix aigüe de la mère qui hurlait. Les cris culminaient, grimpaient, fendaient l'air quand il ouvrit la porte et la referma avec force alors que son père était planté juste derrière. Il m'appela, je le suivis. Nous nous dirigeâmes vers l'arrêt de bus sans échanger un mot. La vieille fiche horaire nous indiquait que nous avions une demi-heure devant nous. Je lui demandai de m'attendre et je passai chez ma mère chercher mon sac et l'informer que je revenais demain. Quand je

passai la porte, elle était dans la cuisine comme à son habitude, affairée à préparer le prochain repas. Je lui dis alors que je ne restais pas. J'allais chez un ami à Rennes, j'y passerai sans doute la nuit. Elle ne manqua pas de me faire remarquer que j'avais à présent des amis et que je la délaissais. J'attrapai mon sac dans ma chambre et redescendis à toutes jambes quand elle me dit que Joséphine avait téléphoné. Je demandai alors à ma mère de la rappeler et de lui dire que je l'appellerai demain, que j'étais chez un ami. Je fermai la porte avec soulagement.

J'aperçus Emeric de loin, debout, adossé au vieil abribus. Je ne pus m'empêcher de lui chercher des ressemblances avec ce que j'avais vu d'Éric dans l'église et sur la photo volée, mais je devais me rendre à l'évidence, je n'avais pas connu Éric et je ne savais pas vraiment à quoi il ressemblait. Le trajet fut des plus calmes. J'imaginai qu'il était encore tout occupé à ruminer contre sa famille et n'osai le détourner de ses pensées de peur que les foudres que je lisais dans ses yeux ne se retournent injustement contre moi. Arrivés à

Rennes, nous marchâmes jusqu'au point de rendez-vous, le café Le Damier, place Saint-Anne. Je fus soulagé d'apercevoir Cyril nous accueillant le sourire aux lèvres. Emeric se détendit peu à peu et se mit à poser des questions à Cyril concernant l'enfance de son frère. Cyril raconta de nombreuses anecdotes démontrant les plaisirs simples de l'enfance, le goût acidulé de leurs petites expériences de gosse, dévoilant quelques petits secrets sans conséquence. Nous restâmes ainsi avec le petit Éric heureux, insouciant, et plein d'avenir.

17.

Nous passâmes une joyeuse soirée dans ce café qui avait fini par se remplir et distiller un air de fête. Le patron avait mis un peu de musique à partir de vingt heures. On y but quelques pintes dont l'effet fut amoindri par la dégustation d'une pizza assez savoureuse. J'étais bien et ne comprenais pas pourquoi je m'étais privé de cela, d'une belle amitié, de la camaraderie, de cette

proximité, de ces rires, des idées partagées, des révoltes. Au lieu de cela, j'étais resté seul, enfermé dans un clocher avec un casque sur les oreilles.

Emeric était totalement détendu, à présent. Un peu ivre, il demanda à Cyril s'il pouvait l'héberger le temps qu'il trouve un travail et cherche ensuite un logement. On s'est regardé avec Cyril longuement avant qu'il dise dans un éclat de rire :

— Passe ton BAC d'abord !

— Mon BTS, tu veux dire.

— Ben oui, par exemple. Non, sérieux, faut pas s'emballer, mais je peux t'héberger, oui... Pas de connerie après trois pintes.

— Non, pas de connerie... Je déteste ces études. Ça me plaît pas. Je veux partir. Je veux bosser. L'école, ça a jamais été fait pour moi.

— Bon, en tout cas, dormez à la maison ce soir. On en reparle quand on aura l'esprit clair.

Nous quittâmes le bar en nous délestant chacun d'un billet de cinquante francs et laissant un bon pourboire au jeune homme qui nous avait

servis toute la soirée. Nous marchions dans la vieille ville, croisant quelques jeunes fêtards aux pas aussi hésitants que les nôtres. Nous suivîmes Cyril dans un vieil immeuble qui paraissait un peu insalubre. Grimant un escalier qui semblait n'avoir pas de fin, Cyril ouvrit une porte au dernier étage de l'immeuble, peut-être le sixième, qui nous laissa découvrir un petit appartement assez coquet. Un beau canapé en velours bleu siégeait dans le salon, assorti à deux fauteuils du même acabit. Une belle table basse en bois sculpté appelait à faire du salon un lieu de convivialité, d'autant plus qu'y étaient déposés quelques verres et quelques biscuits apéritifs. Cyril s'en excusa, disant que c'était au cas où nous venions chez lui pour dîner. Il nous fit visiter son appartement composé d'une petite cuisine dans laquelle il était possible de manger, une longue table étant fixée tout le long du mur. Devant elle, un long banc permettait de manger à plusieurs. Il nous fit également visiter sa chambre dans laquelle un lit double trônait au centre. Un petit bureau et une commode en bois blanc étaient

discrètement installés de part et d'autre du lit. Deux magnifiques tableaux décoraient la pièce et laissaient deviner la grande sensibilité de Cyril. Je ne voyais pas Emeric vivre ici très longtemps. Cyril proposa d'ouvrir le canapé du salon pour que nous nous y installions. J'aurais aimé dormir avec lui pour que nous parlions de sa plainte à la gendarmerie, de Millet, du curé. Cela était bien sûr impossible vis-à-vis d'Emeric qui se serait senti rejeté. Je me couchai donc auprès d'Emeric après avoir passé un petit temps dans la salle de bain. Je me regardai dans le miroir, soufflant sur ma longue mèche brune qui me tombait sur les yeux. Je pensai à mon père qui avait cette même longue mèche. Blond. Brun. Est-ce que je lui ressemblais ? Est-ce qu'il m'avait aimé ? Je regardai mon visage fin et un peu long. Je n'étais pas beau. Pas particulièrement. J'avais muri. Mon visage était plus sec, plus dur. Dans cinq ans, j'aurai l'âge d'Éric au moment de sa mort et je vieillirai pendant qu'il resterait figé à jamais dans ses trente ans. J'avancerai dans la vie avec sa mort dans la tête. Je me lavai les dents, emporté

par une étrange mélancolie, et rejoignit Emeric. Il dormait et j'allais taper à la porte de Cyril. Assis à son bureau, il écrivait dans un carnet.

— Je te dérange pas ?

— Non, entre.

— Tu écris ?

— Oh, rien, parfois. Beaucoup plus en ce moment.

— Je ne voulais pas en parler devant Emeric et je crois que toi non plus, mais je me demandais...

— Oui, j'ai porté plainte.

— Et du coup, tu sais ce qui va se passer, maintenant ?

— Ils font leur enquête.

— Millet m'a interrogé.

— Qu'est-ce qu'il voulait savoir ?

— Si le curé m'avait fait quelque chose... Je sais que les parents d'Éric ne veulent pas en entendre parler. Ils n'y croient pas, d'après Emeric.

— Je ne sais pas si ça ira bien loin, tout ça.

— Millet a l'air de vouloir savoir si d'autres enfants ont été victimes.

— Oui, c'est une vraie question. Mais même si nous avons été les seuls, je veux qu'il soit jugé.

— Il le sera.

Je lui racontai notre passage chez ses parents et la lutte de sa grand-mère pour nous donner son numéro de téléphone qu'elle connaissait par cœur. Il resta silencieux et je sentis qu'il me fallait changer de sujet.

— Je me demande si le curé a été interrogé.

— J'en sais rien. Peut-être que la police interroge de potentielles victimes avant.

— Sans doute.

Nous restâmes longtemps assis sur le lit à dérouler toutes les hypothèses judiciaires possibles. Nous échangeâmes également sur notre rôle vis-à-vis d'Emeric. Cyril décida de l'héberger quelque temps s'il le souhaitait, se sentant en partie responsable de son mal-être. J'allai me coucher avec des images d'Éric plein la tête et des

questions, tant de questions autour des raisons de son suicide et, donc, des coupables.

18.

Je rentrai seul chez ma mère, n'ayant toujours pas envie de la voir. Une colère perpétuelle et toujours renouvelée me rongait. Je ne savais comment c'était arrivé, sans doute peu à peu comme s'insuffle un lent poison qui s'immisce chaque jour un peu plus et vous ronge de l'intérieur. Je la haïssais et je l'aimais. Je sentais que je l'aimais, une flamme intérieure qui ne s'éteindrait jamais, mais qui était recouverte de brume. La colère tentait de dissiper cette brume sans jamais y parvenir, puisqu'elle se renouvelait à chaque parole, à chaque geste de ma mère. Je rentrai, me forçant à repasser en boucle tout ce que Cyril m'avait dit sur Éric. Je me punis, je crois, en repassant toutes ces scènes, de la plus douce à la plus terrible pour finir par visualiser en boucle son arrivée dans le clocher, sa mort, ma terreur. Il était évident que je faisais partie de son histoire,

j'étais là, et Cyril avec sa plainte remettait sur le devant de la scène la cause de sa mort et la cause n'était pas ma peur, ma lâcheté ou mon imbécillité, mais peut-être ce curé agresseur d'enfants ou sa famille qui n'entendait rien, ou peut-être même le SIDA. À quelle étape quelqu'un aurait-il pu le sauver ? Qui devait le sauver ? Je pensai : *sa famille*. C'est le rôle de la famille et je comprenais ma colère contre ma mère, une colère qui signait sa responsabilité. Les enfants croient que les parents vont les protéger de tout ; de la vie, aussi. Ma colère n'était pas juste. Ils nous mettent au monde, nous laissent grandir, dirigent un peu s'ils peuvent et puis, c'est fini, on s'en va un peu tordu, un peu de travers, et on pense qu'ils ont mal fait. Condamnation injuste. Ils font ce qu'ils peuvent. Maman avait fait ce qu'elle pouvait, mon père était parti seulement parce qu'il voulait partir, parce qu'avoir un fils ne changeait rien. Il était libre, il partait, l'enfant restait. On pourrait le juger, dire que, quand on a un petit bonhomme de six ans, on n'est pas libre et c'est sans doute vrai, mais c'est une vie

d'homme. Il est parti. Je n'ai pas de père. Je n'ai que cette mère imparfaite, mais qui est toujours là, qui m'aime pour toujours quoique je fasse. Je rentrai en essayant de grandir, de ne plus avoir six ans ni quinze. Si on innocentait la famille, alors, c'était la faute du curé, bien sûr. Il était le seul réel coupable de toute cette histoire. Qu'est-ce que cette agression, cet acte pervers, avait produit et quelles en avaient été les conséquences ? L'homosexualité d'Éric et de Cyril ? Cela n'était pas sûr et personne ne pourrait jamais le savoir. Le curé n'était pas responsable du SIDA ni de la façon dont Éric avait géré cette maladie et son issue. Une pierre, une autre. L'écroulement, d'où vient-il ? De quelle pierre ? Ou de toutes ?

C'était envahi par ces considérations que je faillis laisser passer l'arrêt de Becherel. Je me précipitai pour descendre et marchai lentement dans le village, encore tout occupé avec mes questions existentielles. Ce fut à ce moment-là très exactement que, pour la première fois, je pensai à Joséphine. Je fus traversé d'une décharge électrique dans tout le corps comme au moment

de descendre du bus. J'allai à la première cabine téléphonique et composai le numéro du bar. Peppone m'accueillit gaiement et plaisanta en me disant que ma petite femme ne tenait plus en place. Je riai avec lui, enfin, mécaniquement, et lui racontai vaguement mon entrevue avec Millet et parlai de ma mère. Oui, elle allait bien, très bien. Il me passa Jo qui me fit avant tout le reproche que je méritai, puis elle se détendit et me chuchota qu'elle m'aimait. Je répondis que moi aussi. J'ajoutai que je rentrais le lendemain et que je lui raconterais tout. Je raccrochai dans un soupir de soulagement.

Lorsque je poussai la porte de chez ma mère, je la trouvai en train d'éplucher des légumes. N'avait-elle pas bougé, depuis hier ?

— Joséphine n'a pas cessé d'appeler. Je ne savais plus quoi lui dire. Tu vas la perdre. Les femmes, il faut en prendre soin.

— Oh, ça va. Je suis parti hier matin. Je viens de l'appeler, c'est bon. Tu t'es inquiétée, je parie.

— Un peu... Non, pas vraiment. Tu es comme ton père. Quand t'es loin, t'es loin.

— Maman !

Je n'avais plus de questions existentielles, de belles pensées sur la famille, il n'y avait plus que ma colère : juste le cœur rouge, le sang chaud, l'envie de défoncer les murs, de fuir, de lui dire de se taire. Je suis monté dans ma chambre sans rien y faire, juste pour être seul. Je me suis allongé sur mon lit et j'ai dormi.

19.

Il me semblait que la lumière était la même que lors de ma première arrivée dans le village, ce même éblouissement, cette réverbération sur le panneau blanc. J'arrivai à pied, n'ayant pu trouver un bus qui me mènerait jusqu'à Guidel. Je marchai donc, les yeux plissés, chassant cette lumière blanche quand j'aperçus Hervé qui venait à ma rencontre.

— Alors, tu reviens de ton escapade ?

— Oui, comme tu vois... Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je vais chez un client. Tu veux venir ?

— Oui, si tu veux.

— Oh... Tu préfères peut-être te reposer un peu, poser tes affaires, et retrouver Jo ?

— Non, ça va. Je viens... C'est qui ?

— Monsieur Caron. Il déménage. Il ne veut rien emporter. Alors, bon, on va voir...

— Oui... Échange de bon procédé.

— Comme tu dis ! Alors, ça s'est passé comment ?

— Bien... La police voulait juste être sûre, elle voulait savoir si le curé m'avait fait quelque chose... Voilà. Puis, j'ai vu ma mère, un peu, et des copains.

— Et il t'a rien fait, le curé ?

— Non.

— Tant mieux.

Pierre Caron nous offrit un café, visiblement heureux de notre venue. Il nous raconta la vie qu'il allait bientôt mener en se rapprochant de ses enfants et petits-enfants. Il allait vivre avec sa fille et son beau-fils. Échange de bon procédé là aussi. Il troquait sa solitude contre l'engagement de s'occuper quotidiennement de ses

trois petits enfants. Enfin, il avait l'air content. C'était sans doute ce qui comptait. Hervé lui acheta quelques meubles et convint de l'aider à se débarrasser des autres en les donnant à des habitants. Nous repartîmes, promettant de passer en fin de semaine avec le camion et, sans un mot, nous nous dirigeâmes machinalement vers le bar.

Elle était là, si belle, son visage doux toujours orienté vers le sol. Je ne sais pas pourquoi elle baissait ainsi toujours le regard, mais cela lui conférait un côté mystérieux et, sans doute, donnait à voir sa solitude. Nos deux solitudes s'étaient rencontrées au croisement de nos regards au sol, mêlant nos timidités et nos peurs. Nous nous aimions pour cela même si c'était sans doute ce qui aujourd'hui nous séparait. Pourquoi disais-je nous séparait ? C'est Éric qui nous avait réuni et nous éloignait aujourd'hui... À cause de ce livre sur le SIDA qu'elle avait refusé de lire. J'avais donc tant de mal à pardonner.

Lorsqu'elle me vit, son visage s'illumina et elle me prit rapidement dans ses bras. Un *bug* à

sa façon, intense et discret. Elle avait raison, car Peppone ne manqua pas de sourire et de lancer à la volée : « Ah, les amoureux ! »

Elle s'assit avec moi au bar côté client et Peppone nous servit deux cafés.

— Tu peux prendre ton après-midi, Jo. Il n'y a pas grand monde. Je vais me débrouiller.

— Oh, super.

J'étais heureux d'être là et je posai des questions à Peppone sur la fréquentation du bar en ce moment et sur quelques clients. Je ne savais trop que dire et parlai un peu de ma mère, rapidement, superficiellement. Il nous mit presque dehors avec un : « Allez, les jeunes, filez ! »

Je lui tapai l'épaule avec un rire retenu et attirai Joséphine dehors en la prenant par la main. Un léger sourire ne la quittait pas tandis que nous marchions d'un bon pas vers notre petite bicoque. Elle me dit combien je lui avais manqué et je m'excusai de ne pas l'avoir appelée plus souvent. Tout était arrangé. Nous nous aimions, peu importait qu'elle lise ce livre, qu'elle cesse de me suivre dans ces tunnels sombres nous

menant à la pédophilie et au SIDA, car nous étions là à Guidel ensemble, la vie était simple, nous nous aimions. Voilà ce que je pensais tandis que je l'emportai vers notre maison en trottinant et en tirant sa main qui guidait son corps vers moi, vers nous. Nous nous assîmes, nos dos collés à l'arbre, mêlant nos mains et rassemblant nos bouches. Je la regardai, je touchai à ses doux cheveux de cendre et d'or, elle me caressait la joue. Nous nous aimions, nous nous retrouvions. Elle disait : « Pardon », mais je lui fermais la bouche en passant mon doigt sur ses lèvres. Je lui dis : « J'aime les arbres et je t'aime toi. » Elle m'embrassa en me disant qu'il n'y avait de plus belle déclaration. Je décidai de tout taire, je ne parlai pas d'Emeric, de Cyril, de Léon Millet, d'Éric. Je cessai de parler d'Éric, j'en pris la décision pour nous protéger. Elle ne me questionna plus. C'était entendu, entre nous : parole prise sous l'arbre sans être prononcée et entériné dans nos deux têtes au même moment sans doute et par la forêt.

La soirée fut assez silencieuse, chacun tourné vers ses propres occupations : elle lisant, moi

briquant. Je ne sais pourquoi j'avais passé la soirée à nettoyer meubles et sol. Tout était en bois, dans notre petite maison, et il me prenait ce soir-là l'envie de poncer le parquet ancien installé avec Hervé. Je voulais réinvestir mon abri en enlevant les vieilles couches de vernis et en y apposant les miennes. J'allai me coucher après avoir élaboré des plans de restauration de notre cabane. Joséphine me rejoignit et nous conçûmes ensemble des projets pour améliorer notre habitat et peut-être l'agrandir.

20.

Le lendemain, j'empruntai quelques outils à Hervé et me lançai dans des travaux de grande envergure. Ponçage du parquet et du plan de travail de la cuisine, vernis et peinture des murs... Joséphine passait régulièrement me demander si j'avais besoin d'aide. Fier de prendre soin de notre maison, je lui proposai de m'apporter tel ou tel outil juste pour le plaisir qu'elle me regardât travailler. Nous avons ainsi passé plusieurs jours à

concevoir et à réaliser divers travaux qui ont fait de notre maison et de notre jardin un joli petit havre de paix et d'amour.

Pour fêter l'issue de notre drôle de chantier, nous avons organisé une petite fête. Les soirées s'allongeant, nous dressâmes une table servant de buffet dans l'abri de jardin que nous avions réalisé. Nous étions une dizaine, avec bien sûr Hervé et Peppone, mais aussi des personnes de notre âge que nous connaissions peu mais que nous apprécions. Poulet froid, salade, vin à volonté, fromage... Une soirée simple et agréable faite de rires, d'échanges, de complicité. Je n'étais plus caché derrière ma paroi de verre, je me laissais approcher sans fard, je pouvais tout raconter, tout assumer même si ce n'était pas nécessaire. J'étais Florent, Florent Bupain, un ancien grand timide, un enfant emmitouflé dans du coton, inaccessible et terrifié, un jeune homme sauvage, et ce n'était rien parce que c'était fini. Éric faisait partie de ma vie : cet accident, cette aventure, ce drame, une épreuve comme d'autres sans doute l'avaient déjà vécue. Je ne parlai de rien,

mais je pus parler de tout. Une belle soirée qui pourrait en initier d'autres. Ils partirent peu à peu, les uns après les autres, à la tombée de la nuit. Nous nous assîmes au pied de l'arbre avec ma Jo, profitant l'un de l'autre, heureux d'avoir des amis, de parler d'eux sous le clair d'une lune pleine qui nous offrait sa lumière. Joséphine me demanda alors en me prenant doucement la main :

— Et cette pièce supplémentaire, tu crois qu'on pourrait la construire ?

— Je sais pas, ça paraît compliqué. En plus, ça nous servirait pas à grand-chose.

— Ben, un jour, on pourrait... Tu sais ? Avoir un bébé.

— Non, Jo... Pas ça... Pas maintenant.

— Non, pas maintenant, bien sûr. Un jour... Et comme ça, on ne déménagera pas. Nous sommes bien, ici, isolés et en hauteur.

— On on est bien mais justement, on peut rester comme ça.

— Oui, oui, oublie, j'ai rien dit.

Alors, on a oublié, on est resté ainsi peut-être une heure à parler de tout et de rien, mais

surtout pas de nous. Surtout. On est allé se coucher, elle me serrait dans ses bras, m'embrassait tendrement. Entre nous, il y avait cet enfant dont elle avait parlé ; entre nous, un bébé. Ça se recroquevillait en moi. La peur m'avait rattrapé, extrême, puissante. En mon for intérieur, j'étais tout petit à nouveau. Je voulais être seul, loin d'elle. Je fis mine de m'endormir pour fuir.

21.

Je dormis peu et mal. À l'aube, j'allai marcher. C'était la seule activité qui apaisait ma peur. Cela la distendait, l'éloignait, la mettait à distance. J'ai toujours imaginé qu'elle descendait et se diluait dans le sol à chaque fois que mon pied se posait à terre... Pensée folle d'enfant fou. J'avais vingt-cinq ans, pas de père, un mort sur les bras, je commençais à vivre et elle voulait un bébé, un bébé de moi. Quelle folie ! Jamais ! J'avais dit : « Pas maintenant. » C'était « jamais » que je voulais dire. Je marchais à l'opposé du village sur une route que j'avais mille fois empruntée à

vélo pour livrer des clients. Je marchais d'un pas rapide et régulier. Triste, profondément triste, et trahi par Joséphine qui, alors que je construisais un confort destiné principalement à la rendre heureuse, pensait déjà me tendre ce piège, cette horreur de devoir faire avec un autre moi-même, moi qui avais déjà eu tant de mal à naître, moi qui savais à peine ce qu'était un homme et encore moins ce que pouvait être un père. Trahi ! Je marchais vite pour aller loin, le plus loin possible. Loin d'elle et loin de moi. J'atteignis le petit bourg de Janset fatigué non par cette marche rapide dont j'avais l'habitude, mais abattu par une colère mêlée à une profonde tristesse. Il me semblait avoir perdu Joséphine. Je l'avais perdue. Ne plus lui parler d'Éric n'était rien, mais qu'elle puisse penser que je pouvais désirer être père prouvait à quel point elle ne pouvait comprendre qui j'étais vraiment... Elle ne m'entendait pas. Elle ne savait pas. Je m'affalai sur un banc dans ce presque village et je pleurai. Je pleurai parce qu'à nouveau, j'étais abandonné. J'avais pris machinalement mon sac à dos. Je l'ouvrai je ne sais

pourquoi, peut-être simplement pour m'accrocher au réel. Il y avait mon casque anti-bruit que je gardais toujours sur moi comme un vestige de cet ancien jeune homme que j'étais, sauvage et fou qui avait vu mourir Éric les oreilles bouchées. Je sortis mon carnet que j'ouvris. Je lus machinalement cette liste de numéros de téléphone qui s'agrandissait de jour en jour et qui commençait par le numéro de maman. Je vérifiai si j'avais quelques pièces et je cherchai une cabine téléphonique. Il y en avait une près de l'arrêt de bus. Je glissai une pièce et, alors que j'allais composer le numéro de ma mère, je tournai la page de mon carnet et c'est celui de Berthie que mes doigts dessinaient sur le cadran.

— Oh, Flo, je suis contente de t'entendre.

— Berthie, je... Merci, je... Ça va ?

— Oui, enfin... Et toi ? Florent, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. Rien de grave. Je suis angoissé. J'ai... C'est Joséphine.

— Quoi, Joséphine ?

— Elle veut un enfant. Tu vois, c'est idiot. Mais moi... Je peux pas... Je veux pas. Je suis parti et j'ai peur.

— Ben, Flo, tu lui as dit que tu ne voulais pas ?

— Oui, mais c'est pas ça, le problème. C'est que je peux pas, je peux plus, elle comprend pas. Je suis pas normal. Tu sais ça, toi.

— Oui.

— Elle veut...

— Te rendre normal ?

— Oui.

Berthie me faisait du bien. Mon histoire banale d'une femme qui voulait un enfant perdait de sa gravité. Elle comprenait que la demande de Joséphine m'avait blessé, que je m'étais senti tomber parce que tout à coup, elle ne savait plus qui j'étais. Berthie, sans juger Joséphine, me souffla qu'il était sans doute difficile de me comprendre complètement. Je lui dis alors que Jo m'avait accompagné vers eux, que sans elle jamais je n'aurais pu aller à la rencontre d'Éric et que, depuis leur venue, elle ne voulait plus entendre parler

ni d'eux, ni d'Éric, ni du SIDA, ni du curé. De rien, en somme.

— Mon histoire avec elle fait partie de mon histoire avec Éric.

— Oui, sans doute... Je ne sais pas quoi te dire, Flo.

— C'est pas grave. Je te remercie. Ça m'a fait du bien de te parler... Je vais aller bosser. Je la verrai ce soir. Ça ira.

— Tant mieux, c'est une chouette fille.

— Oui... Tu as des nouvelles de Robin et Pablo ?

— Ah, Flo... Je ne sais pas si c'est le moment.

— Quoi ? S'il te plaît, ne me protège pas. Pas toi !

— Ok. Robin est à l'hôpital. Ça va pas du tout. Je sais pas si c'est pas la fin.

— Il va mourir ? Non !

— Je sais pas. Pablo va le prendre chez lui à la sortie de l'hôpital.

— Et moi, je t'emmerde avec mes conneries...

— Mais non, Flo, ce sont pas des conneries.

— Je vais venir... Je peux venir demain ?

— Si tu veux. Je crois. Je sais pas s'il voudra que tu le voies.

— Je m'en fous, je viens.

— Ok, Flo, appelle-moi quand t'arrives à Paris.

— Merci, Berthie. Merci.

— À demain.

— Oui, à demain.

J'étais totalement sonné. Je réalisai alors seulement, à ce moment où je raccrochai le combiné, que Robin et Pablo étaient malades, vraiment malades. Je comprenais que Robin était en train de vivre ce que très exactement Éric avait voulu éviter.

22.

Je repartis vers Guidel le cœur lourd. Mes histoires de bébé, de Jo qui ne me comprenait plus n'étaient rien à côté de la maladie, de la mort, de

ces hommes et de ces femmes qui étaient soufflés en pleine force de l'âge, de mon ami Robin qui allait mal... Je savais que ça arriverait et je ne le savais pas. Je n'avais rien compris. J'avais perçu la violence du suicide parce que cela, je l'avais vu ; mais la maladie qui vous colle à l'hôpital, qui vous rend dépendant ? Robin et Pablo, les deux amants, allaient le vivre ensemble avec au milieu d'eux l'absence d'Éric.

J'atteignis Guidel moins vite que je ne l'avais quittée. J'allai directement à la boutique. Hervé n'était pas encore arrivé, je m'installai au bureau et cherchai les livraisons prévues pour la journée. Je pris la feuille et laissai un mot à Hervé : « *Je suis parti faire la tournée. À ce soir.* » Il fallait que j'aille chercher mon vélo sans croiser Joséphine. Je contournai l'allée principale du village et grimpai vers notre maison en passant par les champs. Il me semblait évident que Joséphine devait être déjà au café. Je passai derrière la maison et jetai un coup d'œil par la fenêtre. Elle ne semblait pas être là. J'entrai. Elle avait laissé un mot sur la table : « *Florent, je m'excuse d'avoir été si*

vite. Je me fiche d'avoir un bébé. Je t'aime. À ce soir. Ta Jo. » Il ne s'agissait pas d'être allé vite, mais d'y être allé tout court. Peu importait, à présent. Je tournai le papier et y inscrivis avec le stylo qu'elle avait laissé sur la table : *« C'est rien. Je dois partir. Robin est à l'hôpital. Je reviendrai dans quelques jours. Je t'appelle. Flo. »*

Je mis quelques affaires dans mon sac et j'enfourchai mon vélo. Je passai à nouveau par les petites routes qui permettaient de contourner le village et passai chercher les livres et les petits objets à livrer. Hervé n'avait pas encore ouvert la boutique. Tant mieux. Je chargeai les paniers du vélo et commençai mon tour par monsieur Bliart, bon client, bavard, l'esprit vif et le cœur fragile dans tous les sens du terme. Ses questionnements insistants sur ce monde qui changeait trop rapidement ou ses enfants qui s'installaient trop loin de lui ne pouvaient chasser les miens autour de ce qu'avait pu dire Joséphine à PEPpone et de l'inquiétude que devait susciter mon absence au Café. « Vous êtes ailleurs ! », finit par dire monsieur Bliart en me touchant l'épaule.

— Oui, excusez-moi. L'un de mes amis est très malade et je dois aller le voir à l'hôpital.

— Dans ce cas, qu'attendez-vous ? Ne tardez pas.

— Je ne sais pas. Oui, vous avez raison.

Je continuai ma tournée en m'excusant par avance de ne pouvoir rester bavarder, expliquant que j'étais exceptionnellement pressé. Je fis en trois heures ce qui d'ordinaire me prenait toute la journée. Je garai mon vélo derrière l'arrêt de bus. Il passait dans plus de deux heures, ce n'était pas la bonne heure pour quitter Becherel. Je n'avais pas d'autre choix que d'aller à Rennes en vélo, je gagnerai toujours un peu de temps sur ce bus fictif. Il ne me vint pas à l'idée de demander un service à quiconque et surtout pas à mes amis. Je ne demandais jamais rien. C'était ainsi. J'avais besoin d'être libre de ne rien dire, de naviguer comme bon me semblait. Demander revenait à se justifier, on vous rendait service, mais avec en prime un accord ou désaccord sur votre besoin. Non merci. J'enfourchai mon vélo. Je roulai vite, le vent fouettait mon visage, fouettait ma peur

et ma tristesse. Je fis une pause à Geveze, allant m'acheter une bouteille d'eau. J'arrivai à la gare de Rennes en deux heures. Je garai mon vélo à côté d'autres appartenant sans doute à des citadins qui reprendraient le leur quelques heures ou minutes plus tard. J'attachai mon vélo en espérant qu'on ne me vole pas mes paniers, basses pensées trop matérialistes. L'important, c'était Robin, et non pas les pauvres habits du vélo. J'entrai dans la gare et fis la queue pour acheter un billet. J'arriverai vers vingt-trois heures à Paris. Le voyage m'assomma. Je tombai pendant ces quelques heures dans un sommeil profond, vidé de tout rêve, de toute pensée, un temps d'absence et de repos. Le ralentissement du train à l'entrée de la gare de Paris eut raison de mon répit et je sursautai en apercevant le quai. J'étais à présent plus à l'aise dans cette grande ville que j'avais déjà explorée. J'achetai un ticket de métro et sortis le plan que j'avais conservé dans mon sac. Un vent de liberté semblait souffler sur cette ville que la nuit ne venait pas anesthésier.

ENSEMBLE, AVEC EUX

1.

De longs couloirs, interminables passages vers des dizaines de chambres fermées, se présentaient devant nous les uns après les autres. Je suivis Berthie qui semblait savoir où elle allait. Impressionné par ce que j’imaginai des corps souffrants derrière ces portes, j’avais peur bien sûr de voir Robin affaibli, peur qu’il me rejette ou m’ignore, peur de lire la maladie sur son visage ou la mort, peut-être. Je suivis Berthie et me concentrai sur ma présence auprès d’elle, sur mon pas réglé sur le sien. Elle frappa deux coups brefs à la chambre 324, avant-dernière de cette galerie de malades du SIDA cachés chacun dans sa case. Mon imagination

galopait, voyant derrière ces portes de bois des hommes et des femmes au corps émaciés, brunis par des taches que je savais fréquentes en phase terminale. Nous entrâmes, je restai caché derrière elle jusqu'à ce qu'un sourire se dessine sur le visage de Robin. Il était beau, mais il était maigre, si maigre. Son visage accusait une fatigue, une lassitude que son sourire venait atténuer. Il me dit de sa voix chaude :

— Bonjour, mon ami.

— Bonjour, Robin, je suis content de te voir, enfin, je veux dire... Pas ici, mais de te voir.

— Oui, moi aussi. Tu as bien fait de venir.

Berthie lui tenait la main tout en le noyant de paroles. Cette fille électrique semblait vouloir transmettre dans cette main frêle toute cette énergie qui la débordait. Berthie continuait à me fasciner, elle portait un paradoxal cocktail d'égoïsme et de générosité, elle se fichait de l'effet qu'elle faisait et prenait sans cesse le risque du lien. Qu'on l'aime ou la rejette, elle ne pouvait laisser indifférent. Robin avait fini par l'adopter. Ils

semblaient avoir la complicité d'un frère et d'une sœur. Je les observai avec admiration. Robin me regardait aussi alors que Berthie débitait ses petites histoires. Il souriait et je commençais à me demander si ce sourire n'était pas de façade. Percevant que Robin se détournait d'elle, Berthie cessa de parler et proposa d'aller chercher quelque chose à boire. Robin lui demanda de ramener deux cafés. Dès qu'elle eut passé la porte, il me dit :

— Elle est triste.

— Ah bon ? Je veux dire, ça se voit pas.

— Arrête avec tes *Je veux dire*. Dis les choses, c'est tout.

— Je suis triste aussi.

— Je sais. Il faudra que tu prennes soin de Berthie après.

— Oui... Mais tu vas aller mieux. Elle m'a dit que tu allais chez Pablo dans quelques jours.

— Oui, je vais mourir chez Pablo.

— Tu vas te tuer ?

— Non, ça va me tuer vite. J'attendrai et j'aimerais que ça ne tarde pas.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Alors, ne dis rien... Tu as des nouvelles de Cyril, de l'affaire du curé ?

Je lui racontai, soulagé de parler d'autre chose, de parler de ce qui était vivant, blessé, mais pas malade, pas bientôt mort. Je lui racontai les évènements récents avec Cyril, Emeric, Millet, les parents d'Éric, Becherel, ma mère. Je brodai toutes les histoires ensemble un peu à la manière de Berthie, électrisé moi aussi par ma peur et ma tristesse. Robin finit par me dire :

— Il a eu raison de se tuer. J'aimerais en avoir le courage. Je ne sais pas ce que cette histoire avec le curé a provoqué chez Éric, peut-être une forme de dureté, un enfouissement du passé, sa capacité au secret ? Mais je ne crois pas que cela ait précipité sa mort. Je ne crois pas.

— Oui, mais il s'est tué dans l'église.

— C'est un dernier message, c'est sûr. Peut-être à ses parents ou peut-être pour aider Cyril. Je crois qu'il souffrait seulement du SIDA, qu'il a tenté de reprendre une forme de contrôle et qu'il en a profité pour laisser un message.

— Et son homosexualité ?

— Je ne sais pas. C'est compliqué, très compliqué. Tu sais, Florent, je crois que nous sommes faits de tant de petites choses qui semblent presque toutes insignifiantes mais qui, ajoutées les unes aux autres, font de nous ce que nous sommes, ce qui rend difficile de savoir d'où viennent nos volontés, nos désirs, nos choix. Quant à la sexualité, alors là...

— Peu importe, c'est ça ? Peu importe ce qui l'a tué.

— Oui. C'est la corde qui l'a tué, Florent, c'est son saut dans le vide. Ce n'est pas ta présence : ni le curé, ni ses parents, ni moi. Ce qui l'a tué, c'est cette putain de maladie qui est en train de me tuer aussi. Tu comprends ça ? C'est cette maladie.

— Oui, je comprends.

Nous étions à présent silencieux, mon regard à terre, mes pensées à propos d'Éric, cette image de lui dans l'église... Peut-être avait-il raison. Mes questions étaient de fausses questions. Il n'y avait pas de question, seulement la maladie, la

mort. Lorsque Berthie entra, je crois que nous fûmes tous les deux soulagés, parce qu'elle chassait la mort avec toute son énergie, avec le bruit qu'elle faisait sans cesse. Elle tendit un café à Robin qui le refusa. Elle planta le second dans ma main et garda l'autre pour elle. Nous entretroquâmes nos gobelets à la santé de l'amitié.

2.

Berthie me traîna dans un bar de l'autre côté de la rue de l'hôpital, un espace immense aménagé de façon à garantir à quelques tables la confidentialité. Nous gagnâmes un petit coin à l'abri des regards. Elle commanda un whisky-coca, je fis de même. Que se dire quand on sort d'un hôpital et qu'un ami va mourir ? Rien, rien du tout. C'est ce que nous avons fait. Nous ne nous disions rien et nous buvions. Elle en commanda deux autres. À la fin du second verre, elle finit par dire :

— Ça me fait du bien que tu sois là.

— Oui. Moi aussi, je veux dire...

Elle se mit à rire.

— Arrête de vouloir dire, Flo. Dis.

— Je suis content et je suis triste.

— Moi aussi. Mais on va pas se laisser gagner. On va être là. Tu vas rester, dis ?

— Oui.

— Bon, raconte ton histoire de bébé.

Je racontai cette trop banale histoire d'une femme habitée par le désir de construire et d'un homme qui s'en défend. Je racontai mon sentiment d'être trahi, cette volonté de Jo de me couper les ailes qui commençaient à peine à pousser, cette méconnaissance de ma personnalité et de mes peurs, de ce qui me tenait droit dans la vie, de mon besoin de me connaître mieux, de la souffrance de n'avoir pas eu de père. Je racontai qu'il ne s'agissait pas d'un bébé, il s'agissait de moi, de nous deux avec Joséphine, de notre histoire née dans ma douleur d'avoir assisté au suicide d'Éric. Jo voulait nous rendre normaux, nous enlever ça, nous empêcher d'aller au bout de l'histoire. J'ajoutai qu'elle avait refusé de lire des livres sur le SIDA, qu'elle ne voulait plus rien

savoir, que je m'éloignais peu à peu car nous ne partagions plus ce qui nous avait unis. Alors, le bébé, c'était non, bien sûr. Surtout pas, pas maintenant. Peut-être jamais, mais je ne savais pas.

Berthie m'écoutait. Je sentais qu'elle ne savait que dire elle non plus, alors, elle ne disait rien. Je payai les consommations. Elle m'invita à dormir chez elle tant que je serais à Paris. Je compris, lorsqu'elle me fit cette proposition, que je resterais jusqu'au bout. Il m'était impossible de m'éloigner de Robin, je voulais être là pour lui et, avec Berthie, je m'en sentais le courage. J'appelai Jo et lui expliquai la situation, que j'avais décidé de rester un petit moment. Elle me demanda combien de temps sans que je réponde, puisque je n'en savais rien. Nous ne parlâmes pas de notre dispute, nous ne parlâmes ni de Robin mourant, ni du bébé, ni de nous. Je raccrochai, soulagé que la conversation ait pu être calme. J'appelai Hervé dans la foulée et lui expliquai que mon ami était mourant et que je ne rentre-rais que dans quelque temps, que je ne pouvais

malheureusement pas lui donner de date. Il me rassura sur le fait que cela ne posait aucun problème. Il était fou que, dès lors que vous hissiez le drapeau de la mort, les langues s'immobilisaient, vous respectaient, se taisaient. La mort leur faisait baisser la tête et opiner du chef. J'étais libre. Nous passâmes une douce soirée avec Berthie, anesthésiés par le whisky. Une fois chez elle, Berthie me prépara un lit de fortune en m'installant dans le canapé du salon et me dit que, le lendemain, nous pourrions aller voir Pablo et vérifier avec lui que tout était prêt pour accueillir Robin.

3.

Comme c'était étrange de me retrouver dans l'atelier de Pablo et mon souvenir déformé par tout l'alcool que nous avons bu ensemble ne semblait pas vraiment fidèle à la pièce que j'observais actuellement, éclairée ardemment par la lumière du jour presque bleutée. Le portrait illuminait la pièce de sa couleur et de la force expressive

du regard d'Éric. Je n'avais pas oublié ce tableau que j'étais heureux de revoir. Touché que Pablo l'ait laissé là où je l'avais accroché cette fameuse nuit, je demandai s'il allait le cacher lorsque Robin viendrait. Berthie se mit à rire comme elle seule savait le faire, d'un rire franc, aigu et jovial, d'un rire qui ne vous jugeait pas, qui vous emportait avec elle jusqu'à vous moquer de vous-mêmes et je riai sans savoir pourquoi, simplement comme on baille à plusieurs sans être fatigué, par communion, communication ou identification. Pablo dit :

— Ne ris pas. Je me suis posé la question. Je le laisse. Mais j'ai pensé aussi que cela pouvait être dur pour Robin. Puis, tu sais, s'il vient ici, c'est parce que nous avons tous les deux aimé le même homme. Robin m'a détesté et c'est bien normal. Seulement, tout ça est derrière nous parce qu'on va crever, Florent. Tu comprends ? On va crever.

— Ne parle pas comme ça... Je comprends comme je peux.

— Je sais. Excuse-moi. J'ai peur, un peu, de ne pas tenir le coup. De me voir en lui, qu'il

m'annonce ma fin à moi. C'est égoïste, mais je veux l'accueillir parce qu'on est une famille, qu'on est la famille d'Éric. C'est comme ça que je le vois et toi aussi, Berthie, tu en es. Il nous a choisis, il nous a aimés.

— Bien sûr que j'en suis. Mais tu crois pas que si tu as peur, ça sera trop lourd ? Pablo, si tu veux, on pourrait rester avec toi, avec vous.

— On vivrait là tous les quatre ?

— Oui, si Florent est d'accord. Si tu trouves ça bien. Ce serait plus doux, moins violent. Peut-être même un peu plus léger.

Je dis oui sans hésiter, heureux d'en être. Leur histoire de famille me semblait particulièrement touchante, surtout lorsque j'imaginais Éric avec ses parents, ses frères dans cette affreuse maison, vieille et froide. La chaleur des êtres qu'il avait choisis était belle, grande. Robin allait vivre ce qu'Éric avait voulu éviter. Pablo allait faire pour Robin ce qu'il n'avait pu faire pour Éric. Berthie serait le fil rouge qu'elle avait toujours été et moi, je ne savais pas où était ma place. J'étais celui qui l'avait vu mourir. J'étais celui

qui les avait réunis. Une sorte de maillon qui les avait accordés tous les trois, tous les quatre avec Éric dont le regard me fixait alors que je disais oui, oui et oui.

J'ajoutai timidement :

— Vous croyez qu'il faut prévenir Emeric et Cyril ? Je veux dire que Robin est malade... Très malade.

— Non, je ne crois pas. Robin n'en aurait pas envie. Ils risquent de venir. Il en serait gêné.

— D'accord... Et moi, ce n'est pas pareil ?

— Non, toi, ce n'est pas pareil parce que tu es spécial, dit Berthie.

Spécial. Qu'avait-elle voulu dire ? Est-ce que ça voulait dire bizarre, différent, étrange, une sorte d'électron libre soumis à tous les vents qui va par-là, puis ailleurs, qui a sa place un peu partout et nulle part ? Spécial parce que je vais dans les clochers, parce que je me bouche les oreilles, parce que je marche des heures, parce que j'ai peur tout le temps, de tout, parce que je suis là avec eux, parce que je ne suis pas de la famille mais que j'aurais pu en être si je lui avais

sauvé la vie ? Parce que... Parce que... Parce que. Spécial, J'admets. Je prends et je souris. Je les aime.

Pablo et Berthie préparèrent la chambre de Robin dans un coin de l'atelier et aménagèrent une pièce sans mur avec un lit, une table de chevet, une petite lampe d'appoint. Pablo ajouta deux tréteaux et y posa une planche. Un bureau de fortune. Il y ajouta un fauteuil en simili. Je fus stupéfait qu'il trouvât autant de petits meubles dans cet atelier dont je réalisai qu'il possédait mille recoins. Il saisit à pleines mains derrière un amoncellement de grandes toiles poussiéreuses un matelas deux places en nous demandant si cela ne nous gênait pas de dormir ensemble avec Berthie. Nous fîmes tous les deux le même signe de la tête, indiquant que c'était très bien. Je me dis que Joséphine me tuerait, mais qu'elle n'en saurait rien. Je me sentais à ma place, ici. Il y régnait un apaisement, une douceur qui me donnait le sentiment de pouvoir être spécial comme disait Berthie, de garder mes bizarreries et d'en rire. Bien sûr, il y aurait Robin, la maladie, sa faiblesse,

sa tristesse, sa peur, mais nous serions tous là et j'étais sûr que nous lui offririons ainsi la mort la plus douce possible malgré la douleur, malgré l'issue. Je savais que Joséphine ne pouvait comprendre ça. Elle n'en saurait rien. Elle m'attendrait et je m'en foutais. Berthie et Pablo m'ancraient dans le présent, un présent fait de notre amitié, de nos différences, de nos sensibilités et de nos failles. Au diable Joséphine, ma mère et même mon père.

4.

Berthie m'accompagna à Barbès-Rochechouart pour que j'achète quelques vêtements à bas prix. Nous marchâmes dans Paris, parlant des questions pratiques de notre installation à l'atelier. Nous gardions scrupuleusement le silence sur ce lit que nous allions partager. J'achetai deux jeans, trois tee-shirt et un pull, quelques sous-vêtements. On traversa tout le boulevard Barbès pour accéder à son quartier. Je vivais Paris autrement, jetant un coup d'œil sur chaque

boutique, observant les passants, leur regard, surtout. Ils étaient rapides, pressés. Comme moi et Jo, leurs regards étaient rivés plus loin, pas au sol, mais c'était pareil, ils étaient déjà ailleurs. Nous marchions à un autre rythme avec Berthie, avec une lenteur qui ne m'était pas désagréable.

Nous passâmes la soirée chez elle sans alcool, sans excès, concentrés tous deux sur la journée qui nous attendait le lendemain. Elle me parlait de son attachement à la ville de Paris, à son quartier. J'essayai de comprendre, bien qu'il me semblât étrange de pouvoir s'épanouir au cœur de cette agitation et de ces solitudes. Je lui parlai de mon rapport à la nature et elle tentait d'en saisir les ressentis. J'avais du mal à réaliser que nous étions nés au même endroit, qu'elle s'en était écarté et que j'y étais resté. Je me disais que nous aurions pu nous rencontrer malgré la différence d'âge ; cinq ans, ce n'était pas grand-chose dans un village où tout le monde se connaît de près et de loin. J'aurais dû connaître Éric, Frédéric, Emeric si je n'avais pas vécu enfermé. Serais-je moi aussi parti en ville, même, à

Rennes comme Cyril si je n'avais pas été *spécial* ? Avais-je donc oublié de vivre ? Est-ce que ça s'appelait vivre que de passer ses journées seul dans le noir avec un casque sur les oreilles ? Est-ce que ça s'appelait vivre que de tenter d'échapper à sa mère tout en vivant avec elle ? Guidel, cela, oui, c'était vivre, c'était un choix, une maison, un boulot, une femme, des amis. Berthie en convint.

Nous avons ce soir-là évité de parler de Robin, de la vie que nous allions mener chez Pablo, de l'abandon de nos habitudes et de nos obligations pour un temps indéfini. Je pensais bien appeler Joséphine, mais j'avais besoin de garder une forme de concentration et je repoussai mon appel au lendemain. Je dormis mal, cette nuit-là, me réveillant toutes les deux heures, mais parvenant tout de même à rêver de façon continue : une histoire rocambolesque de course-poursuite dans le clocher de l'église de Becherel, une course effrénée entre le curé et des enfants nus et moi qui les regardais assis à l'endroit très exactement où je me suis toujours tenu, le dos collé au mur, les

mains au sol comme pour me donner une colonne vertébrale. Je les regardais, le curé en attrapait un de temps en temps et l'emmenait je ne sais où. Lorsqu'il remontait sans l'enfant, je fermais les yeux, puis les rouvrais au moment de la course. Je racontai mon rêve à Berthie.

— Tu te sens encore coupable, n'est-ce pas ?

— Oui. Je le serai toujours. Je suis coupable de n'avoir pas agi.

— Sans doute. Je ne sais pas. En tout cas, Éric t'aurait beaucoup aimé. Ça, oui, j'en suis sûr.

— Merci, Berthie. Moi aussi, je crois, parce que vous je vous aime tous les trois.

— Ha-ah, ça ne garantit rien.

Elle riait à nouveau et je compris qu'elle riait dès qu'elle était gênée, triste ou traversée par n'importe quelle émotion. Je ris avec elle parce que je ne pouvais faire autrement, elle m'emportait dans des fous rires dont elle ne connaissait la raison, des fous rires qui recélaient des émotions bien plus complexes que cette joie qu'elle affichait

constamment. Nous partîmes au petit matin rejoindre Pablo, nos sacs à dos respectifs gonflés à bloc comme nos cœurs. Nous marchions plus rapidement, cette fois, épousant le rythme parisien. Je me sentis vivant, heureux, sécurisé par ma relation à ces trois personnes qui avaient changé ma vie.

5.

La porte de l'atelier était entrouverte quand nous sommes arrivés. Berthie la poussa. Après un rapide coup d'œil à la pièce, nous en arrivâmes à la conclusion évidente que Pablo était sorti. Nous nous interrogeâmes sur le fait qu'il ait pu aller chercher Robin sans nous attendre. Berthie décida d'appeler l'hôpital qui lui confirma que Robin serait accompagné en fin de matinée par une ambulance. Je rassurai Berthie, lui soufflant l'idée que, sans doute, Pablo était allé faire quelques courses. Je fis couler un café dans la vieille machine posée sur le plan de travail du coin cuisine. Pablo ne tarda pas à passer

la porte le sourire aux lèvres et un paquet de croissants dans la main. Berthie se mit à rire.

— Je me suis inquiétée.

— Inquiétée ?

— Ben oui, je sais pas : la porte ouverte, ton absence.

— Oh, faut que tu te calmes. Tout va bien. Berthie, allons, c'est pas toi, ça !

— Ah, si tu savais... Non, c'est rien. Je suis un peu stressée, peut-être. Allez, on déjeune.

Cette fois, nous parlâmes de Robin comme on aurait monté un plan d'attaque, anticipant méthodiquement chaque action, chaque réaction possibles, tant celles de son corps que les sursauts de son possible état émotionnel. Une infirmière passerait deux fois par jour et le service de soins à domicile pouvait être appelé à tout moment. Nous nous distribuâmes des heures de garde, ce qui permettrait une vigilance de tous les instants et d'éviter l'épuisement de l'un de nous. Nous évoquâmes nos peurs, nos doutes et convînmes de prendre un temps chaque jour tous

les trois pour pouvoir se confier. Il semblait que nous nous engagions dans un marathon sans connaître la distance à parcourir ou, plutôt, dans une course à relais. Il fallait juste pouvoir rester debout jusqu'à la fin, garder notre énergie, notre joie d'être ensemble, tenir bon face à la maladie, à ce feu nauséabond qui rongait Robin de l'intérieur comme un rat enfermé dans une cage.

La matinée passa ainsi de café en café. Nous étions excités, énervés, impatients, apeurés, nous étions traversés de milles mouvements avant l'arrivée de notre ami. Robin, qui m'avait semblé si fort, puissant, même, digne, distingué, dominant les sentiments et les pensées apparut ce jour-là encadré par deux infirmières qui lui tenaient chacune un bras. Nous avions tous les quatre un sourire béat sur le visage. Elles l'amènèrent jusqu'à son lit. Je vis les deux femmes jeter un coup d'œil sur le portrait. J'avais envie de leur dire : « C'est Éric, son amour, malade aussi et mort. » Je n'ai rien dit, bien sûr. Qui étaient-elles pour savoir cela ? Elles firent signer à Pablo quelques documents, nous informèrent sur le

traitement, les heures de prise des médicaments et leurs venues chaque jour. Robin s'allongea en se contorsionnant pour nous voir tous. Pablo alla vers lui et repositionna les coussins. J'étais en retrait dans la pièce, me sentant subitement indélicat d'être là. J'étais à nouveau envahi par mon éternelle obsession d'être la cause de tout ce mal. J'avais tué Éric, j'avais donc ajouté du malheur au malheur. Robin m'observait de ses yeux toujours plus incisifs. Il me pressa de venir vers lui par le seul signe de son index. Je m'assis près de lui sur le bord du lit.

— Florent, arrête avec tes imbécilités. Je crois savoir ce que tu as en tête. Je suis heureux que tu sois là. On est tous contents de t'avoir. La mort d'Éric est derrière nous. C'est la mienne qu'il faut affronter, à présent.

— Je sais, mais...

— Ne dis rien. Accepte la situation. Accepte d'être là.

Sa voix faiblissait. Je promis. Il s'endormit peu après. Pablo et Berthie renchérirent et parvinrent à me rassurer. Je me sentais parfois tout

à fait légitime, je me sentais être leur ami, avoir ma place parmi eux dans ce combat contre la maladie ou, plutôt, avec la maladie. À d'autres moments, j'étais encore obsédé par la mort d'Éric, les images surtout qui m'envahissaient de jour comme de nuit, toujours l'église, toujours la corde, toujours son corps long et sec. Berthie prépara une grande salade et je perçus ce qu'allait être notre vie pendant ce temps indéfini, durant ces derniers jours de la vie de Robin.

6.

Je me souviens. Robin. Tous ces moments passés à tes côtés. Ces temps de silence entre nous, nos mains qu'on serre, nos regards qui s'étreignent. Robin. J'ai vu ta maigreur, ta détresse, ta peur, ta force, j'ai vu la maladie te transformer, t'emporter, j'ai entendu ton esprit délirer, ton corps supplier, j'ai manqué de m'évanouir, mon cerveau sans doute ne pouvait supporter de voir que tu n'étais déjà plus, que tu rapetissais, que tu t'en allais. Robin. J'ai compris. J'ai dû

te perdre pour comprendre, j'ai dû te voir partir à tout petit feu, consumé par la bête qui te mangeait et le corps, et la tête, j'ai compris, Robin, et tu l'as vu. J'ai compris que le courage d'Éric n'en était pas un face au tien. J'ai compris ce que tu n'as pas saisi. Tu t'es pensé lâche, je t'ai admiré de ne pas céder et t'avouer vaincu avant la fin de la bataille. Une guerre perdue d'avance, mais menée jusqu'à son terme. Éric avait dit : « Je ne joue plus » et il était parti. J'ai compris, Robin, que le SIDA l'a tué. L'idée même du SIDA l'a tué. J'ai compris tout cela et j'aurais voulu te dire que tu étais courageux, que tu étais le courage même. J'aurais voulu te dire que, peut-être, il ne fallait pas sauver Éric, que peut-être j'ai eu raison sans le savoir, sans le vouloir. Qu'il était juste qu'il ne vive pas cela, c'est-à-dire, cet anéantissement du corps, tué par une arme invisible. Robin, j'aurais voulu te dire que tu étais beau, grand et que je t'aimais, mais je n'ai su que te tenir la main et plonger mes yeux dans les tiens. Je sais que c'était beaucoup, parce que Berthie pleurait trop pour te regarder, pour te parler, parce que Pablo

fuyait. Je suis heureux d'avoir été là à ma façon avec mes pauvres peurs, mes maladresses, mes précautions, avec mon courage à moi qui ne prend sa source que dans la force de mes sentiments. Je n'aurais pas imaginé que Berthie et Pablo ne puissent accomplir leur part de notre minable contrat, de ce temps que nous avons artificiellement découpé en trois comme les comptables de ta mort. Pardon, Robin, d'avoir cru qu'il fallait qu'on te partage parce que t'accompagner était trop douloureux, pardon de s'être protégé de toi. Je suis heureux d'avoir fait la plus grosse part, je suis heureux d'avoir été là jusqu'à ce jour où tu es parti en serrant mes deux mains avec le peu de force que ton corps avait réussi à préserver. Ces treize jours ont été éprouvants, bien sûr, treize pauvres jours pour te dire *adieu*, pour apprendre à te connaître, aussi, pour chasser les images d'Éric, pour véritablement être avec toi.

J'en ai voulu à Berthie de tant pleurer, de se cacher, j'ai découvert sa très grande fragilité, je lui en ai voulu de m'avoir trompé avec sa désinvolture, avec ses rires qui n'en sont pas. Je savais

au moment où tu nous quittais que cela aussi, je le comprendrais, parce que je venais de faire l'expérience du courage, de mon courage, et que ça me rendait libre. Je comprenais Pablo qui ne pouvait supporter le miroir que tu lui présentais. Toi aussi, tu savais pour Berthie, pour Pablo, que cela ne leur était pas possible. Ils pouvaient rester tout au plus un quart d'heure auprès de toi. Je t'ai veillé. Je t'ai parlé. Je t'ai nourri un peu quand c'était possible. Je t'ai laissé partir, aussi, avec ta main qui glissait, attirée par la force de l'apesanteur. Je te dis merci, Robin, merci de m'avoir compris malgré nos différences ; nos oppositions, devrais-je dire. Merci de m'avoir accueilli dans ces derniers instants de ta vie. Merci de m'avoir pardonné.

7.

On était là tous les trois autour de toi, coincés dans nos solitudes. On avait l'air bête, sans doute, planté là devant ton corps, trois piquets autour d'un homme étendu, parti déjà. Nous ne

pleurions pas. Nous te regardions. Pour la dernière fois avec nous ici dans cette pièce au sein de laquelle nous avons vécu en nous respectant profondément tous les quatre dans toutes nos fêlures, nous te regardions et tentions je crois, tous les trois, de te prendre avec nous, de te garder. Je crois que nous sommes restés longtemps en nous tenant les mains debout devant toi. C'est Berthie qui a cassé notre trio en se retirant pour pleurer. Pablo a saisi le téléphone et contacté ton infirmière. Un médecin nous rejoignit pas moins de dix minutes plus tard et constatait ton décès.

Vous étiez partis tous les deux, à présent. Je n'osais regarder Pablo, tentant de chasser l'idée qu'il serait le prochain. Robin, je n'ai pas besoin ici de raconter ta mort, ces treize jours de lente agonie, de douleur à peine amoindrie par les drogues administrées chaque jour, ces treize jours où notre présence n'était qu'un moyen de t'éviter l'hôpital et de te soutenir quand une accalmie de la douleur, de la fatigue, des nausées te laissaient partiellement en paix. Je n'ai besoin que de

témoigner de ton courage et de ta dignité jusqu'au bout du chemin. Je n'ai besoin que de dire que j'y étais et que j'en suis fier. J'ai honte d'avoir laissé Éric se passer la corde au cou et je suis fier d'avoir été là pour tenter de t'aider à traverser ce passage. Je ne dis pas ça pour demander qu'on m'excuse. Ce n'est pas excusable de regarder un homme mourir sans bouger. C'est fatal, petit, lâche, mais : « À l'impossible nul n'est tenu », m'as-tu dit, et je crois que tu as raison. Il m'a été impossible de me le lever, de crier. Je n'ai pas pu me dire : « Je veux le faire, mais je ne peux pas. » Je ne pensais plus, je ne me suis rien dit parce qu'il n'y avait plus de pensée, il n'y avait plus de Florent, il n'y avait même plus la peur, seulement le vide. Pardon, Éric, pardon, Robin, pardon, Pablo, pardon, Berthie ; et je disais pardon et je pleurais pardon alors que Berthie pensait sans doute que ta mort était trop injuste et Pablo à cette fin atroce qu'il allait vivre aussi et moi, je pensais : pardon, Éric, pardon à vous tous qui l'avez aimé. Berthie m'a secoué et supplié d'arrêter. Ce n'était pas le temps des pardons, mais le

temps de la peine.

Des hommes vinrent te chercher. Nous laissâmes la porte de l'atelier ouverte. Puis, Berthie me secoua en me hurlant que je devais arrêter, que je ne pensais qu'à moi, que sous mes airs d'oiseau blessé, j'étais d'un égoïsme intolérable. Elle me secouait alors que je te perdais. Puis, elle me serra dans ses bras comme un enfant sans doute vous étreint avec une puissance incommensurable à force de vous aimer, d'avoir besoin de vous. Elle m'enserra, devrais-je dire. Je tendis un bras pour inviter Pablo dans cette étreinte de notre trio. Nous ne fîmes qu'un devant cette porte ouverte. Puis, nous nous laissâmes tomber sur le canapé sans un mot, juste nos mains serrées, Berthie au centre, l'une de nos mains dans chacune des siennes, et nous pleurâmes tous les trois longtemps jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de larmes. Tu étais parti, Robin, parti je ne sais où, car je ne sais pas où on va, je ne sais si on rejoint nos morts ou si on est encore tout seul ou si on n'est plus. Ce qui est sûr, c'est que tu étais là dans nos cœurs, dans nos mains. Nous marchions au

bord de la Seine, observant les doux mouvements de l'eau. Il n'y avait plus de mots, il n'y avait plus que ton absence. Puis, nous rentrâmes, silencieux et unis.

Pablo prit tous les renseignements sur la suite des évènements. Nous avions rendez-vous le lendemain pour organiser les obsèques. Tu nous avais laissé une lettre où tout était prévu dans les moindres détails : de ta volonté d'être incinéré à ton désir, de ne pas avoir de messe. Ta lettre circula entre nos mains. Nous y cherchions des messages sur notre lien à toi, des vérités éternelles que, peut-être, l'approche de la mort t'avait laissé entrevoir, mais il n'y avait rien de tout cela ou, plutôt, seulement ton vœu que tes cendres soient dispersées au plus haut de la butte Montmartre en pleine nuit. Tu nous demandais d'organiser la cérémonie au plus vite, la plus simple qui soit et de n'inviter personne. Tu souhaitais que nous soyons simplement là tous les trois afin de nous aider à te dire *adieu*, tu nous demandais la lecture d'un poème d'Alfred de Musset et le passage d'une musique de Mozart. Tu

finissais simplement ces quelques lignes d'une écriture fragile et déterminée par un : « Je vous aime. » C'était tout. C'étaient treize jours.

8.

Nous sommes restés à l'atelier sans toi, mais pleins de ta présence, nous ne voulions pas nous séparer pour ne pas te perdre plus encore. Cela faisait des jours que je n'avais appelé Joséphine à qui j'avais fini par dire la vérité, notre vie chez Pablo à quatre, ma place dans notre trio et cette très particulière et nécessaire présence auprès de Robin, mon sentiment de racheter ma faute... Je ne parlai pas des nausées, des vomissements, de la douleur, de la fatigue, des délires, des pleurs, des peurs. Elle ne pouvait pas comprendre tout cela. Je ne parlai pas de la douceur de Berthie, de la tendresse entre nous, de mon désir pour elle certaines nuits. Je savais que si je lui annonçais la mort de Robin, elle me demanderait fatalement la date de mon retour. Je ne voulais pas de cet appel vers ma vie d'avant, je voulais

le décider seul, savoir ce que je deviendrai une fois que nous lui aurions fait nos adieux. Comment quitter Pablo et Berthie qui étaient mes frères et sœurs dans cette douloureuse traversée ? Le temps semblait s'étendre, ce temps pendant lequel ton corps était entre les mains de ceux pour qui tu n'étais rien, simplement un mort de plus, un corps à préparer pour cet ailleurs dont on ignore tout. Nous décidâmes de ne pas aller te voir, nous garderions de toi le souvenir de ta vie et non de ta mort, nous ne te verrions pas sans âme, sans tes yeux ouverts et vivants, sans ta détermination et ton intelligence. Les obsèques ne furent pas celles que tu souhaitais, je ne sais si c'est une bonne chose. L'annonce de ta mort a fuité, il y avait la crème du tout Paris : des artistes, des galeristes qui tous étaient profondément émus. Berthie lut le poème de Musset adressé à Victor Hugo :

« IL FAUT, DANS CE BAS MONDE, AIMER BEAUCOUP DE CHOSES / POUR SAVOIR, APRÈS TOUT, CE QU'ON AIME LE MIEUX / LES BONBONS, L'OCÉAN, LE JEU,

L'AZUR DES CIEUX / LES FEMMES, LES CHEVAUX, LES
LAURIERS ET LES ROSES / IL FAUT FOULER AUX PIEDS
DES FLEURS À PEINE ÉCLOSES / IL FAUT BEAUCOUP
PLEURER, DIRE BEAUCOUP D'ADIEUX / PUIS LE CŒUR
S'APERÇOIT QU'IL EST DEVENU VIEUX / ET L'EFFET
QUI S'EN VA NOUS DÉCOUVRE LES CAUSES / DE CES
BIENS PASSAGERS QUE L'ON GOÛTE À DEMI / LE
MEILLEUR QUI NOUS RESTE EST UN ANCIEN AMI /
ON SE BROUILLE, ON SE FUT. QU'UN HASARD NOUS
RASSEMBLE / ON S'APPROCHE, ON SOURIT, LA MAIN
TOUCHE LA MAIN / ET NOUS NOUS SOUVENONS QUE
NOUS MARCHIONS ENSEMBLE / QUE L'ÂME EST IM-
MORTELLE, ET QU'HIER C'EST DEMAIN. »

Pablo enchaîna avec un texte de sa composition où il parlait de ta vie avec Éric, de votre galerie, de la qualité de votre œil commun pour dénicher les plus grands artistes. J'étais heureux que cette célébration devienne aussi un peu celle d'Éric. Je me sentis loin de ce monde dont je voyais les reflets dans la salle avec toutes ces personnes qui appartenaient à un autre monde que le mien. J'écoutai Pablo de tout mon esprit

en regardant ces personnes autour de moi, toutes profondément recueillis. Je dois avouer que peu à peu, mon écoute était plus flottante, mon esprit s'échappant vers ces quelques personnes des premiers rangs que j'observais et dont j'essayais d'imaginer le lien à Robin et, peut-être, à Éric. Ce fut alors que j'entendis mon nom. Pablo me montra à l'assemblée, m'invitant à le rejoindre. Je résistai peu et le rejoignis. Il passa son bras au-dessus de l'épaule de Berthie et me prit la main. Il expliqua notre présence constante auprès de Robin les derniers jours de sa vie. Il en-censa notre amitié et la capacité de Robin à aimer les êtres les plus différents de lui. J'avais peur à nouveau, peur qu'il dise que j'avais assisté au suicide d'Éric, peur d'être hué, rejeté, bafoué, évincé, que ne sais-je, peur tout court. Il n'en fit rien, bien sûr. La cérémonie prit fin après cette longue prise de parole sur la musique du Requiem de Mozart. Je pleurai face à cette assemblée qui ne savait pas qui j'étais. Je pleurai de vous savoir partis, toi et Éric, mais si jeunes, si injustement. Nous regagnâmes la salle. Pablo

fut le premier à sortir, suivi par ces personnes qui le suivaient par grappes. Je restai à l'arrière avec Berthie. C'était fini. Ton cercueil nous avait quitté, se retirant devant mes yeux fermés. Nous allions cette nuit nous séparer de tes cendres près du Sacré-Cœur. J'étais heureux de t'avoir connu.

9.

Pablo et Berthie serrèrent des mains, embrassèrent de nombreuses personnes. Je restai en retrait, seul et triste. Il me semblait que j'étais à nouveau transparent. Je pouvais disparaître sans que quiconque s'en soucie. Ce que je fis. Je m'éclipsai et me dirigeai à pied vers le lieu que Robin avait choisi. Je commençais à pouvoir marcher dans Paris en ayant une carte mentale de la ville et donc je sus me diriger vers la Basilique. Je remontai la rue des Martyrs lorsque j'aperçus le monument qui s'élevait vers le ciel et je compris que Robin nous emmenait dans les hauteurs de Paris. Le dôme blanc me dictait le chemin. J'accélérai

le pas, porté par l'envie de me rapprocher du monument. Gravier au milieu des touristes les escaliers me menant au cœur des hauteurs de Montmartre me donnait un sentiment de puissance. Je montai les marches deux par deux, laissant derrière moi les promeneurs qui commentaient leur visite et leur essoufflement. Attiré irrésistiblement par ce lieu de culte, je ne jetai pas un œil au panorama devant lequel certains touristes s'exaltaient. Je pénétrai dans la Basilique et m'assis sur un banc.

J'aimais les églises inconditionnellement. Toutes. Je fis abstraction des personnes qui tournaient autour de moi, ils visitaient le Sacré-Cœur tandis que, pour la plupart, ils n'en auraient rien vu du tout. J'observai Jésus me faisant face, couvert du Saint Suaire blanc. Je connaissais peu l'histoire religieuse, encore moins l'histoire de l'art. J'aurais aimé savoir lire ce que je voyais, en comprendre le sens profond. J'étais inculte, bien plus sûrement que ces touristes qui admiraient tout de même le Chemin de Croix ou les vitraux en commentant allègrement le travail pictural ou

la scène religieuse. J'étais un innocent, si j'ose dire. Je regardais le Christ et le blanc de sa Toge qui me rappelait le tee-shirt blanc d'Éric. Je pensai à l'innocence, celle de nous tous, embarqués dans des vies que nous tentions tant bien que mal de maintenir droites. Les églises parvenaient à introduire en moi une forme de quiétude, un sentiment de bien-être qui m'éloignait du passé et de mes peurs concernant l'avenir. J'étais là et c'était tout. Je pensai à Éric, à Robin, mes morts à moi, ces personnes que jamais, que je n'aurais dû croiser et qui sont présents dans ma vie encore aujourd'hui. Je fis comme les autres le tour de l'église en observant chaque tableau, chaque vitrail, tentant de pénétrer ces scènes d'un autre temps, de m'imprégner de la sagesse qu'elles contenaient.

Je sortis de la Basilique et m'assis sur les marches menant les hordes de touristes vers le monument. Je regardai ce Paris qui m'était étranger et je pensai à nouveau à Berthie et Pablo que j'avais plantés là au milieu des leurs. Je savais qu'ils me retrouveraient cette nuit et qu'ils ne m'en

voudraient pas d'avoir été « spécial » ou ailleurs, fuyant. Ils savaient qu'ils me trouveraient là. Du moins, je le pensai. Je quittai les escaliers envahis de monde et j'investis la pelouse, m'y allongeant les yeux fermés. Je dormais je crois quand Berthie me caressa l'épaule. J'avais senti ce geste mais, encore assoupi, je n'avais pas ouvert les yeux immédiatement. Pendant quelques millièmes de seconde, je pensai que ce geste de douceur était celui de ma mère. Avais-je rêvé d'elle ? La voix de Berthie me sortit de ma mystérieuse rêverie.

— Je t'ai enfin retrouvé.

— J'avais besoin d'être seul, enfin, je veux dire... Il y avait trop de monde... Tu comprends ? Je ne pouvais pas jouer la comédie, sourire, parler...

— Tu sais, à un enterrement, t'as pas besoin de sourire. T'inquiète, c'est juste qu'on se demandait où t'étais. Mais bon, ici, c'est assez logique.

— Oui... Pourquoi ?

— Ben, Florent ! Parce qu'on y sera cette nuit et que je te savais bien capable de prendre un

peu d'avance.

— Oui, c'est sûr. Et Pablo, il est où ?

— Il s'occupe de récupérer les cendres. Robin avait tout organisé et l'avait désigné pour toutes les démarches.

— Tu sais quelque chose sur la famille de Robin ?

— Pas grand-chose. Ses parents sont assez riches, je crois, et d'un milieu aisé. Des bourgeois de province, si on peut dire. De Bordeaux, je crois.

Alors, elle me raconta le peu qu'elle savait parce qu'on le lui avait dit. Il avait refusé les études qu'on lui proposait après le BAC : droit, médecine, école de commerce, école d'ingénieur pour s'inscrire aux Beaux-arts. Une autre connaissance donnait une autre version qui semblait plus juste. Il avait, avant son entrée aux Beaux-arts, commencé une école de commerce. Il n'avait pas tenu l'année et avait fini par postuler aux Beaux-arts de Paris. Dès qu'il sût qu'il fut reçu, il annonça à ses parents qu'il n'allait plus en cours depuis plusieurs mois et qu'il partirait à

Paris étudier la seule discipline qui l'intéressait avec ou sans leur accord. Son père se mit alors dans une colère terrible et le menaça de lui couper les vivres. Robin ne se démonta pas, il tint tête. Son père le plaqua contre un mur pour l'empêcher de partir. Robin lui dit alors qu'il était homosexuel et qu'il partait avec ou sans sa bénédiction. Berthie ajouta qu'on lui avait alors raconté que son père lui avait dit de ne jamais revenir, qu'il n'était qu'une honte pour la famille. Robin était alors parti, disant adieu à sa mère qui observait la scène sans rien dire. Il n'avait paraît-il jamais revu ses parents.

— La famille, quel bordel !

— Tu l'as dit !

— Et toi, ta famille ?

— Oh, rien de spécial. Gentille, silencieuse. Banale. Je les vois régulièrement. On ne s'appelle pas beaucoup. Ce sont des « taiseux », comme on dit. En fait, on s'aime, mais on ne se connaît pas. Chacun chez soi. Chacun en soi.

— Oui, je vois.

— Et toi, Flo ?

— Oh, une mère très là. Trop là. Dépressive en fait, je crois. Elle m'a élevé seule. Mon père est parti quand j'avais six ans.

— Il n'est jamais réapparu ? Tu ne sais pas où il est ?

— Non. Ça me travaille de plus en plus. J'aimerais au moins savoir qui il est, quel genre d'homme et si je lui ressemble, s'il m'a aimé... Un peu, au moins.

— Oui, je comprends.

Elle me souffla à l'oreille que je pourrais bien le chercher comme je les avais cherchés eux. Je soupirai et lui dit : « Laisse tomber » dans son oreille aussi. Juste un souffle avec ces deux mots. On parla ainsi longtemps allongés dans l'herbe, le soleil nous forçant à fermer les yeux. Il n'y avait que nos voix, il n'y avait plus le bruit des Parisiens, des promeneurs, des touristes ; il n'y avait plus que nos voix, nos souffles, nos pensées et nos corps.

10.

Nous vîmes passer Pablo qui montait les escaliers d'un pas leste, se faufilant entre les promeneurs tel un chat pressé et déterminé. Tandis que Berthie criait son nom, je pensais que jamais personne ne pouvait imaginer parmi ces passants que Pablo était malade de ce mal sournois, silencieux et qui creusait les tombes d'êtres jeunes et beaux. Je ne voulais pas oublier que ce mal ne touchait pas seulement les homosexuels ou les toxicomanes, comme cela était parfois mentionné dans la presse, mais bien chacun de nous. Des hommes, des femmes, peu importait qui et pourquoi, comment, cette merde se diffusait lorsque les gens s'aimaient ou partageaient ensemble la relation la plus intime. Berthie m'attrapa la main, nous nous relevâmes d'un seul mouvement et courûmes vers Pablo en criant son nom. Il semblait sourd au vacarme que nous faisons. Il s'arrêta devant le Sacré-Cœur, l'urne en bronze à la main.

— Ben, on te court après depuis tout à l'heure, enfin, depuis tout de suite, dit Berthie dans un rire.

Pablo ne sourit pas, rit encore moins et regarda sévèrement Berthie.

— Merde, pourquoi tu m'as planté là-bas ?

— Mais je t'ai dit que je partais chercher Florent.

— Ah. J'ai pas percuté, alors. Putain, j'en ai marre. Tous ces gens ! Quelle merde ! Il avait raison, Robin, de ne vouloir personne aux ob-sèques.

— C'est fini, Pablo. C'est fini, ajouta Berthie.

Elle le prit dans ses bras. Je le débarrassai de l'urne et m'assis sur les marches avec ce qu'il restait de Robin. Y avait-il une âme, là-dedans ? Était-il là dans ce petit récipient qui, tout aussi beau qu'il soit, semblait me bruler les doigts ? Berthie pensait-elle à la mort de Pablo alors que leur étreinte était si belle ? Ils vinrent s'asseoir autour de moi. Pablo demanda :

— On fait quoi jusqu'à cette nuit ?

— Je sais pas. Qu'est-ce qui serait bien pour Robin, je veux dire, qu'est-ce qu'il penserait, oui, qu'est-ce qu'il dirait ?

— D'aller manger une bonne pizza et de boire à son souvenir et à celui d'Éric, ajouta Berthie.

— Ben alors, on fait ça.

Sur le conseil de Berthie, on quitta ce lieu trop touristique pour aller vers le quartier Caulaincourt où elle connaissait un bon petit restaurant italien. Je pensais à Joséphine que je n'avais pas appelé depuis deux jours. Comprendrait-elle que j'avais besoin de rester avec Berthie et Pablo, de maintenir ce trio sans qu'aucune voix ne nous réveille de ce qui deviendrait un cauchemar si les autres s'en mêlaient ? C'était sans doute ce qu'avait ressenti Pablo après la cérémonie. Tant que nous étions tous les trois, Robin, vivant, était là. Nous étions quatre et peut-être même cinq, puisqu'Éric était notre fil rouge, celui qui nous avait tous réunis. Nous descendîmes la rue Lamarck, l'urne était dans mon sac et percutait à chacun de mes pas mon casque anti-bruit. Je

devais être le seul à l'entendre car ni Pablo, ni Berthie ne me firent de remarque. Nous rentrâmes dans un restaurant au décor épuré. Quelques tables de fer étaient disposées de part et d'autre de la pièce. Deux murs étaient recouverts de briques rouges tandis que sur le troisième mur était disposé une immense étagère où siégeaient de nombreuses bouteilles de vin. Nous nous assîmes au fond du restaurant, au plus près des bouteilles. Une serveuse exagérément gaie nous amena trois cartes. Je sortis l'urne et la posai sur la place vacante face à Pablo.

— Euh, t'es sûr ? dit Berthie.

— Oui, il est avec nous... C'est sa soirée.

— T'es quand même taré, Flo. À côté de toi, je joue dans la petite cour !

— Laisse-le, t'as raison, ajouta Pablo.

Nous commandâmes une bouteille de Chianti et trois pizzas. Puis, une autre bouteille et nous nous échauffions. Nous évoquâmes Robin, bien sûr, mais ils m'expliquèrent aussi longuement ce qu'était le milieu de l'art, à quel point le ver pourrissait le fruit : le ver, c'est-à-dire l'argent,

l'égo des uns et des autres, leur sensation de friser le génie et la propension à appuyer sur la tête de l'autre pour s'élever comme on noie quelqu'un en le maintenant sous l'eau. L'esprit échauffé par le vin, Berthie évoqua la famille d'Éric, nous exposa ce qu'elle avait toujours caché jusque-là, c'est-à-dire la violence du frère d'Éric. Je remarquai que Pablo se tendait tandis qu'elle parlait de cette famille, de cette mère narcissique, égoïste, autoritaire, de ce père taciturne et terrifiant, de ce frère malmenant Éric depuis son plus jeune âge en le traitant des sobriquets les plus humiliants. Pablo était raide de colère. On avait fait du mal à l'homme qu'il aimait et celui-ci en avait si peu parlé. Sans doute Pablo en voulait-il à Éric de tout ce silence à partir duquel avait été construit, sculpté et cimenté ses peurs et ses fragilités. Nous finîmes le repas par un tiramisu chacun. Nous payâmes chacun notre part de l'addition, Berthie se saisit de l'urne et nous remontâmes la rue Lamarck jusqu'à atteindre le Sacré-Cœur. Une question cruciale se posait, à présent. Où allions nous

répandre les cendres de Robin ? Il nous avait demandé de le faire au plus haut de la butte près du Sacré-Cœur. Était-ce une façon de rejoindre Éric en choisissant lui aussi les alentours de la Maison de Dieu ? Était-ce simplement un envol au-dessus de ce Paris qu'il affectionnait tant ? Personne ne le saurait jamais.

Berthie émit l'idée de rentrer dans un immeuble en haut de la rue du Mont-Cenis et de demander dans un des appartements du dernier étage si on pouvait jeter des cendres par leur fenêtre. Ainsi, Robin partirait au plus haut du plus haut vers le ciel. Pablo et moi trouvâmes l'idée un peu folle, mais fort bonne si elle fonctionnait.

— Je connais le code d'un des immeubles, nous dit Berthie.

— Alors, on essaye.

Le sixième étage de cet immeuble Haussmannien comprenait trois appartements. Vingt-trois heures cinquante. Il était très inconvenant de sonner chez ces gens à une heure pareille, mais au diable les conventions et la bienséance quand un ami est mort dans vos bras. Nous sonnâmes dans

le premier, personne ne vint. Nous cognâmes à la porte du second. Un homme nous demanda derrière sa porte qui nous étions.

— Nous aurions besoin d'un service. Pouvez-vous nous ouvrir ?

— Non, rentrez chez vous.

— S'il vous plaît.

Ce fut alors que la porte du troisième appartement s'ouvrit. Une jeune femme en sortit.

— Que voulez-vous ?

— Nous avons un ami qui es mort et nous souhaiterions diffuser ses cendres de votre fenêtre pour respecter ses volontés, dit Pablo sans prendre le temps de respirer.

— C'est vrai ?

— Oui. Nous en avons pour quelques minutes.

— Dans ce cas, entrez.

Elle nous guida jusqu'au salon qui donnait une vue merveilleuse sur le Sacré-Cœur puis se retira à la cuisine, finissant un verre de vin qu'elle avait déjà entamé avant notre arrivée. Nous ouvrîmes la fenêtre. Pablo força les scellés

de l'urne. Nous joignîmes nos mains à la sienne et, d'un geste ample, nous vidâmes le contenu de l'urne vers le ciel. Une pluie de cendres tomba doucement vers le sol, car la force d'attraction est plus puissante que la mort mais ton âme, Robin, si elle existe, s'est peut-être acheminée au plus près des étoiles.

Nous nous sommes pris la main, laissant l'urne sur la fenêtre, et avons rejoint la jeune femme. Elle nous invita à nous assoir auprès d'elle. Elle nous avait déjà servi trois verres de vin.

— Mon ami m'a quittée ce soir.

— Je suis désolé, dis-je.

Elle a pleuré et nous aussi. Nous parlâmes peu, mais restions chacun dans nos pensées avant de nous quitter avec un discret sourire sur les lèvres.

11.

Nous allâmes tous dormir chez Berthie. Robin nous ayant quittés, un retour à l'atelier aurait

été trop douloureux. Totalement vidés par les émotions de cette immense journée, par l'alcool que nous avons bu au restaurant et par l'abattement ressenti au sortir de l'appartement de cette lumineuse jeune femme, nous décidâmes de dormir rapidement sans penser au lendemain. Nous nous allongeâmes tous les trois dans le lit de Berthie après avoir discuté longuement de qui dormait avec qui. Il nous était impossible de laisser l'un de nous seul et avons trouvé que nous retrouver serrés les uns contre les autres était la seule solution. Notre sommeil ne fut sans doute pas des plus réparateurs, mais la chaleur de nos corps nous faisait du bien. Je me réveillai le premier, hanté par la pensée qu'il allait être temps de nous séparer. J'imaginai mon retour auprès de Joséphine, l'incompréhension inévitable de ce que j'aurais vécu, cette douleur qui ne me quitterait pas, cette perte chevillée au ventre ; celle de Robin, bien sûr, mais aussi celle de Berthie et de Pablo. Continueraient-ils à se fréquenter ? Je savais notre lien indéfectible et, pourtant, je sentais qu'il était nécessaire que nous nous séparions. Je

préparais un café quand Pablo se leva. Il semblait aussi préoccupé que moi. Son visage était d'une grande expressivité, les émotions s'y lisaient à la faveur de ce qui émanait de son regard, de son sourire, la dureté, la tension perçue sur ses joues, son front. Son visage était un livre ouvert sur son cœur. Il ne laissait voir à présent que fermeture et tristesse.

— Ça va pas, Pablo ?

— Je crois que je vais rentrer chez moi.

— Oui, bien sûr.

— Non, t'as pas compris : chez moi, au Brésil.

— Ah bon ?

— Oui, je ne veux pas mourir ici seul, tel l'énième d'une liste sans fin, un pauvre numéro au milieu d'une hécatombe. Je veux serrer ma mère dans mes bras. Je veux que mon père me parle, me rassure, je veux que ma sœur m'embrasse et m'inonde de larmes. Je veux retrouver Recife, ma ville, les odeurs, les bruits, la mer.

— Je comprends... Ils savent que tu es malade ?

— Non. Je leur ai épargné ça comme tout ce qui a pu être difficile dans ma vie : les galères d'argent, mes chagrins, ma difficulté à percer. J'ai inventé une vie douce, leur ai envoyé des cadeaux et de l'argent, leur ai tartiné du bonheur qui, je le pensais, apaiserait peut-être la peine de me voir si loin. J'ai été idiot. Ce n'est pas cela, la famille. C'est le partage, au contraire, même loin et même différents.

— En même temps tu sais, la famille, c'est compliqué, douloureux, on attend tellement des uns et des autres, on exige ce qu'ils ne savent pas donner et on ne voit pas ce qui est sous nos yeux. Merde, je philosophe ! Tu me manqueras, Pablo ! Je vais partir aussi, tu sais. Je vais rentrer. Enfin, si pour Berthie ça va...

— Ça ira pour Berthie. Elle a de la ressource. Tu as ta vie, là-bas. Joséphine doit te manquer.

— Je sais pas. Un peu. Mais je suis encore en colère contre elle. Je crois que nous nous sommes un peu perdus avec tout ça.

— Oui, c'est normal. Ça reviendra.

— Peut-être.

Berthie se leva quelques heures plus tard. Nous avons eu le temps de parler de nos enfances, des souvenirs qui nous manquaient, de cette difficulté à se raconter sa propre histoire quand il y avait trop de blanc, de creux et de bosses. Elle paraissait reposée. Pablo lui dit immédiatement qu'il allait partir comme pour ne pas avoir à porter seul la nouvelle ou à installer une difficulté à dire, pour ne pas créer pour Berthie du secret, de faux espoirs. Elle comprit, bien sûr, et imagina même que nous pourrions aller tous les trois à Recife. Pablo la regarda sévèrement et elle sourit avant de le serrer dans ses bras. J'enchaînai sur mon départ également et crus la voir pâlir lorsque je l'annonçai. Elle nous rassura sur le fait que c'était bien normal et que nous serions toujours les bienvenus chez elle. Nous décidâmes qu'il fallait faire vite pour souffrir moins. Pablo nous demanda de l'aider à vider l'atelier après avoir appelé un ami qui partagerait avec lui son garde-meuble. Ce fut donc une journée de déménagement qui me replongea

dans ce que serait ma vie, retrouvant les gestes que je faisais avec Hervé lorsque nous vidions les maisons. Pablo avait appelé sa mère et annoncé qu'il revenait quelque temps pour les voir et se reposer. Il avait réservé dans la foulée un billet d'avion pour Recife. Il partirait dès le lendemain matin. Il décida de dormir chez son ami, ayant besoin de prendre de la distance avec tout ce que nous venions de vivre. Je m'efforçai de comprendre ce qu'il ressentait et combattis mon désir que nous ne nous quittions jamais. Berthie me serra la main avant de lui dire au revoir, tout simplement, lui collant deux bises sur les joues, souriant comme elle savait le faire si généreusement. Je pris Pablo dans mes bras et lui chuchotai : « Merci. » Nous quittâmes l'atelier vide en y laissant Pablo seul. Nous pleurions main dans la main silencieusement, solitairement, nous pleurions et marchions. Berthie finit par briser le silence :

— Il faut que tu rentres aussi, Flo.

— Je sais.

— Viens, on va à la gare voir s'il y a un train. Faut pas que tu traînes. On n'y arrivera pas, sinon.

— Et après ?

— Après, rien. Ça serait une connerie de pas rentrer. Ne change rien. Pas maintenant.

— Je sais que tu as raison. Allons à la gare.

Mon sac sur le dos, Berthie à mes côtés, je vis que le prochain train pour Rennes partait dans quarante minutes. Berthie me tira jusqu'au guichet et demanda à ma place un billet. Je payai. J'appelai au bar pour voir si quelqu'un pouvait venir me chercher malgré l'heure tardive de l'arrivée de mon train. Peppone décrocha et m'accueillit avec chaleur. Il viendrait me chercher avec Joséphine à qui j'avais tellement manqué. Il ne put s'empêcher de me faire une remarque sur le téléphone et combien un ou deux appels de ma part les auraient rassurés. Je crus entendre ma mère. Je passai outre.

Ce n'était pas grave. Rien n'était grave. Robin était mort. Rien d'autre ne comptait. Je raccrochai, serein. Berthie resta sur le quai jusqu'au départ du train, agitant avec une grimace de clown un kleenex comme pour se moquer

de nous. Je ris. C'était ma dernière image de Berthie. De faux pleurs, un sourire triste et mon rire.

12.

Le train, encore. Quelques heures de solitude avant de les retrouver. Ma vie avait tellement changé depuis la mort d'Éric. J'avais tellement changé. Que serais-je devenu si ça n'était pas arrivé ? Serais-je encore à l'abri du monde, enfermé dans mon clocher et enchaîné à ma mère ? Sans doute. Me fallut-il un choc pour me sortir de là ? Peut-être bien.

Je n'en suis plus à questionner mon inertie devant le suicide d'Éric. Ce geste aurait pu sidérer un autre que moi, ce geste pouvait sans doute empêcher l'action parce qu'il faisait appel à l'inattendu et peut-être que voir l'autre se donner la mort était si insupportable que le corps et l'esprit pouvaient se glacer ? Peut-être, oui. En tout cas, il était mort devant moi. Il le souhaitait. Il évitait une autre mort à laquelle j'avais assisté

aussi. Deux morts : celle qu'il avait choisie, celle qu'il aurait dû affronter. Je ne savais plus qu'en penser, alors, je n'en pensai plus rien. C'était ainsi. C'était tout. Une question me hantait, à présent. Cette mort, la première, celle d'Éric m'avait fait rencontrer Robin, Berthie, Pablo, Cyril, Emeric et Joséphine, Peppone et Hervé, puis tant d'autres encore. Toutes ces personnes, ces habitants de Guidel qui m'appréciaient ; et si... Et si tout ça n'était pas arrivé ? Serais-je encore là-haut, si spécial comme dit Berthie, que je ne pourrais pas me mêler au monde ? Sans doute serais-je aujourd'hui encore une sorte d'inadapté social.

Je pensais à tout ça tandis que défilait le paysage qui me ramenait vers eux. Je pensais à tout ça pour ne pas penser à Robin, à cette mort affreuse, au manque déjà de sa présence, de sa percutante intelligence, pour ne pas penser à Berthie de qui j'avais peur d'être tombé amoureux, pour ne pas penser à Pablo qui allait mourir lui aussi et bientôt, sans doute. Le voyage fut long dans cette lutte pour trier les images et les

sentiments qui m'assaillaient... Je tentai d'observer mes voisins de voyage pour détourner mon esprit de moi-même et cependant, regarder une femme lire un journal ou un vieil homme remplir des grilles de mots croisés, ce n'était que d'un faible intérêt. J'aurais aimé qu'il y ait du bruit, une famille, des enfants, un bébé qui hurle, j'aurais eu besoin d'être distrait de moi-même. Je fouillai mon sac par ennui, palpai mon casque, mon portefeuille, les habits entassés. Décidant de les sortir et de les plier, je trouvai tout au fond du sac une enveloppe cachetée. Je l'ouvris et y découvris la ronde écriture de Berthie.

CHER FLORENT,

JE TE REMERCIE. JE T'ÉCRIS PARCE QUE LES MOTS QU'ON TRACE SONT PLUS FORTS QUE CEUX QU'ON PRONONCE ET JE VEUX QUE ÇA S'IMPRIME EN TOI. TU ES COURAGEUX. TU ES BEAU. TU ES GRAND. JE TE REMERCIE D'ÊTRE LÀ, D'AVOIR PERMIS QUE JE NE PERDE PAS ÉRIC, QUE JE NE L'OUBLIE PAS, QUE JE RENCONTRE LES HOMMES QU'IL A AIMÉS. JE TE REMERCIE

CAR, GRÂCE À TOI, JE L'AI PARDONNÉ. JE SAIS COMBIEN TU NE T'OFFRES PAS CE PARDON QUI SEUL TE LIBÈRERA DE CE QUI EST ARRIVÉ. CE N'EST PAS TA FAUTE. CE N'EST NI LA FAUTE DE PERSONNE, NI CELLE DE TOUS. ARRÊTE, FLORENT, ARRÊTE DE PENSER QUE TU AURAS PU EMPÊCHER CETTE MORT, CELLE-LÀ PEUT-ÊTRE, MAIS PAS UNE AUTRE.

JE TE REMERCIE AUSSI PARCE QUE, SANS TOI, NOUS N'AURIONS PU VEILLER SUR ROBIN. TU ÉTAIS LE SEUL DE NOUS TROIS À EN ÊTRE VRAIMENT CAPABLE. JE SAIS QUE TA VIE A PROFONDÉMENT CHANGÉ DEPUIS CE JOUR FATAL, MAIS JE SAIS AUSSI QUE TOUT ÉTAIT LÀ AVANT. TU N'AS PAS CHANGÉ, FLORENT, TU T'ES LIBÉRÉ TOUT SIMPLEMENT. JE NE SAIS POURQUOI TU ÉTAIS ENFERMÉ EN TOI-MÊME À CE POINT, JE NE SAIS PAS SI C'EST IMPORTANT QUE TU LE DÉCOUVRES. SI TU EN AS BESOIN POUR CONTINUER À AVANCER, POUR SAVOIR SI TU VEUX FONDER UNE FAMILLE AVEC JOSÉPHINE OU SI TU NE LE VEUX PAS... JE NE SAIS PAS SI TON PÈRE, OÙ QU'IL SOIT, A DES RÉPONSES À TE DONNER, JE NE SAIS MÊME PAS SI TU AS DES QUESTIONS À LUI POSER, À PART UNE SEULE : POURQUOI EST-IL PARTI, POURQUOI T'A-T-IL ABANDONNÉ,

POUR QUELLES CAUSES SUPÉRIEURES À CELLE DE SON AMOUR POUR TOI ? SI TU AS BESOIN DE LUI POSER CETTE QUESTION, POSE-LA-LUI. TROUVE-LE. OU ALORS, LÂCHE. LÂCHE VRAIMENT. JE SUIS TON AMIE, FLORENT, ET JE T'AIME. SOIS HEUREUX. ENFIN !

BERTHIE

Je rangeai la lettre dans l'enveloppe et la gardai en main. Berthie pouvait donc être bien sérieuse. Je ne savais pas si j'avais besoin de retrouver mon père pour continuer à vivre. Je ne savais pas si je voulais moi-même être père un jour. Je savais seulement que j'étais triste et que Berthie me manquait déjà. Elle m'aimait, écrivait-elle. J'étais son ami. Tout était perturbé en nous. Nous avons vécu avec tant d'intensité ces derniers jours, nous nous aimions tant qu'il nous semblait que nous ne faisons qu'un. Maintenant, Pablo allait vivre au Brésil, Berthie à Paris, moi en Bretagne. Un jour, nous serions appelés par la famille de Pablo parce qu'on l'enterrerait. Seule Berthie et moi vivrions, ferions perdurer la mémoire

d'Éric, Robin, Pablo. J'aimais Berthie. Cependant, nous étions si différents. Tous se mêlait dans ma tête : la vie paisible que j'avais à Guidel, cette vie parisienne à laquelle je sentais que je pouvais m'habituer, les rires de Berthie, le corps souffrant de Robin, la mort, l'image de mon père. Le temps peut-être donnera des réponses : la vie quotidienne qui reprendra et la façon dont je parviendrai à reprendre place au sein de cette vie d'avant la mort de Robin. Ma cabane, ma petite maison avec Jo, mes livres, mon vélo, les balades, les livraisons. Le train ralentissait. Rennes approchait. Je glissai la lettre dans mon sac et je me levai pour rentrer chez moi.

13.

Joséphine était debout sur le quai, son regard vert perdu à scruter les passagers qui marchaient à vive allure. Lorsqu'elle m'aperçut, un large sourire se dessina sur son visage. J'avais oublié combien elle était belle. Elle portait une robe noire dont l'étoffe tremblait légèrement sous

la poussée d'une légère brise. Je marchai d'un pas vif pour la rejoindre le plus vite possible. Nous nous embrassâmes rapidement, timidement. Je la serrai dans mes bras avec toute la tendresse dont j'étais capable. Enfin, son *bug*.

— Je suis tellement heureuse que tu sois de retour.

— Moi aussi, ma Jo.

— Viens, Peppone nous attend au parking.

Ma main dans la sienne, je regardais tous ces gens au milieu de nous qui ne savaient pas tout le bordel qu'il y avait dans ma tête, ce bonheur d'être à nouveau avec ma Jo, cette tristesse qui ne me quittait pas et ce plaisir d'avoir cette petite main accrochée à la mienne, de revoir Peppone. Mon grand ami était tranquillement installé contre sa portière en train de fumer. Un grand sourire se dessina sur son visage. Il continuait à tirer tranquillement sur sa tige comme il disait.

— Tu nous as manqué. On t'a préparé un bon petit repas au bar.

— C'est gentil.

— Pas trop fatigué ?

— Non, ça va.

Je me suis assis à l'arrière et je suis resté assez silencieux. Peppone et Joséphine m'ont donné les dernières nouvelles de Guidel : une mort, une naissance, comme si ça s'équilibrait, des clients au bar, des travaux pour créer un jardin pour les enfants. La vie. Un village avec ses petits tracas, avec le quotidien des gens, enfin, ce qu'on en savait et ce qui se cachait et finissait par se dire, la vie d'un commerce, les aveux au comptoir, les comptes... J'étais soulagé qu'ils ne me posent pas de questions sur ce que j'avais vécu. Ils me laissaient garder le silence, acquiescer à leurs petites informations dont je n'avais que faire. Leurs voix m'enveloppaient et me faisaient du bien, mais semblaient ne pas vraiment m'atteindre. Je naviguais entre mes pensées et les leurs. La voiture filait ainsi à vive allure sur les routes de campagne.

Peppone se gara devant le bar. Hervé était assis à l'une des tables extérieures. Il se leva à notre arrivée. Tout mon petit monde était là, heureux

de me revoir et soucieux de mon bien-être. Lorsque nous pénétrâmes dans le bar, je vis qu'une table pour quatre était dressée. Peppone nous proposa de nous y installer. Il revint avec une bouteille de vin rouge. Jo alla chercher l'entrée, une belle salade aux avocats et crevettes. Hervé me raconta l'actualité de la boutique, quels objets il avait rentrés, l'attente des clients de mon retour, les maisons que nous avions à vider prochainement. Joséphine alla chercher un plat de lasagnes tandis que Peppone nous servait un verre de vin. Ils étaient gais, heureux que nous soyons réunis. Alors, peu à peu, je me détendis, je repris ma place dans notre petit quatuor, je me mis à plaisanter et à rire, même. Mes souvenirs se feutraient, j'étais là avec mes amis dans notre bistrot privatisé pour l'occasion. Peppone alla chercher un tiramisu. Ils m'avaient offert une belle soirée sans jamais faire une allusion à ce que je venais de vivre. Je les en remerciai intérieurement. Je retrouvai mes repères, ma place ici, la simplicité de cette vie. Malgré la proposition de Peppone de nous raccompagner en voiture,

nous décidâmes de rentrer à pied. Une balade digestive, avons-nous annoncé d'une seule voix. Hervé et Peppone nous embrassèrent. Avais-je donc là une famille ? Cela y ressemblait fort. Nous marchions en silence main dans la main. J'étais gêné de ne pas lui parler de ce que j'avais vécu, cependant, ça ne sortait pas. Elle finit par me demander :

— Tu veux qu'on en parle ?

— De... ?

— De Robin... De ce qui s'est passé là-bas.

— Non.

— Ok. Si tu changes d'avis...

— Jo, je voudrais qu'on reprenne notre vie normalement. Je ne veux plus... C'est fini, maintenant. Juste que Pablo est rentré au Brésil dans sa famille. Berthie...

— Berthie ?

— Berthie... Rien. Elle reprend sa vie comme moi.

— Oui. Il le faut. Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi pendant ton absence. À toi, à nous... Je

m'excuse.

— Mais de quoi ?

— D'avoir oublié. Oublié qui tu étais, oublié que ta grande sensibilité, c'est cela que j'aimais en toi. Et que je ne pouvais pas faire comme si elle n'était plus là.

— Je suis spécial, Jo, très spécial.

— Oui et reste-le même si on n'a pas d'enfants. Même si on reste seulement tous les deux dans notre drôle de maison. Surtout, reste ce que tu es.

— Toi aussi, ma Jo. Je ne sais pas si j'ai beaucoup à offrir. Et si un jour, ça ne te suffit plus, alors... Il faudra le dire, ce sera normal, ce sera comme ça.

— Oui, je te le promets.

C'était facile de lui parler, parce que nous avançons sans nous regarder, seulement nos voix un peu brisées par la peur, chaleureuses parce honnêtes, douces parce que nous nous aimions. Je n'avais plus de doutes. Je l'aimais. Ce n'était plus rien, cette histoire de bébé, son désir qui ne me prenait pas en compte. Ce n'était rien.

Je le lui dis. Seulement cela : « Je t'aime. » Elle me serra dans ses bras. Je voyais mon arbre et j'avais ma Jo. C'était tout. C'était bon.

IMPRIMATUR

© *Lacoursière Éditions*, 2021.

*Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
Lightning Source à Maurepas (France) et à Milton
Keynes (Royaume-Uni) au mois de septembre 2021
(le quatrième trimestre de l'an).*

Gencod du distributeur (*Hachette-Livre*

Distribution) : **3010955600100**

Dépôt légal : *Quatrième trimestre 2021*

ISBN Lightning Source US-UK

(France excluse) : 978-2-925098-57-7

